LIBRARY
OF THE
UNIVERSITY
OF ILLINOIS

840.8
C461
v. 2

Digitized by the Internet Archive
in 2022 with funding from
University of Illinois Urbana-Champaign

https://archive.org/details/chroniques02unse

LE ROSEAU D'OR

ŒUVRES ET CHRONIQUES

10

CHRONIQUES

— deuxième numéro —

contenant des poèmes et des essais de
J. AURENCHE, N. BERDIAEFF, Georges BERNANOS, H. CLÉRISSAC, E. DERMENGHEM, A. GANGOTENA, J. GREEN, Max JACOB, J. KLOTZ, Jules LEBRETON, L. LEVAUX, Henri MASSIS, Paul SABON

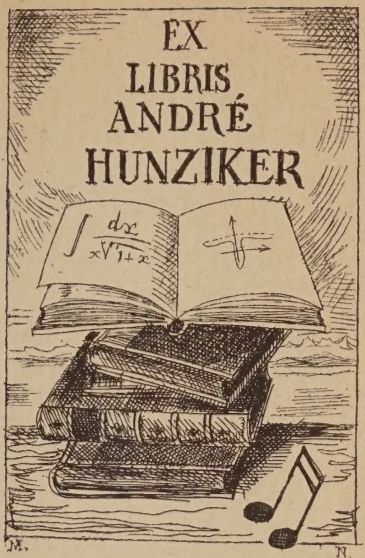
et le roman de Daisy ASHFORD

les jeunes visiteurs

traduit de l'anglais par M. SACHS
avec une préface de Jean COCTEAU

1926

Chez PLON-NOURRIT et Cie
PARIS — 8, rue Garancière (VIe) — PARIS


EX
LIBRIS
ANDRÉ
HUNZIKER

Ce dixième numéro du **Roseau d'or** *a été tiré à :*

225 exemplaires sur papier pur fil des papeteries Lafuma à Voiron, dont 200 numérotés de I à CC, et 25, hors commerce, non numérotés ;

5 800 exemplaires sur papier d'alfa, dont 5 500 numérotés de 1 à 5 500 et 300 hors commerce, marqués E. P.

Exemplaire N° 790

DEUXIÈME NUMÉRO
DE
CHRONIQUES

Ce volume a été déposé à la Bibliothèque Nationale en 1926.

LE ROSEAU D'OR

ŒUVRES ET CHRONIQUES

10

DEUXIÈME NUMERO

DE

CHRONIQUES

LIBRAIRIE PLON

PLON-NOURRIT et Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

8, rue Garancière, Paris, 6e

Droits de reproduction et de traduction
réservés pour tous pays.

840.8
C46
v.2

LA MESSAGÈRE DE LA POLITIQUE DIVINE [1]

Et regnum in manu Ejus, et potestas et imperium.
(In missa Epiphaniæ).

● La prédominance du Sacre royal dans les pensées de Jeanne d'Arc est un fait trop remarquable pour qu'il ne faille pas y chercher un sens. Mais l'interprétation qu'on en donne est souvent fuyante, ou délibérément s'arrête court.

Pour nous, le Sacre toujours présent à la pensée de Jeanne nous révèle l'objet véritable, ou, plus exactement, l'objet adéquat de sa mission : rappeler au monde, entre les feux croisés de l'Angleterre et de la France, qu'il y a une Politique surnaturelle de Dieu, réel-

[1] Nous sommes heureux de publier cette importante étude, crite en 1910, de l'auteur vénéré du *Mystère de l'Église* t de l'*Esprit de saint Dominique*. Le Père Humbert Clérissac st mort le 15 novembre 1914.

lement agissante, dominant la politique des pouvoirs terrestres, — et un Droit chrétien qui applique et maintient la loi essentielle de cette Politique, à savoir le salut des peuples par l'Église du Christ.

● Pour appuyer cette manifestation de la Royauté éternelle de Dieu et de Jésus-Christ son Fils, il ne fallait pas moins que le relèvement miraculeux de la plus ancienne des nations chrétiennes. Pour rappeler le Droit chrétien, qui sonne toujours un peu durement aux oreilles des Princes (et même des Chefs de Républiques), on ne pouvait attendre une messagère mieux faite pour être agréée, — ni mieux instruite de son message, plus précise et plus pressante que Jeanne d'Arc.

Sa gloire de Libératrice pâlirait auprès de sa gloire d'Ange de la Politique divine, si on pouvait séparer l'une de l'autre.

I

● Jésus est le Roi de tous les Rois. Il en a revendiqué la qualité réelle, plus encore que le titre, au milieu même de sa Passion,

et devant le représentant du plus grand Empire : *Tu dicis quia Rex sum Ego*[1].

● Saint Jean l'appelle expressément Roi des Rois et Seigneur des Dominateurs[2]. — Et saint Paul, rappelant cette revendication de Jésus devant Pilate, en rapproche son avènement, qui devient ainsi l'éclatante manifestation de la Royauté du Père, Roi des Rois et Seigneur des Dominateurs[3]. Il y a donc entre le Père et le Fils communication d'une suzeraineté identique. C'est pour cela que les Rois n'ont pas beaucoup tardé, après les bergers, à venir l'adorer dans son berceau : les Mages, qui traitent d'égal à égal avec Hérode, sont des princes ; leurs offrandes ont à l'adresse de l'Enfant divin un symbolisme royal.

L'Épiphanie n'a d'autre but que de célébrer l'universelle royauté de Jésus reconnue par les Mages ; et sans cesse la Liturgie fait écho à cette solennelle commémoraison en donnant au Seigneur le titre de Roi du monde[4].

[1] JEAN, XVIII, 37.
[2] APOC., XIV, 16.
[3] I TIM., VI, 13-15.
[4] Rapportons ici ces grandes paroles de l'*Ordo Missæ de Rege* que donne la liturgie mozarabe : *Uere Sanctus, uere benedictus Dominus Noster Jhesus Christus, Deus deorum et*

● Or c'est bien à cette Suzeraineté du Christ que rend hommage le Sacre royal.

Il est plus et autre chose qu'une simple attestation de l'origine fondamentalement divine de l'autorité sociale : un gouvernement païen, un simple pouvoir de fait se rattache toujours, en fin de compte, à l'autorité divine, en ce sens que l'ordre social auquel il préside ne se conçoit pas sans autorité et l'autorité ne se conçoit pas sans une sanction divine.

Le Sacre est même plus encore qu'un appel de la bénédiction et de l'assistance divines sur la personne royale, appel d'ailleurs réel et certainement efficace quand il est fait par l'Église, et qui assure au Roi, selon ses dispositions, de véritables grâces d'état, lui donne un titre nouveau à la confiance des peuples.

● Non, ce que fait avant tout la Consécration royale, c'est de rattacher le Pouvoir

Dominus dominantium, Princeps principum et Imperator regum terre. Cui gentium multitudo famulatur, cui regum celsitudo prosternitur, et quem celestium et terrestrium creaturarum subjecta conditio Dominum Creatoremque suum cognoscens adorat, magnificat et conlaudat, Christum Dominum ac Redemtorem uerum. (*Liber Ordinum*, Ed. Férotin, col. 296, *Ordo Missæ de Rege.*)

terrestre à la suzeraineté de Jésus-Christ, laquelle est unique et universelle ; — c'est de ranger sous une loi plus sainte et plus parfaite que la religion naturelle, sous la loi nouvelle de Jésus, cet organe et cette fonction de puissance humaine dont le monde est le plus violemment jaloux, le pouvoir politique, point de départ et centre de convergence de toute l'activité sociale, objet des ambitions les plus fières comme les plus basses ; — c'est de le coordonner au gouvernement de Jésus-Christ et de l'imprégner de son esprit.

Mais cet engagement du Pouvoir humain ne se fait pas sans une certaine réciprocité de la part de Dieu.

● L'onction royale ne crée pas précisément le droit royal : elle le suppose, à quelque degré ; elle n'est point absolument le signe de la légitimité, comme nécessairement elle l'était dans la théocratie de l'Ancien Testament. Le prince qui la reçoit occupe déjà le trône, exerce la fonction souveraine. Ce n'est donc pas précisément sur son droit humain que porte la réciprocité divine dans le pacte du Sacre.

L'onction ne lui confère, non plus, cela est

clair, aucun caractère sacramentel, ni aucun droit divin proprement dit.

Le Sacre ne lui vaut-il donc qu'un simple prestige? Non, il est, à raison surtout de la part qu'y prend l'Église, une présomption plausible et un signe que celui qui le reçoit est agréé de Dieu, — ne disons pas comme un élu sans défauts, ni avec ratification de tous ses actes passés, ni avec la garantie d'une durée indéfinie, — mais du moins comme un agent, un instrument, et, si l'on veut même, un mandataire de sa Providence surnaturelle. Mettons, si l'on y tient, qu'il n'y ait là rien de plus, en substance, qu'un prestige : c'est pourtant un prestige nouveau. Mettons que le Sacre impose plus de devoirs qu'il ne confère de droits : il introduit pourtant réellement le pouvoir humain dans la sphère même où Dieu gouverne les âmes : *Ecce unxit te Dominus super hæreditatem suam*[1]. C'est une sorte de légitimité morale, qui ne tranche pas absolument la question de la légitimité politique, mais qui supplée, pour aussi longtemps qu'il plaît à Dieu, à ce qui peut lui manquer.

[1] I Reg., x, 1. « Le Seigneur t'a donné l'onction pour être chef sur son héritage. »

Il dépend précisément de la personne royale d'ajouter à la force de cette présomption, à la certitude et aux chances de durée de cette vocation, à l'éclat de ce prestige, par la valeur des dispositions qui l'animent. Avant tout, qu'il entre sincèrement sous l'allégeance divine, qu'il se soumette et se subordonne à la suzeraineté de Jésus-Christ : c'est pour cela que le rituel du Sacre le fait se prosterner longuement sous les invocations de la Litanie. Ensuite, qu'il prenne conscience de la grandeur de son mandat providentiel, qu'il élargisse ses ambitions immensément, et, s'il le peut, à la mesure de la gloire divine. C'est ainsi qu'il s'assure autant que possible cet agrément du divin et universel Suzerain, dont l'Église lui donne déjà un signe dans le Sacre.

● Dieu a donc souscrit au pacte du Sacre en agréant le Roi. *Hoc tibi signum, quia unxit te Deus in principem* [1]. Si, strictement parlant, ce n'est rien de plus qu'un signe, cependant rien n'empêche un peuple chrétien de reconnaître ce signe avec une vénération fervente qui donnera au titre royal une force

[1] I Reg., x, 1. « Ceci sera pour toi le signe que Dieu t'a donné l'onction pour être chef. »

équivalente à une véritable élection divine.

On voit ici la différence qui, pour la valeur pratique du Sacre, existe entre la consécration d'un Souverain au moyen âge et le Sacre du 2 décembre 1804.

● Jeanne d'Arc a toujours agi en conformité avec ces notions. Elle ne doutait nullement du droit royal du Dauphin avant de le conduire à Reims, mais elle refusait jusque-là de l'appeler roi, parce que sa foi lui faisait estimer très haut le gage d'agrément divin qu'apporte le Sacre, parce que c'est de ce pacte réciproque entre le roi de France et Dieu et Jésus-Christ que datait pour elle, non pas la légitimité politique de Charles VII à laquelle il ne manquait rien, mais sa légitimité pour ainsi dire surnaturelle, l'exercice parfait de sa vice-gérance pour la terre de France au nom de Jésus-Christ.

A ses yeux, c'est le Sacre qui faisait du Roi, au sens féodal et chrétien, l'*homme* de Dieu.

● Ainsi, le symbolisme de l'onction royale est-il ramené à sa signification véritablement primitive, puisque, dominant l'histoire, le grand consacré, c'est Jésus : le parfum qui est versé au plus profond de son être

humain, c'est la divinité. Elle le fait, de droit éternel, Prêtre, Prophète et Roi.

Toute communication de sa vie et de sa vertu divines sera donc justement marquée par l'onction. L'image de sa prérogative royale sera ainsi reproduite de quelque manière par le Sacre dans les souverains chrétiens. Une glorieuse vassalité les lie au Christ-Pantocrator, et leur pouvoir devient un des ressorts de son Empire. Ils lui inféodent leur puissance, mais c'est pour la voir changée en une lieutenance plus auguste que leur droit humain, puisqu'ils deviennent coopérateurs du Plan surnaturel.

Et c'est l'Église qui leur permet de croire à la réalité de cet échange.

● C'est donc bien l'*homme* de Dieu et l'*homme* du Christ qui, à partir du Sacre, apparaît, ou doit apparaître dans le Roi. Il est désormais, à sa manière, une image de l'Oint divin, un Christ temporel. Et les peuples chrétiens reconnaissent ce reflet du Christ en sa personne. Le *Liber Pontificalis* nous raconte que tout le peuple présent au Sacre de Charlemagne chanta des laudes, ou acclamations, dont les manuscrits caro-

lingiens gardent encore le texte, et qui ne se rapportent qu'au seul Roi Jésus-Christ :

Christus vincit, Christus regnat, Christus imperat,

Rex regum, — Christus vincit
Rex noster, — Christus regnat
Spes nostra, — Christus imperat
Gloria nostra...
Lux, via et vita nostra...

Ipsi soli imperium, gloria et potestas per immortalia sæcula sæculorum. Amen.

Ipsi soli virtus, fortitudo, et victoria... Ipsi soli honor, laus et jubilatio per infinita sæcula sæculorum [1].

L'Église grecque du dixième siècle nous fait entendre des laudes impériales presque semblables.

[1] « Le Christ est vainqueur, le Christ règne, le Christ a l'empire,

Roi des rois, le Christ est vainqueur,
Notre Roi, le Christ règne,
Notre Espérance, le Christ a l'empire,
Notre Gloire...
Notre Lumière, notre Voie et notre Vie...

A lui seul l'empire, la gloire et la puissance dans les immortels siècles des siècles. Amen.

A lui seul la vertu, la force et la victoire... A lui seul l'honneur, la louange et la jubilation dans l'infinité des siècles. » (Voir Duchesne, *Liber Pont.* II, 37. D'après le ms. 13159 de la Bibl. Nat., fin du huitième siècle.)

Le roi terrestre est tellement entré, aux yeux du peuple chrétien, dans la lumière du Roi Divin qu'il y a presque disparu : c'est l'avènement du seul Roi Éternel que le peuple acclame dans le Sacre.

★

● Toutefois, si évident que soit le caractère surnaturel, et si plausible aussi la réciprocité, comportés par le pacte du Sacre entre l'homme et Dieu, on n'en précise pas encore assez la portée, si l'on ne signale la part qui revient à l'Église dans cet hommage.

J'ai nommé tout à l'heure la Politique divine. Jésus, suzerain de tous les Rois, a nécessairement une politique.

Comment le nier, si surtout il a institué non pas une religion individuelle, mais une société religieuse, une Église ! Si l'Église est le prolongement du Christ, le corps mystique du Roi divin, elle a nécessairement part à ses prérogatives suzeraines à l'égard des rois et des peuples. Mais n'est-ce point un malaise très grand qui va résulter pour les nations du fait de l'existence, au milieu d'elles, de cette société disparate à prétentions théocra-

tiques? Le malaise serait bien plus grand, si par impossible Jésus avait négligé de pourvoir son Église de droits identiques aux siens. Seuls, des droits vraiment divins peuvent, en pareil cas, être raisonnables. Il a donc fait de son Église la vivante économie du salut des peuples comme des individus, qui domine et embrasse l'économie de leurs destinées temporelles, — si bien que l'histoire de la Politique divine n'est autre chose que l'histoire de l'Église au milieu des peuples et se traduit par elle.

Si l'on veut connaître plus expressément les règles de cette divine Politique et son protocole, c'est le Droit chrétien, tel que certaines époques du moyen âge l'ont, non pas établi, mais reconnu et réalisé, qui nous en livre la notion.

● Ce droit chrétien, qu'on l'admette ou non, découle tout naturellement et nécessairement des caractères essentiels et distinctifs de l'Église. Il découle de l'unité de l'Église. L'Unité exclut l'incohérence et même la simple juxtaposition : ainsi, les peuples et les rois qui se réclament de la foi de l'Église, ne pourront se montrer indifférents au danger

de schisme et d'hérésie, ni se retrancher dans la neutralité officielle.

Le Droit chrétien découle de la Catholicité de l'Église. La barrière des nationalités tombera devant la doctrine et la loi catholiques ; les princes ni les parlements ne pourront leur imposer de passeport ni d'estampille. Les canons de Rome porteront partout.

Le Droit chrétien découle de l'Apostolicité. Les assemblées ecclésiastiques des Clergés nationaux ne pourront créer un droit contre les droits apostoliques. Les princes ne pourront s'arroger la moindre part de la juridiction qui descend des Apôtres ; ils seront incapables de recevoir ou de donner l'investiture spirituelle.

Il découle enfin de la Sainteté de l'Église. La mission de défendre et d'imposer à tous les saintes lois de la morale évangélique autorise l'Église à intervenir dans les affaires publiques. *Ratione peccati*, c'est-à-dire pour réprimer un scandale qui est l'effet d'une loi ou le fait d'une personne, l'Église peut aller jusqu'à délier les sujets d'un pouvoir terrestre de leur serment de fidélité. Tout ce qui intéresse la morale à un degré supérieur, la législation du sacrement de mariage, par

exemple, et ce qui touche à la perfection de la vie chrétienne organisée dans l'état religieux, relèvera du seul contrôle de l'Église.

● Tels sont le droit de déposition et la doctrine des deux glaives, pris à leur source. Le « pouvoir indirect » de l'Église est un corollaire de son existence même.

Et s'il se trouvait que les droits spirituels de l'Église pussent être contestés à propos de tout, alors il faudrait dire que, quoique indirect, son pouvoir d'intervention serait de fait illimité.

● C'est l'impuissance de la raison à saisir les principes, quels qu'ils soient, qui explique la répugnance de l'esprit moderne à admettre ces vérités, sa lâche propension à les déclarer surannées. Au contraire, le moyen âge fut assez intelligent pour appuyer d'un argument de raison la distinction des choses de César d'avec les choses de Dieu : « Le droit divin qui procède de la grâce ne détruit pas le droit humain qui procède de la raison naturelle [1]. » Mais il fut assez intelli-

[1] *Jus divinum quod est ex gratia non tollit jus humanum quod est ex naturali ratione.* Saint Thomas, *Sum. theol.*, II-II, x, 10.

gent aussi pour établir la subordination des choses de César aux choses de Dieu sur un axiome fondamental de vie sociale et politique : « L'homme n'est pas ordonné à la communauté politique selon tout lui-même et selon tout ce qui lui appartient [1]. »

Or, c'est justement ce qui en l'homme échappe à l'État que l'Église prend sous sa défense, s'il le faut, contre l'État. Il est, au reste, remarquable que dans la mesure où l'État méconnaît le droit d'intervention de l'Église, il cesse de respecter le droit réservé de l'individu.

★

● L'idée seule du Sacre, ce baptême du Pouvoir royal, serait un hommage à la suzeraineté spirituelle de l'Église, même si les formules rituelles n'en contenaient pas la reconnaissance explicite. Voyez l'attitude souveraine de l'Église. C'est bien une grâce qu'elle accorde au prince. Elle s'assure d'abord qu'il n'est pas indigne : *Scitis illum esse dignum et utilem?*

[1] *Homo non ordinatur ad communitatem politicam secundum se totum et secundum omnia sua.* Saint Thomas, *Sum. theol.*, I-II, xxi, 4, ad 3.

Puis, elle déclare qu'elle l'élève jusqu'à une sorte de partage de sa mission sacrée, et elle montre à quelles conditions la couronne sera bénie et le service accepté. Au moment où elle met la couronne sur la tête du roi, elle lui dit : « N'ignore pas que par cette couronne tu es fait participant de notre ministère. De même que pour les choses de l'âme nous avons mission de paître et diriger les fidèles, de même tu dois dans les choses extérieures te montrer vrai adorateur de Dieu et défenseur énergique de l'Église du Christ contre toute opposition [1]. »

Paroles dont la formule *Sta et retine*, qui clôt le Sacre, et que Charles VII entendit, condense vigoureusement et précise à merveille le sens : « Afin que le médiateur de Dieu et des hommes te fasse demeurer médiateur du clergé et du peuple [2]. » Telle est la position nouvelle du prince vis-à-vis de l'Église.

● L'*Ordo VII* termine le serment royal, que

[1] *Per hanc te participem ministerii nostri non ignores. Ita ut, sicut nos in interioribus pastores rectoresque intelligimur, ita et tu in exterioribus verus Dei cultor strenuusque contra omnes adversitates Ecclesiæ Christi defensor assistas.* (*Pontificale Romanum.*)

[2] *Quatenus mediator Dei et hominum te mediatorem cleri et plebis permanere faciat.*

Charles VII prononça, par la clause significative et fameuse : « De même je m'appliquerai de bonne foi selon mes forces à mettre hors des limites de ma terre et de la juridiction à moi soumise tous les hérétiques dénotés tels par l'Église [1]. »

Ainsi, participant de quelque manière au Ministère ecclésiastique, — défenseur attitré de l'Église — médiateur entre les Pasteurs et les fidèles, le prince, en acceptant ces titres, rend-il le plus magnifique hommage à la souveraineté spirituelle de l'Église. Et combien, du même coup, il rehausse sa propre dignité !

J'aimerais insister sur cette participation à la mission de l'Église en laquelle le sacre fait entrer le Roi. Il devient l'*Évêque du dehors :* c'était la devise que le préfet Prous donnait à Ambroise en l'envoyant à Milan, — devise qui dépasse, hélas ! l'idéal

[1] *Item : de terra mea ac jurisdictione mihi subdita universos hereticos ab Ecclesia denotatos pro viribus bona fide exterminare studebo.*

Cette clause fut encore prononcée par Louis XVI. — Le Pontifical Romain ne la porte pas pour la profession de foi, mais on peut en voir l'équivalent dans la formule pour le baptême : *Nec minus sub fide falsos quam Christiani nominis hostes execreris ac dispergas.*

de nos chefs d'État modernes et décourageraient les meilleurs d'entre eux.

On dirait que l'Église voulût en traduire toute la réalité dans l'appareil dont elle entoura la personne du roi, et qui rappelle celui dont elle entoure ses Pontifes. Elle le revêtit d'ornements presque hiératiques, elle mit sur son épaule l'étole du diacre, lui réserva la VII^e^ leçon à chanter dans l'Office de Noël, mêla aux jubilations de l'*Exultet*, le Samedi Saint, un appel des complaisances divines sur le « très dévot Empereur », lui fit une place d'honneur dans ses Conciles, laissa même passer dans certains formulaires de Consécration royale une prière qui demande pour le prince le don d'enseigner et d'instruire, en même temps que de défendre l'Église et le peuple. Bref, elle lui fit aussi effectif que possible le partage de sa mission, lui rendit aussi prochain que possible, si l'on peut dire, l'accès de l'Autel [1].

[1] L'Empereur Frédéric III chanta la septième leçon de Noël en 1468.

Une oraison portant la demande dont je parle se trouvait dans le second type des *Ordo* pour le Sacre des Rois d'Angleterre ; elle avait été employée déjà au Couronnement de Louis le Bègue, en 877. — Voir le P. THURSTON, *Coronation Ceremonial*, 2^e^ éd.

● L'action intellectuelle et religieuse d'un Charlemagne et d'un Alfred le Grand, d'un saint Louis de France, suggère l'interprétation qu'il faut donner à ces vœux de la liturgie du Sacre. Il reste pourtant que l'autorité royale est auréolée de la lumière dont resplendit l'Église — telles les images impériales dans les mosaïques de Ravenne — et prend une part officielle à la vie d'adoration et de louange, aussi bien qu'aux destinées militantes de l'Église.

II

● Jeanne d'Arc a été pénétrée de toute la grande idée du Sacre, elle a été la véritable Messagère de la Politique divine. J'ajouterai qu'en rendant possible le Sacre de Charles VII, elle a continué l'histoire de cette surnaturelle Politique parmi nous.

● S'il est permis de dire que le duc de Bedford, lorsqu'il préparait le Sacre du jeune roi Henry VI à Paris, en considérait principalement les avantages politiques, personne ne prétendrait aujourd'hui que la pensée de Jeanne d'Arc se portât, je ne dis

pas principalement, mais même distinctement sur les avantages politiques du Sacre pour Charles VII.

Pour elle, le roi de France n'étant que le feudataire du Roi du Ciel, c'est l'autorité du Roi du Ciel qui est en jeu, et son honneur. Sa pensée est très simple, en tant que guidée par le sens chrétien commun à tous les croyants de son époque ; mais sa pensée est aussi, ne l'oublions pas, éclairée de la lumière prophétique, et par là elle est, sinon complexe, du moins complète et profonde, et l'on peut oser en tenter l'analyse.

● Or, ce que l'on trouve de remarquable au fond de la pensée de Jeanne d'Arc sur le droit du roi de France, c'est qu'il résulte du caractère prédestiné de son royaume.

C'est le royaume, bien plus que la personne royale, qui est marqué de l'appartenance divine. Le fief vient avant le feudataire, et, dans l'esprit de Jeanne, le fief de la Providence divine, le fief de Jésus-Christ, c'est la France. Sans doute, ce qui atteste pour une grande part aux yeux de Jeanne la prédestination chrétienne du beau royaume, c'est que l'huile de la Sainte-Ampoule en a con-

sacré tous les rois : mais ce signe a été donné pour la France, et le roi est pour le royaume.

Je ne m'attarde pas à formuler les conclusions que, de cette remarque certaine, on pourrait tirer même en faveur de la France d'aujourd'hui. Mais elle me sert à montrer la précision et la solidité de la conviction de Jeanne d'Arc. « Vous êtes vrai héritier de France », dit-elle au Dauphin ; et c'est comme si elle ajoutait : je vous le déclare, moins pour dissiper un affreux doute, moins pour saluer en vous le maître de mon pays, que pour que vous fondiez votre confiance sur la vocation de la France.

« Vous serez le lieutenant du Roi des Cieux qui est roi de France », dit-elle encore ; et cela signifie : avant même d'être sacré à Reims, vous êtes feudataire de Dieu en vertu de la prédestination providentielle de la France [1].

Dans sa lettre aux bourgeois de Troyes, durant la marche vers Reims, elle leur demande de « faire vraie obéissance au gentil roi de France, qui sera bientôt en ses bonnes villes du *saint royaume*, en toutes les villes qui doivent être du *saint royaume.* » Le royaume est donc saint avant que le roi soit consacré.

[1] Déposition de Jean Pasquerel.

● On voit ainsi les divers éléments qui constituent la conviction de Jeanne d'Arc en matière de droit royal et de subordination de ce droit à celui de Dieu et de son Fils :

1° Il ne s'agit ni de la simple sanction naturelle que tout pouvoir établi reçoit de Dieu, ni des droits politiques de Charles VII ;

2° Il s'agit d'une légitimité d'ordre moral, d'une lieutenance providentielle : titre fondé sur l'appartenance du royaume à la Suzeraineté divine, et résultant aussi de la tradition du Sacre ;

3° Le Sacre est un signe et une assurance de cette légitimité morale et surnaturelle.

Toute la substance du Droit public chrétien se trouve là.

● Jeanne en manifeste encore la claire compréhension, lorsque aussitôt après le Sacre, dans un geste qui rappelle Homère, elle embrasse les genoux du Roi en pleurant et disant : « Or est exécuté le plaisir de Dieu, qui voulait que je fisse lever le siège d'Orléans et vous amenasse en cette cité de Reims pour recevoir votre digne Sacre, en montrant que vous êtes vrai Roi et celui auquel le royaume de France doit appartenir. »

Mais quoi ! il nous reste de Jeanne des paroles plus significatives encore. C'est le principe fondamental du Droit chrétien qu'en des termes proprement juridiques elle formule dès le début de sa mission, lorsque, en 1429, à Vaucouleurs, elle dit à Baudricourt : « Le royaume n'appartient pas au Dauphin, mais à Dieu, et cependant c'est la volonté de Dieu que le Dauphin soit couronné roi et puisse tenir le royaume *en commende* [1]. »

Bénies soient les Voix de Jeanne de l'avoir si bien instruite ! Jeanne fut si bien imbue de cette doctrine, qu'un jour — c'est un témoignage contemporain, découvert par M. Léopold Delisle, qui nous l'apprend — elle demanda au Dauphin de faire en bonne et due forme l'abandon de son royaume entre les mains de Dieu son Suzerain. Quand le Dauphin s'y fut engagé, elle le regarda en disant : « Vous voilà le plus pauvre chevalier de votre royaume ! [2] »

Par le Sacre, le royaume faisait retour au Roi, en bonne forme aussi.

[1] *Procès*, vol. II, p. 456, cité par M. A. Lang.

[2] Dans le *Breviarium Historiale* de Boucher de Molandon, qui est une justification en raccourci de Jeanne d'Arc.

Qu'elle laisse donc flotter son étendard avec les deux anges qui présentent un lis à Dieu le Père tenant l'orbe dans la main : c'est un étendard parlant et qui proclame la foi lumineuse de Jeanne en la divine Suzeraineté.

★

● Présente au Sacre avec son étendard, c'est de très près que Jeanne suivit les rites et entendit les formules qui signifiaient au Roi de France le service auquel il s'engageait envers l'Église. L'*Ordo VII*, comme le Pontifical actuel, rappelle au prince son devoir de « montrer la voie à ceux qui errent, tendre la main à ceux qui tombent, et disperser les superbes »[1]. L'hommage à l'Église se déroulait dans le Sacre de Reims aussi solennellement que l'hommage à Dieu. Et, après que l'on a pu juger de l'orthodoxie des pensées de Jeanne en matière de Droit chrétien, comment imaginer que dans sa foi en la souveraineté de Jésus-Christ elle eût séparé l'Église de son Chef !

L'anachronisme mis à part, ce serait encore faire mentir l'âme de Jeanne d'Arc sur un

[1] Formule pour le sceptre.

point capital ; et ce serait abolir le trait qui fait précisément d'elle une grande figure de l'histoire.

La grande manière, en effet, d'entrer dans l'histoire, ce n'est point d'y faire briller un instant sa propre gloire : c'est d'y apparaître en agent conscient du Plan de Dieu, en loyal instrument de cette Politique surnaturelle qui agit et cherche sa gloire d'après une loi unique : le salut des peuples par l'Église.

C'est ainsi que Jeanne apparaît dans l'Histoire.

★

Mais allons plus loin, et, dégageant de la Politique divine une intention plus particulière, montrons que la mission de Jeanne d'Arc s'y rattache et illustre la continuité de la conduite de Dieu.

En effet, si tous les pouvoirs terrestres sont également subordonnés au Droit divin, cependant Dieu a pu vouloir prélever sur l'un ou l'autre des peuples chrétiens un tribut spécial de dévouement et de services, et le distinguer entre les autres par une véritable prédilection. Cette intention de la Providence divine, qui semble bien évidente dans l'his-

toire, appelons-la tout de suite par son nom, c'est l'idée impériale, l'impérialisme divin.

● Dans un rêve, qu'inspire dès avant la Renaissance, un enthousiasme classique on peut dire effréné, Dante représente l'Empire comme une création spéciale, parallèle à l'Église, ne tirant son origine que de Dieu à travers les fabuleux commencements de Rome, et enfin nécessaire à la validité de la Rédemption. C'est dans le *De Monarchia* qu'il exprime ces choses : si Tibère n'avait eu une légitime juridiction sur toute l'humanité, l'expiation offerte par le Christ pour toute l'humanité en vertu de la sentence de Tibère n'eût pas été valide, le péché d'Adam n'ayant pas été légitimement puni dans le Christ. — C'est proprement confondre Tibère et Dieu. — Gibelin outrancier désormais, Dante consacrera le chant VI de son *Paradis* à faire conter par Justinien, dont il voyait l'image nimbée, chaque jour, à Saint-Vital de Ravenne, la légende de l'Empire, où Tibère est glorifié de même sorte, mais où Charlemagne n'est mentionné que comme bienfaiteur occasionnel de l'Église.

En revanche, aux chants XIX 112-148, et

xx 55, les Rois chrétiens et Constantin sont vigoureusement pris à partie, celui-ci parce qu'il a abandonné l'Occident et donné Rome aux Papes, ceux-là afin d'être humiliés devant la bonne foi païenne. En sorte que la vision de l'Aigle et les belles pensées sur le salut des Païens et la Prédestination qui remplissent ces deux chants ne semblent plus être qu'un plaidoyer pour la chimère impériale de Dante[1].

Absorbé par l'amère dénonciation des abus

[1] M. E. GARDNER, dans son *Dante's Ten Heavens*, note ainsi la progression de l'idée impériale dans l'œuvre de Dante :

Dans le *Convivio*, ce n'est guère qu'un enthousiasme poétique qui lui fait déclarer dignes de vénération les pierres des murailles de Rome.

Dans le *De Monarchia*, livre II, Dante de guelfe devient gibelin. Le traité répond à ces trois questions :

L'Empire est-il nécessaire au monde?

Le Peuple romain l'a-t-il légitimement obtenu?

L'autorité de l'Empereur vient-elle directement de Dieu, ou passe-t-elle par le Pape?

Dans le *Paradiso*, écrit à la fin de sa vie, lorsqu'il forme un parti à lui tout seul et méprise également, comme ennemis de l'Empire, les Guelfes et les Gibelins, Dante reprend la seconde question (chant VI), et la troisième (chant XVIII). C'est le pape régnant, Jean XXII, et non Boniface VIII, ni Clément V, que concerne l'apostrophe du v. 130.

Les chants XIX et XX sont un plaidoyer pour les païens, en vue d'établir le droit divin des rois anciens.

Dans l'*Inferno* XIX, 115, et le *Purgatorio* XXXII, 124, le poète avait déjà invectivé Constantin : il pensait que l'Empereur ne peut se démettre.

réels ou possibles du pouvoir temporel entre les mains des Papes, le grand poète n'a pas aperçu, au-dessus de ces abus, la vraie suzeraineté de l'Église, ni la grandiose création du Saint-Empire, qu'il frelate et qu'il paganise.

● Et pourtant, en fixant le centre de son Église au cœur du plus vaste et du plus puissant Empire, Dieu n'a pas voulu faire œuvre d'ironie, mais d'harmonie,

Dès les temps apostoliques, Dieu semble faire l'essai de l'Empire pour sa gloire : comme la paix d'Auguste avait protégé l'Incarnation, la naissance et l'Épiphanie de son Fils, de même — c'est saint Paul qui nous l'assure — l'Empire avec ce génie de l'ordre, de la légalité, de la discipline sociale qui fait sa force, sera l'obstacle providentiel à la manifestation anarchique de l'Homme de péché, impatient de se produire contre l'Église naissante [1].

Le rôle protecteur de l'Empire devient conscient et public avec Constantin. C'est un essai plus ferme de l'Impérialisme divin. Le même saint Paul (le moins individualiste

[1] C'est là le sens le plus vraisemblable du *Qui tenet nunc teneat* de la deuxième épître aux Thessaloniciens, II, 7.

des Apôtres, dont pourtant on a voulu faire le docteur du sens privé) semblait avoir eu un pressentiment et un désir de cette nouvelle Paix Romaine, lorsqu'il écrivait cette parole qui pose le fondement métaphysique du Droit chrétien : *Quæ autem sunt, a Deo ordinatæ sunt* [1]. Tous les pouvoirs existants sont coordonnés par Dieu.

Puis, les défections doctrinales, l'éloignement des successeurs de Constantin, leur impuissance devant les Barbares font cesser le concert, réduisent l'Église aux seules ressources de son prestige. Ici, la Politique divine subit son premier échec.

● Mais voici des nationalités nouvelles qui se forment en Occident : Dieu ni l'Église ne peuvent s'en désintéresser. Seconde étape de l'Impérialisme divin, qui s'ouvre par la conversion de Clovis. Il n'est pas un empereur, — qu'importe le nom ! — Charlemagne est déjà en Clovis. Charlemagne, c'est bientôt l'apogée de la Politique divine, préparé par l'épiscopat mérovingien et par les moines, ce qui est presque tout un, en ce temps-là.

[1] *Rom.*, XIII, 1.

Dès lors, voilà les Francs élus pour la mission impériale, tombée en déshérence, du moins en Occident, depuis les fils de Constantin. Leur chef ne prend le titre des Empereurs que pour en rehausser sa fonction d'*Advocatus Ecclesiæ*. L'idée circule ouvertement, car, dans un Missel du neuvième siècle, en usage même dans le septième, on lit : « Dieu éternel et tout-puissant, qui avez constitué *l'empire des Francs* pour être l'instrument dans le monde de votre très divine volonté, et le glaive et le rempart de votre sainte Église, prévenez toujours et partout, nous vous en prions, de votre céleste lumière les fils des Francs qui vous supplient, afin qu'ils voient ce qu'il faut faire pour établir votre règne en ce monde, et qu'ils grandissent en charité et en force pour exécuter ce qu'ils auront vu [1]. »

Cette oraison faisait écho à la parole même

[1] *Omnipotens sempiterne Deus, qui ad instrumentum divinissimæ tuæ voluntatis per orbem, et ad gladium et propugnaculum Ecclesiæ sanctæ tuæ,* FRANCORUM IMPERIUM *constituisti — cælesti lumine, quæsumus, filios Francorum supplicantes semper et ubique præveni, ut ea quæ agenda sunt ad regnum tuum in hoc mundo efficiendum videant, et ad implenda quæ viderint charitate et fortitudine convalescant.* (Cité dans l'Introd. à l'*Histoire de saint Léger*, par le cardinal PITRA.)

de la Papauté, qui, dès le temps de saint Grégoire, discernait en ces termes la Monarchie franque : « Autant la dignité royale l'emporte sur le reste des hommes, autant le faîte de votre royaume excelle sur les royaumes des autres nations [1]. »

● Hélas, les successeurs de Charlemagne ne font guère figure impériale ; et la déposition de Charles le Gros (887), qui laisse un moment la couronne impériale suspendue sur la tête de princes italiens, amène la période allemande de l'Empire.

Othon le Grand, couronné en 962, puis saint Henri II, puis quelques autres justifient assurément leur titre de protecteurs de l'Église. Mais l'espèce de suzeraineté qui en résultait pour eux à l'égard des autres princes chrétiens, devient bientôt un objet d'ambition sans service profitable à l'Église, et un titre presque purement honorifique.

● Rien d'étonnant donc si la Politique divine effectue une nouvelle courbe au treizième

[1] *Quanto cæteros homines regia dignitas antecedit, tanto cæterarum gentium regna regni vestri profecto culmen excellit.* (S. Greg., *Epist.*, lib. VI, ep. 6, ad Childebert. regem.) P. L., LXXVII, 797.

siècle, une courbe rentrante. La couronne impériale ne retourne pas matériellement à la France, mais ici encore l'insigne et le titre n'importent guère ; c'est manifestement du côté de la France que la Politique divine cherche alors son appui. Vainement, au dixième siècle, le roi saxon Adelstan, pris d'émulation pour le prestige impérial de ses parents les Othon d'Allemagne, avait-il assumé le titre impérial, lui aussi, et prétendu le transmettre à ses successeurs. C'est le temps où l'*Ordo* du couronnement des rois saxons fait des emprunts significatifs à l'*Ordo* romain. Ces prétentions n'avaient guère laissé de trace.

Le roi de France, sans avoir la même ambition, devient effectivement, au treizième siècle, le chef temporel de la chrétienté. Ce roi est saint Louis. Son gouvernement est le modèle du pouvoir chrétien ; ses entreprises sont inspirées par la plus surnaturelle chevalerie ; sous son sceptre fleurissent les institutions les plus chères à l'Église ; sa capitale est le grand foyer de la science pour l'Europe chrétienne.

En d'autres lieux, sous des rois également saints, la vie religieuse a pu se fondre aussi harmonieusement avec la vie sociale, mais

non pas aussi brillamment. Ici, toutes les inspirations et toutes les forces de la foi agissent et se déploient en même temps. Les services de la vie nationale semblent être des œuvres de piété. Dans l'élan scientifique qui conquiert la pensée grecque, comme les Croisades voulaient reconquérir l'Orient, et dans la floraison d'art qui réalise souvent, particulièrement dans la statuaire, l'union des deux idéals, le classique et le chrétien, on ne peut faire la part du génie de la Foi et du génie de la France, elle est indivise.

Jamais il n'y eut tant d'unité dans tant de distinction : car ce siècle *de la matière et de la forme* applique à toutes choses, et d'abord à son droit public et à sa vie, la loi de subordination de ces deux éléments. Si l'on peut, à certains égards, regretter que le treizième siècle ait ajouté au pur accent de l'antiquité chrétienne une note de sensibilité et d'originalité un peu trop humaines, il reste que sa vision de l'Église fut sans ombre, et qu'il lui fut passionnément loyal comme à la suzeraine du monde. Il reste que parmi les moments historiq es où le droit chrétien a fait loi, où l'Europe a pu s'appeler la Chrétienté, où l'effort de synthèse universelle a été particu-

lièrement joyeux et heureux, le treizième siècle est l'un des plus grands, et peut-être à tout prendre, le plus beau. Et ce siècle est celui de saint Louis.

La France est ainsi désignée une troisième fois aux prédilections de l'Église. On dirait que, lassée des échecs de son plan impérial, la Politique divine ne veut plus désormais se reposer que sur le génie de cette race si apparenté avec le génie de l'Église même.

● Quand le caractère chrétien de saint Louis se sera aigri ou affadi dans ses successeurs la Providence ne se retirera pas de la France. Ce qu'elle n'a pas fait pour le Saint-Empire la Providence divine le fera, au quinzième siècle, pour la Monarchie française.

Alors, le signe de la continuité de la prédilection divine pour nous, c'est Jeanne d'Arc qui nous l'apporte.

Témoin et instrument de la Politique divine, comme sainte Clotilde, comme Charlemagne, comme saint Louis, elle nous certifie que le Roi des rois n'abdique pas ses droits de bon plaisir sur nous.

A Charles VII, elle rend expressément témoignage de la continuité de la Politique di

vine à l'égard de la France. Elle lui dit, à Chinon : « Gentil Dauphin, pourquoi ne me croyez-vous pas? Je vous dis que Dieu a pitié de votre royaume et de votre appel. Car saint Louis et saint Charlemagne sont à genoux devant lui en faisant prière pour vous... »

A Dunois, quand elle arrive à Orléans : « Je vous amène le meilleur secours qui vînt jamais à chevalier ou à ville, c'est le secours du Roi des Cieux. Il ne vient pas de moi, mais de Dieu même, qui, à la requête de saint Louis et de saint Charlemagne, a eu pitié de la ville d'Orléans. »

Ne dirait-on pas que Jeanne d'Arc a pensé au Saint-Empire, et l'a vu réellement continué dans la France chrétienne?

● En tout cas, grâce à elle, nous suivons la ligne sinueuse de l'Impérialisme divin à travers l'histoire, et nous la voyons aboutir encore une fois de notre côté. Ligne sinueuse, ai-je dit, mais qui, si l'on tient compte de sa direction plus que de la permanence de la couronne dans une même lignée, se simplifie suffisamment. La couronne, après tout, n'est qu'un insigne. Et puis nous sa-

vons ce que dit Jeanne d'Arc de la couronne du Roi de France !

Le dernier empereur qui fut couronné à Rome, Frédéric III, le fut en 1452, l'année même où le Cardinal d'Estouteville, légat de Nicolas V, commençait le premier procès de réhabilitation de Jeanne d'Arc. Un an après, l'Empire de Constantinople sombrait pour jamais. Or, l'œuvre de Jeanne d'Arc venait d'être couronnée par la reprise de la Normandie sur les Anglais.

Tandis que les Empereurs ne devaient plus recevoir le sacre papal, la France de Jeanne d'Arc, retrouvant son intégrité et son unité, avait devant elle bien des occasions de se rencontrer avec la prédilection divine sur le chemin de l'histoire. Je n'examine pas si, politiquement, elle n'a pas laissé échapper beaucoup d'occasions de ressaisir son rôle de fille aînée de l'Église, de maintenir ou de rétablir le bel ordre de la Chrétienté. Peut-être que la grande Idée chrétienne de saint Louis, trop haute même pour les plus grands de ses descendants, est définitivement obscurcie dans l'esprit de la France. Mais son cœur du moins garde toute sa vieille fidélité pour longtemps ; et ni la Providence ni l'Église

.e se décourageront de l'aimer. A son tour,
: Sauveur lui révélera et lui donnera son
acré-Cœur pour être — ce fut son expresse
olonté — l'attribut national de la France.
'uis, quand les lis de sa vieille dynastie se-
ont flétris ou dispersés, Lourdes verra fleu-
ir dans son rocher le Lis très pur qui em-
aume l'Éternité. Puis, cent autres miracles...

) L'empreinte de sa prédestination a passé
e sa vie politique dans son âme, mais
lle y est resplendissante et ineffaçable.
'est que la prédilection divine lui a conféré
lus qu'un droit d'aînesse. La prédilection
ivine, et aussi celle de l'Église, là où elle
: repose, crée une réalité nouvelle de valeur
: de bien ; c'est un amour efficient qui affecte
n homme et un peuple au plus profond de
ui-même, ne dirige pas seulement le cours
xtérieur de sa destinée, mais gouverne le
:ssort profond de cette destinée qui est
âme, et surtout place ses intérêts et sa vie
ans une plus étroite dépendance des inté-
:ts et de la vie de l'Église du Christ.

Voilà le vrai privilège de la France, et qui,
:puis Jeanne d'Arc, dure encore aujourd'hui.

Cherchez donc au plus intime de l'âme

française ce qu'il y a de plus inaliénable ment propre, d'excellent, d'immortel : toutes ces impulsions généreuses d'où datent les plus nobles entreprises catholiques, et d'où viennent à l'Église des ressources choisies et intarissables ; cherchez dans le caractère chrétien de la France la passion lucide et la grâce héroïque, et, après ses défaillances des preuves de son repentir qui font presque bénir ses fautes ; cherchez dans sa foi ce besoin constant du témoignage intégral à la vérité ce besoin de l'absolu et du martyre ; relevez enfin cet étrange privilège qu'elle a de prendre les devants, fût-ce même avec trop de fougue et de turbulence, dans les grands mouvements qui précipitent l'histoire, — et vous aurez en tout cela, non pas simplement un reflet mais l'œuvre et le fruit dans l'âme française de la divine prédilection.

Si l'on m'objecte que cette interprétation de l'Impérialisme divin, dans sa dernière étape, supprime le parallélisme magnifique des deux Pouvoirs suprêmes dans la Chrétienté, et que, malgré tout, la Monarchie Chrétienne ne saurait égaler le Saint-Empire je répondrai qu'en effet rien n'est plus grandiose que la coexistence harmonieuse du

Pape et de l'Empereur, « ces deux moitiés de Dieu » dans le monde, que c'est même là un plan trop parfait pour se réaliser longtemps dans l'histoire humaine, et qu'à un pareil échec de la Politique divine les réserves de vitalité chrétienne de l'âme de la France ont fourni le plus beau dédommagement.

● C'est l'élévation de Jeanne d'Arc sur les autels qui nous permet de penser et de dire ces choses sans présomption et sans orgueil.

Née sous l'étoile de l'Épiphanie, elle fut elle-même l'étoile de la grande épiphanie qui se continue dans le monde.

Elle a infusé dans le sang de France, ce sang dont elle parlait avec un tel frémissement de pitié, la vertu du baume, de la myrrhe et de l'encens.

HUMBERT CLÉRISSAC.

RENONCER
A TOUTE RICHESSE

Ce soir-là mes œuvres futures craquaient au soleil
de l'amour
c'est de Gabrielle ma sœur que j'espère la déli-
vrance
Toutes les vertus m'attendaient le long du trottoir
des gares
elles m'attendent à s'en maigrir
elles m'attendent en silence
Prenons garde aux pièges d'Arès
es trains ne mènent nulle part
Jardins jumeaux au tire-ligne
s'ils étaient ma propriété
justes jardins comme une épure
je viendrais si j'en étais digne

je viendrais y passer l'été
Routes ne me sont que déroutes
et je ne tiens pas aux cigares
âme hélas si lasse lasse
des fourrures qui la matelassent
et des fourches de l'habit noir
de tant et tant d'amis il ne reste que toi
éternel shampooing de la Lune
Conservez-moi l'orgueil des jeunesses lacus
qui cueillent des moissons sur les pavés de
je veux écouter les marteaux de cet outil
la prière
Je veux — ventes à longs crédits —
combiner une meurtrière
dans le cristal du Paradis

JEUNESSE LACUSTRE

Sans roi sans droits non sans liesses
ma jeunesse qui s'efforce
de diminuer l'écorce

qui me sépare de toi
ma jeunesse qui s'impose
de ne trahir pas tes secrets
et tes triomphes moroses
et tes espoirs sans regrets
Que tes douleurs m'importunent
mais les joies du Paradis
à tes rires atterrissent
on les paie de sa fortune
je n'en eus pas un radis

Que devons-nous à ce Grand Capitaine
qui vers le ciel mène son régiment
c'est lui qui posa ce galon de laine
de caporal sur mon humble dolman

Gœthe en tricorne
Frédéric roi de Prusse
saltimbanque à qui l'or ne
manque poètes russes
la terre se doit à l'Inventeur des cieux
le ciel se doit à l'Inventeur des terres

à l'Esprit-Saint se doit aussi la chair
et notre esprit dont le Sien est l'essieu

Mais toi conduit par les trous de misère
au peu d'esprit qui t'était nécessaire
instruit des lois par celles du trottoir
regarde en haut Ce Guide et remercie
d'avoir connu l'Espagne et l'Italie

ANGOISSES ET AUTRES

J'ai peur que Tu ne t'offenses
lorsque je mets en balance
dans mon cœur et dans mes œuvres
ton amour dont je me prive
et l'autre amour dont je meurs

Qu'écriras-tu en ces vers
ou bien Dieu que tu déranges
Dieu les prêtres et les anges
ou bien tes amours d'enfer
et leurs agonies gourmandes

Justes rochers vieux molochs
je pars je reviens j'approche
de mon accessible mal
mes amours sont dans ma poche
je vais pleurer dans un bar

Sur les remparts d'Édimbourg
tant de douleur se marie
ce soir
avec tant d'amour
que ton cheval Poésie
en porte une voile noire

MAX JACOB.

CHARLES MAURRAS
ET LE
SENTIMENT DE LA MORT

L'œuvre de Charles Maurras est née d'une ardente méditation sur les conditions nécessaires à l'éclosion et à la vie de l'œuvre d'art. C'est en réfléchissant sur les lois propres de l'esthétique qu'il découvrit les premiers linéaments d'un art de vivre ; puis, rejoignant par cette voie hautaine les principes du bien commun qui s'imposent à l'individu comme à la société, il élargit sans cesse le champ de son regard jusqu'à intégrer dans la défense de la patrie les intérêts du genre humain tout entier. Ainsi réduite à la courbe d'une unité vivante, cette œuvre laisse pourtant échapper son secret, ce caractère essentiellement tragique qu'elle emprunte aux conditions où elle eut à se définir et à se développer.

Du tragique, elle a non seulement les grandes beautés violentes, ces sombres fulgurations qui semblent tout à coup éclairer l'avenir, plonger au fond de nos destins, cette âpre véhémence d'une raison qui paraît prophétique à force d'être lucide ; tragique, elle l'est en quelque sorte par essence. Et les événements de notre propre histoire, tous ces drames qui ont marqué nos vies, bouleversé notre planète souffrante, ne sont que la prodigieuse atmosphère d'une tragédie plus intime, et dont l'âme, l'esprit, la volonté d'un homme ont été le théâtre.

Sans doute fallait-il que le dur temps présent, ses menaces, ses périls, informassent cette âme pour qu'elle prît conscience de la vocation qui était en elle. Reste qu'elle l'a découverte en son for intérieur et que c'est en songeant à sa propre destinée qu'elle s'est fixé sa mission. Pour qui souhaite en saisir le rythme profond, l'unité mystérieuse, toute l'œuvre de Maurras semble sortir d'une méditation sur la mort. Méditation soustraite aux espérances surnaturelles, résolument bornée aux horizons de la terre, tout ensemble éblouie par l'œuvre de l'homme, par sa lente victoire, en lui, autour de lui, sur les forces

aveugles de la nature, et terrifiée par la fragilité de cet homme, l'instabilité de cette œuvre, par ce poids qui l'entraîne vers la dissolution, vers le néant.

Grandeur de l'homme, misère de l'homme. Voilà ce qu'un Maurras, tout comme Pascal, découvre dès que ses yeux se portent sur le spectacle du monde. Mais la solution pascalienne n'est plus recevable pour les fils de l'agnosticisme moderne. Pour une âme bien née, il ne reste de charité qu'à l'endroit du genre humain. Ce n'est donc pas à Dieu que l'homme ici est ordonné comme à sa fin suprême ; c'est à son œuvre propre, hypostasiée dans la civilisation, conçue comme sa destination et sa raison finale, et à laquelle l'individu doit être résolument sacrifié [1].

Le secret de cette posivité héroïque — qui est le climat propre de l'œuvre de Maurras — qu'est-il donc en dernière analyse? Une intime protestation contre la mort [2]. Cette

[1] La sociologie ou plutôt la société, ainsi placée au sommet de l'ordre humain, contient, en fait, le catholicisme, son ordre, son histoire, ses moteurs moraux et métaphysiques.

[2] A ce propos, Charles Maurras nous rappelle un souvenir d'enfance vraiment curieux : « Je pouvais avoir six ou sept ans, nous dit-il, j'étais agité, parfois bouleversé

protestation, ce refus de mourir, nous la sentons passer à travers toute cette vie. Elle compose le thème où s'alimente l'aventureuse songerie du poète qui renouvelle le mythe de Prométhée ; elle se roidit sous la pitié qui s'afflige devant tant de jeunes victimes offertes à des causes sacrées. Mais plus encore, elle inspire et elle motive toute une doctrine politique, sociale, esthétique, perpétuellement dressée contre tout ce qui tend à amoindrir, à dissocier, à corrompre l'ordre des choses et des êtres, bref à introduire des germes mortels dans les esprits, dans les institutions, dans l'homme comme dans la cité.

A cette lueur tragique, dont les sortilèges d'un art enivré d'hellénisme ont su faire une lumière d'apparence sereine, nourrie de l'huile de l'expérience, brillante des feux de la raison, tous les textes maurrassiens s'éclairent en

par une petite *Histoire de France*, demandes et réponses, tout ce qu'on peut imaginer de sec et de froid, mais où passaient les grands règnes et les grands hommes. Ce qui me les gâtait, c'est qu'ils mouraient tous. Charlemagne fut cependant mon homme jusqu'au jour où je m'aperçus que la phrase : « Il s'éteignit à Aix-la-Chapelle », voulait dire qu'il avait aussi subi le sort commun. Je dus me rabattre sur un obscur carolingien dont on avait oublié de donner la date de décès. Il fut longtemps pour moi le véritable victorieux de l'Histoire. »

profondeur et prennent une intensité singulière. Ses colères, ses amours, ses passions citoyennes, ses ferveurs et jusqu'à ses dégoûts, rien qui ne soit traversé de ce sentiment pathétique, aussitôt transformé en cette volonté tendue : *on peut ne pas mourir.* Voilà les mots qui sont inscrits à chaque page de l'œuvre de Charles Maurras, de cette œuvre toute mobilisée contre les puissances de mort, qu'elles se nomment individualisme ou romantisme, démocratie ou révolution. Sous la sensualité même qui gonfle et dore ses plus riches cadences, au détour d'une phrase qu'anime le plus beau sang, on voit battre ce mortel frisson ; car nul ne sait si bien comment une réussite heureuse — qu'il s'agisse d'un poème ou d'une civilisation — est prompte à se défaire, pour peu qu'elle s'abandonne. Ne consentir aucun abandon, protéger, sauver, transmettre le capital humain, dompter les exigences de l'individu, tout reporter au bien général qui est le bien commun, tâche incessante où se dépense une ardeur surhumaine que la seule volonté anime...

Cette volonté, ce beau génie l'a fait passer dans l'âme des meilleurs fils de la patrie. Il

n'est pas de bénéfice que le genre humain tout entier ne puisse tirer de son conseil. La civilisation sait désormais qu'elle est « mortelle » ; elle ne vivra que dans la mesure où elle voudra ne pas mourir. Les conditions en sont écrites à toutes les lignes que Maurras a signées.

PAUL VALÉRY
ET SA PENSÉE

Les premières pages de Paul Valéry que j'ai lues, mon premier contact avec sa pensée, ce fut le pathétique fragment sur la *Crise de l'Esprit*, qui parut au lendemain de la guerre. « *Nous autres, civilisations, nous savons maintenant que nous sommes mortelles...* » phrases où se sont accordées les plaintes d'une génération que hante un catastrophique destin et qui ont retenti, d'un bout à l'autre d'une Europe blessée dans son esprit et dans sa chair, comme un écho de son propre tourment.

Singulière fortune de ces pages qu'une ligne de points vient soudain interrompre quand l'esprit anxieux interroge à son tour, demande, exige, du scrutateur lucide qui lui montre son mal, qu'il l'apaise, le conseille, le conduise quelque part, n'importe où, mais à un point où se forme et se noue la conviction, sa déli-

vrance... Et depuis cinq années qu'elle est là, suspendue sur ce vide qu'aucune barrière ne protège, devant ce lumineux paysage de chaos et de ruine, décrit et peint dans une atmosphère effrayante de pureté et de calme, notre interrogation demeure sans réponse. Comme ce silence me semble révélateur ! Car seul celui qui l'a tracé et que semble surprendre l'extraordinaire destin d'un tel tableau (non moins que le trouble, l'étrange fièvre de ceux qui le regardent), seul Paul Valéry ne songe pas à jeter un pont — fût-il de fortune — sur le gouffre devant quoi il nous a conduits. Il se tient là solitaire, indifférent, sans angoisse, à ce point d'arrêt, de suspension, que sa pensée ne saurait franchir qu'en anticipant, en demandant *à autre chose qu'à elle-même* une certitude, une espérance, dont il semble qu'elle n'ait pas besoin.

Nul, en effet, n'est moins hanté que Valéry par ces abîmes qu'un Pascal voyait s'entr'ouvrir à ses côtés. Devant le vide, l'auteur de *Charmes* n'a point d'effroi ni de vertige ; il ne regarde que l'entre-deux, et il s'y meut avec l'aisance, le détachement d'un pur esprit que ses propres girations intéressent assez pour qu'il n'ait pas souci de rechercher d'où lui

vient son mouvement, ni quel peut ou doit être le but final de sa course. Il est en mouvement, dans un incessant mouvement d'explications, de traductions, de symboles, de mythes, et il ne songe qu'à la justesse, au parfait engrenage des causes secondes, dont son génie décèle la naissance, l'union, la rupture, les accords, l'emmêlement, selon les lois des qualités et des nombres, tout l'admirable mélange de déterminisme et de liberté.

Ces grands jeux spirituels ne sont pas d'un dilettante ; rien de plus sérieux, de plus appliqué, de plus méditatif qu'un tel esprit et jusqu'à son indiscernable humour. Les créations de la mathématique ou de la poétique, il y porte un regard d'autant plus grave que le mystère de leurs combinaisons semble le consoler de ne point scruter le mystère inviolable de la Création, de la Cause première, et qu'elles ont une absence de finalité bien propre à l'en distraire. Rien qu'un plaisir et de l'espèce la plus rare. L'étonnant cartésien ! Ni l'x initial du problème, ni l'y terminal de l'équation à résoudre ne l'intéressent par eux-mêmes, mais seulement l'innombrable variété des démonstrations intermédiaires qu'y décèle aussitôt un esprit ingénieux et fertile.

Point de tête plus mathématique et moins métaphysicienne. Mais nul autre ne chérit si amoureusement les multiples formes où se groupent, se combinent, se coordonnent les irréductibles inconnues, et c'est pour les parer, les gonfler de la beauté des signes que sont les mots, — les mots arrachés par l'esprit à la chair et auxquels la prose « la plus parfaite d'aujourd'hui » restitue l'originelle magie de leur sensualité. Leur doux éclat, tout humide de la fraîcheur première, point entre deux « pensées », abstraites comme l'épure, mais, comme elle, ténues. Car l'abstraction, chez Valéry, n'est pas l'étreinte suprême, le plus haut point où, dans son effort à posséder, à saisir la Vérité, l'intelligence s'élève par degrés au-dessus de l'impensable matière : elle n'est encore qu'une figure plus transparente, plus lucide, où il entre peut-être davantage de cette grâce que la Poésie fait miraculeusement jaillir, mais aussi contingente, aussi mortelle, aussi trompeuse que l'humble rose saisonnière. Et c'est ainsi que le plus intellectuel de nos poètes me semble aussi le plus profondément sensuel : sensualité de l'esprit, sensualité quasi mystique dont la tristesse a le son mat de ces instruments d'or qui ne chantent plus d'hosannah !

ANATOLE FRANCE
ET LE SOLDAT

15 octobre 1924.

C'est pendant la guerre, en février 1915, à la Béchellerie, qu'eut lieu cette rencontre. Au secret de mon esprit et de mon cœur qui en furent profondément remués, qu'on me permette d'en dérober la confidence. Et si j'éprouve de l'embarras à paraître en de tels souvenirs, mon scrupule s'apaise en songeant que seul le témoignage importe et non pas le témoin.

Qu'était, au reste, pour M. France, ce jeune homme qu'il accueillit alors avec tant de bonté? Plus rien qu'un soldat que les hasards de la guerre avaient conduit, après les combats de Lorette, dans un hôpital de Tours, un soldat comme les autres... Peut-être M. France se souvenait-il de l'avoir aperçu jadis parmi les visiteurs de la villa Saïd où, enfant audacieux,

il venait se glisser au sortir de ses classes? Un beau matin, le jeune téméraire avait pris son vol. On avait dit à M. France que le petit « pyrrhonien » dont les pastiches l'amusèrent était devenu « nationaliste » et catholique. Aventure assez commune parmi ceux de son âge. M. France s'était contenté de sourire : « La foi est bien morte, dit-il en songeant au néophyte ; cette génération feint d'avoir une croyance qu'elle n'a pas, qu'elle ne saurait avoir. Ces jeunes gens, bien qu'ils prétendent, sont des dilettantes de la foi. » Sur ces dissentiments, des années avaient passé ; puis la guerre était venue...

■ ■

En cet après-midi d'hiver, sur la route qui va de Tours à Saint-Cyr, dans la campagne endeuillée et déserte, c'est à tout ce court passé, à ces années décisives, au désaveu de ses premières erreurs, où il avait mis tant de rudesse, à tous ces événements de sa propre vie qui n'ont d'importance que pour lui-même, que s'absorbe la pensée du soldat... « M. France sera content de vous revoir, » lui a dit un ami du maître, le fidèle Calmette, qu'il a rencontré

par hasard chez un libraire de la ville. Il revient, il doit revenir. Mais c'est un peu comme l'enfant prodigue qu'il sonne à la grille de la Béchellerie...

Le domaine frappe, dès l'abord, par un air de vétusté et d'abandon. Les arbres sont entièrement dépouillés ; l'herbe a envahi le pavé de la cour. La nuit déjà descend sur les allées muettes et vides. Une lanterne à la main, une servante vient ouvrir... Le visiteur est introduit dans un vaste salon ancien qu'éclaire faiblement le jour des lampes. Recueilli dans ce silence comme en un lieu de refuge et d'oubli, l'illustre écrivain vit là, tout seul, loin de la bataille d'hommes. Et le voici qui entre, un peu voûté, une couverture sur les épaules, les mains tendues vers le blessé qu'il accueille d'un geste paternel... Comme il a vieilli ! Avec cette barbe blanche qu'il a laissée grandir, c'est au vieil Hugo qu'il ressemble ; ce n'est plus ce visage de Renaissant, à la pointe effilée, malicieuse. Les traits se sont empâtés et du regard émane une sorte de gravité et de mélancolie...

La visite de ce jeune homme qu'il retrouve après cinq années sous l'uniforme militaire visiblement l'émeut... Il l'interroge, le presse,

le fait parler. L'autre, tout obsédé par les choses qu'il a vécues, là-haut, dans les tranchées d'Artois, raconte, raconte encore, et M. France le regarde, l'écoute, comme si, à travers son récit, il sentait passer un peu de l'âme de tous ses pareils. Comme surpris par ce silence, le soldat ne dit plus rien. Alors le vieil homme se lève et sur un ton de confidence :

« *Vous voyez, je vis seul dans cette grande maison. Chaque jour, je fais de longues promenades sur la terrasse qui est au bout du parc et qui domine la vallée de la Loire; je n'ai point trouvé d'endroit qui convînt davantage au climat de mon cœur... Je travaille peu... Des souvenirs d'enfance que je rassemble lentement... Je n'ai pas emporté de livres : ce que j'écrirai sera plus humain...* »

Mais, comme si sa pensée ne pouvait se détourner de la guerre, M. France montre un petit bureau couvert de papiers épars, et soudain :

« *Tous les jours, et de tous les coins du monde, je reçois des lettres où l'on me presse d'intervenir en faveur de la paix... Non, non, ce n'est pas possible... Il faut une bonne fois en finir.. Je jette tout cela au panier.*

« *Par contre, vous ne croiriez pas cela, vous,* fait-il sur un ton d'affectueux reproche, *il me*

vient d'autres lettres, des lettres du front qui me sont adressées par des officiers, des soldats; ils m'assurent que, dans les tranchées, pendant les interminables journées d'attente, ils lisent mes livres et cela, mon ami, me cause un bien vif plaisir... »

Imaginez la confusion de l'infidèle... Avec embarras, il cherche à exprimer au Maître la tristesse qu'il eut de le contredire. Mais, témoin de son trouble, le grand vieillard tout aussitôt l'apaise : « Je sais, lui dit-il, que vous êtes sincère... » Puis il l'embrasse, et avec une infinie tristesse :

« *D'ailleurs*, fait-il, *je ne suis pas sûr du tout que ce ne soit pas vous qui ayez raison.* »

Le silence retomba sur ces dernières paroles. Le jeune homme les emporta dans la nuit, sur la route qui le ramenait à l'hôpital. Depuis cette soirée de 1915 où elles lui enfiévrèrent l'esprit, il a maintes fois cherché à en pénétrer tout le sens. Aujourd'hui plus que jamais son souvenir ne peut s'en déprendre. Il le reproduit simplement, sans rien y ajouter [1].

[1] Ces lignes ont été écrites au lendemain de la mort d'Anatole France.

SI PÉGUY ÉTAIT LÀ...

Charles Péguy est tombé à Villeroy, le 5 septembre 1914, au point extrême de l'avance allemande, au lieu même où s'opéra le redressement de la France. Sa mort fut à l'image de son destin : il avait réappris la vertu d'espérance aux hommes de sa génération, et l'espérance de la victoire éclaira l'aube de sa dernière journée.

Dix années ont passé, depuis la bataille de la Marne où Péguy s'offrit en holocauste [1]. Son souvenir restera éternellement lié à celui de cette victoire qui fut la victoire française par excellence, la seule qui ait un *nom* — un nom, c'est-à-dire un titre, une inscription historique précise, la seule dont on puisse honorer le visage charnel. Car, plus tard, nous n'avons eu qu'un armistice, une chose qui, pour l'imagination, n'a pas de figure et

[1] Pour le dixième anniversaire de la mort de Péguy.

qui, en fait, ne conclut pas, parce qu'elle ne définit rien et laisse place à la contestation, à la querelle... On l'a bien vu depuis.

Ah ! Péguy, que n'êtes-vous là pour nous dire *ce que c'est qu'une victoire*, — et tous les sens, toutes les formes, tous les synonymes français, latins, chrétiens, humains, classiques et romantiques aussi, de ce beau mot que vous n'eussiez pas voulu qu'on dérobât à ce pays? Contre tous ceux qui, à la faveur du désarroi engendré par une mauvaise paix, affirment que la victoire n'en est pas une, contre ceux qui prétendent qu'il n'y a rien de changé dans notre âme, dans notre race, dans le goût de la vie, inlassablement vous l'auriez répété, ce mot — et ils auraient bien fini par comprendre de quoi il s'agissait.

Pendant des pages et des pages, au long de dix *Cahiers* tout entiers, les séries s'ajoutant aux séries, et sans jamais vous essouffler, vous lui auriez restitué tout son suc, toute sa chair, toute sa réalité. Vous auriez appelé tous nos saints à la rescousse, sainte Geneviève et saint Louis et sainte Jeanne d'Arc, remué toute notre histoire, tout le passé de la France, réveillé tous nos morts,

les soldats de nos rois et les volontaires de la République et les vétérans de l'Empereur, cité Corneille, Hugo et vous auriez conclu : « Voilà ce que c'est, mes enfants, qu'une victoire... »

Vous n'eussiez pas laissé s'obscurcir cette claire évidence sous les piperies et les mensonges. Vous eussiez dénoncé toutes les équivoques, tous les faux semblants de la paix, de cette paix traduite, qui n'a pas été rédigée dans le même style que la victoire. Vous nous eussiez montré que la langue dans laquelle a été écrit le plan d'attaque de 1918 n'est pas celle qui a conclu le traité de paix de 1919, et que cela explique bien des choses... Vous nous en auriez dit — que n'eussiez-vous pas dit? — et nous vous aurions cru.

■ ■

Nous et nos cadets, ceux qui nous suivent et qui ne peuvent nous comprendre quand nous nous écrions : *Ah! si Péguy était là...* Car, ce nom, nous ne le prononçons plus sans aussitôt le faire suivre de cet amer regret. Nulle absence, entre tous les morts de la guerre, ne nous a laissé un pareil vide. Nous

le cherchons sans cesse : nous en aurions un tel besoin !... Ceux qui ont connu Péguy, qui ont vécu dans son amitié, que sa ferveur a éveillés, m'entendront. Mais les autres? comment leur expliquer cela, leur faire sentir ce que pouvait une telle présence, ce qu'elle pourrait encore?

Des anecdotes n'y suppléent point ; et puis c'est déjà de l'histoire, une histoire que nos successeurs ne connaissent plus — la nôtre. L'histoire, au reste, ne nous livre rien sur les réalités profondes ; elle n'a la certitude d'aucune réalité. Elle retient des événements, des faits, des dates ; mais la substance mystérieuse qui les lie, ces subtiles accointances, échappent à son regard de perspective. De Péguy, que fait-elle? Un petit paysan orléanais, le fils d'une chaisière de la paroisse Saint-Aignan ; puis un normalien, un socialiste patriote, un dreyfusiste qui ne fut pas dreyfusien, un polémiste qui se convertit au catholicisme, batailla contre la Sorbonne, prit, vers 1905, une part originale au réveil de la conscience française ; un bizarre poète enfin, l'auteur du *Mystère de la Charité de Jeanne d'Arc*, que Barrès admirait, et que l'éclat de son sacrifice a fait entrer dans la gloire. Pour le reste, un

écrivain singulier qui touchait quelques centaines de lecteurs, une figure solitaire entourée d'amis fidèles, Romain Rolland, Suarès, Benda, les Tharaud, François Porché, Daniel Halévy, Georges Sorel — compagnie disparate dont les controverses emplissaient le jeudi une étroite et sombre arrière-boutique du Quartier Latin. L'étonnant assemblage ! bien propre à la troubler, à défaire les rubriques où déjà elle nous classe, nous, nos idées, nos actes. Mais le secret de cette amitié qui sut réaliser de telles rencontres, qui attira, retint des personnes si diverses ; mais les mouvements de cette âme passionnée, frémissante, qui vivait devant nous notre propre destin, voilà ce qu'elle ne peut saisir. Et l'intérieur de cet homme, la dureté de son existence d'éditeur harcelé sans cesse par le besoin d'argent, les angoisses du père de famille accablé de soucis de toutes sortes, la pauvreté de sa vie, cette éminente vocation de pauvreté où s'alimenta son génie et qui donne à sa figure quelque chose de saint, comment *l'histoire* nous le montrerait-elle?

■ ■

Interroge-t-elle son œuvre — ces séries de *Cahiers* aujourd'hui introuvables — son désarroi augmente encore. Elle n'y discerne rien qu'un fastidieux amas verbal. Il lui manque pour l'animer, pour lui restituer la chaleur, la prodigieuse vie qui le sous-tend, d'avoir entendu le son, la voix de cet étonnant petit homme. Car Péguy n'a pas laissé de système, une certaine théorie qu'elle puisse étudier, définir. Il n'était qu'un témoin, un témoin du plus profond passé, une référence unique sur la plus vieille race française, un paysan de chez nous que le hasard avait fait vivre au lieu même où s'élaboraient les idées qu'universitaires, intellectuels, politiciens, jetaient dans le monde — aux heures les plus confuses de notre histoire morale. Placé dans un milieu de déperdition, il se découvrit ce qu'il était resté au fond de lui-même : nationaliste et catholique, homme des plus hautes cultures et des plus énergiques conversations. Ah ! le précieux individu, et que ses réactions, ses fièvres, nous ont donc enseignés ! Après cela, étonnez-vous que

lorsque des idées fausses, des erreurs mortelles et sans cesse renaissantes, nous menacent, nous regardions instinctivement « du côté de Péguy ». Dans l'incertitude où nous sommes, nous cherchons à imaginer son sursaut, sa colère, le parti immédiat qu'il aurait pris — car il était de ceux dont l'évidente supériorité naturelle nous oblige à les écouter à les suivre. En ces jours d'incohérence, de stupeur, on voudrait pouvoir réentendre des mots comme ceux-ci, ces mots directs, nécessaires, qui ne savent ni l'argutie ni la feinte : « *Une capitulation est essentiellement une opération dans laquelle on se met à expliquer au lieu d'agir. Et les lâches sont des gens qui regorgent d'explications...* » Voilà le ton, un ton qui n'appartenait qu'à lui et dont nous subissions l'ascendant singulier, comme avertis qu'il ne se trompait pas, qu'il ne pouvait pas se tromper...

■ ■

Péguy, c'était l'homme des crises, celui qu'au tournant on interroge, le paysan qui sait son pays, le nom des choses et des gens. Les tempéraments de cette espèce, dont les

ibrations semblent accordées aux réalités de
a race, à cette morale qui fit l'être de l'an-
ienne France, quels guides irremplaçables !
et honneur, cette fierté, ce bon sens, ce
ourage, où les trouverons-nous?

Et nous voilà replongés dans les mêmes
mbarras, dans les mêmes difficultés, sous la
nême domination qu'il a dénoncée, impi-
oyablement flétrie. Nous croyions que c'était
ini, que la tâche était faite, bien faite, par
n bon ouvrier. Tout est à reprendre, tout
st à recommencer. Mais Péguy n'est plus là.
Non, mon cher Thibaudet, nos vœux sont
himériques ; nous n'aurons pas, cet au-
omne, un *Cahier* sur Léon Blum, un *Cahier*
ur Herriot : nul ne les écrira, parce que nul
e connaît ces hommes-là, comme Péguy les
onnaissait, comme il les avait vus, observés
u découvert, dès l'origine, dès l'École nor-
nale, dès le début de leur carrière. Il faudra
ous contenter, le jour où l'on portera les
endres de Jaurès au Panthéon, de reprendre
e cinquième *Cahier* de la troisième série et de
elire le récit de la muette rupture. Vous savez
ien : c'était quelques jours avant la fonda-
ion de *l'Humanité*. Péguy avait, une der-
ière fois, tenté de retenir Jaurès au nom de

la fidélité ancienne ; il l'avait adjuré, mais Jaurès déjà ne s'appartenait plus. Frappé d'une grande tristesse, il assistait à sa propre déchéance, non sans un dernier regard, « un dernier voyage aux anciens pays de la véritable amitié ». Les deux hommes se quittèrent sans prononcer un mot ; ils n'avaient plus rien à se dire. Et le fiacre qui emporta Jaurès, « ce fiacre baladeur » où il monta, lourd, écroulé, nous le voyons encore, au coin d'une rue de Passy ; nous évoquons le silencieux colloque, les événements qui ont suivi, la capitulation de Jaurès, puis sa complicité dans la démagogie combiste...

■ ■

Les jeunes gens d'aujourd'hui ne savent plus ce que tout cela veut dire. Nous souhaitions qu'ils n'eussent pas à l'apprendre. Nous avions travaillé pour qu'ils fussent plus heureux. L'important, désormais, c'est qu'il reste encore des témoins parmi nous pour qui la dureté de ces souvenirs signifie quelque chose. Pouvons-nous, en effet, oublier que c'est sur notre génération — celle qui eut ses vingt ans vers 1905, l'année où parut

Notre Patrie — que Péguy avait reporté toute son espérance? C'est pour nous qu'il avait travaillé, pour que nous nous installions dans son travail, pressentant quelle serait la mission de notre jeunesse, et qu'il fallait lui déblayer la route, lui découvrir le dépôt sacré et français. « Il ne faut pas désespérer, écrivait-il en 1913, à son ami Lotte. Notre pays a des ressources inépuisables. La jeunesse qui vient est admirable. » Cette confiance, ce crédit qu'il nous avait ouvert, éternellement nous engage. Nous appartenons à la dernière promotion de ceux qui ont connu Péguy, qui ont reçu son investiture, qui ont été ralliés, « ordonnés » par lui. Cela, c'est une certitude, c'est une réalité, la « certitude d'une réalité ». Elle nous impose de faire front à nouveau contre tous les détracteurs de la patrie, de dénoncer sans relâche ceux qui démoralisent notre peuple comme les auteurs directs des désastres qui peuvent — une fois encore — arriver à ce peuple. Telle est la leçon de Péguy : c'est par là qu'il fut et qu'il reste le conducteur de nos âmes, le directeur de nos pensées.

HENRI MASSIS.

LE DESTIN DE LA CULTURE[1]

I

Le problème des rapports entre la *culture* et la *civilisation*, tel est le problème le plus poignant de notre heure historique. C'est le problème du sort qui nous attend. Or rien n'émeut l'homme autant que son destin. Les époques de crises et de catastrophes historiques provoquent un examen sérieux du destin historique des nations et de leurs cultures. L'aiguille de l'horloge qui indique la

[1] Les mots *culture* et *civilisation* sont à peu près synonymes en français. Dans le vocabulaire des philosophes russes et allemands, ils signifient deux choses tout à fait différentes, la *culture* se rapportant à un développement avant tout spirituel, et la *civilisation* à un développement avant tout matériel de l'humanité. C'est en ce sens-là que ces deux mots sont employés dans la présente étude, où nous esquissons une philosophie de l'histoire (« historiosophie ») du point de vue de la pensée russe.

marche de l'histoire mondiale signale l'approche de l'heure fatale, l'heure des crépuscules qui tombent. C'est l'heure des feux à allumer quand la nuit s'approche.

D'après Spengler, le destin même de la culture est de produire la civilisation. Et la civilisation aboutit à la mort. Cette thèse n'est pas nouvelle ; nous la connaissons de longue date. Elle est tout particulièrement proche de la pensée russe et de la philosophie de l'histoire russe. Les penseurs russes les plus éminents ont déjà, depuis longtemps, acquis la notion de la différence qui existe entre la culture et la civilisation. Ils ont lié ce problème à celui des rapports entre la Russie et l'Europe. Notre école slavophile a été toujours pénétrée d'un sentiment d'hostilité non pas pour la culture européenne, mais pour sa civilisation. La thèse de l'historiosophie russe sur la putréfaction de l'Occident voulait dire que la grande culture européenne allait à son déclin et au triomphe d'une civilisation mécanique et irréligieuse. Khomiakoff, Dostoïevski et Constantin Léontieff ont toujours exprimé un vrai enthousiasme pour le grand passé de l'Europe, pour ce « pays des saints miracles », pour ses monuments sacrés et pour ses pierres antiques. Mais la vieille Europe a trahi son passé. Elle l'a

renié. La civilisation bourgeoise et antireligieuse a vaincu sa vieille culture sacrée. La lutte entre la Russie et l'Europe, entre l'Orient et l'Occident, se présentait comme une lutte de l'esprit contre l'épuisement de l'esprit, de la culture religieuse contre la civilisation irréligieuse. On voulait croire que la Russie ne suivrait pas la voie de la civilisation, qu'elle trouverait son chemin et son propre destin. On considérait la Russie comme le seul pays prédestiné à avoir encore une culture religieuse, une véritable culture spirituelle. Ce problème s'est posé avec beaucoup de force dans la pensée russe.

Or ce problème est-il si étranger à la pensée occidentale? Spengler est-il seul à l'avoir examiné? L'apparition de Nietzsche est liée à la compréhension très nette de ce problème, — fatal pour la culture de l'Occident. L'angoisse de Nietzsche qui cherchait la culture tragique, dionysiaque, c'est l'angoisse qui naît à l'époque de la civilisation triomphante. Les meilleurs esprits de l'Occident avaient connu et ressenti cette agonie mortelle à la vue du triomphe de Mammon dans la vieille Europe, à la vue de la mort de la culture spirituelle, sacrée et symbolique, au milieu de la civilisation technique et athée. Les romantiques de l'Europe étaient blessés

presque mortellement par la civilisation triomphante, si hostile à leur mentalité. Carlyle se révolta avec une force prophétique contre la civilisation moderne qui étouffe l'esprit. La haine ardente d'un Léon Bloy contre la mentalité bourgeoise n'est pas autre chose que le défi d'une âme artiste et religieuse à la civilisation moderne. Les symbolistes et les romantiques français de la fin du dix-neuvième siècle, les catholiques aussi, ont souvent cherché un refuge dans le moyen âge comme dans une patrie spirituelle lointaine pour échapper à l'angoisse mortelle d'une civilisation haïssable. L'élan des Occidentaux raffinés vers les époques des vieilles cultures exotiques de l'Orient est une révolte de l'esprit contre la transformation définitive de la culture en civilisation. Mais cette révolte n'a été souvent que la révolte d'un esprit trop subtil, affaibli et décadent. Les hommes appartenant à l'époque tardive d'une culture qui touche à son déclin se trouvent dans l'impuissance de passer du néant menaçant de la civilisation à l'existence réelle et éternelle. Ils cherchent le salut dans cette fuite vers un passé lointain qu'on ne peut plus ressusciter, ou vers les mondes si étrangers des cultures de l'Extrême-Orient.

Ainsi tombent les fondements de la théorie

banale du progrès qui faisait croire à un avenir toujours plus parfait que le passé, et à la marche ascendante de l'humanité tendant constamment vers les formes supérieures de la vie. La culture ne se développe pas à l'infini. Elle porte en elle le germe de sa propre mort. Elle porte en elle des éléments qui la poussent irréductiblement vers la civilisation. Or cette dernière est tout autre chose que la culture, et elle est en vérité la mort de l'esprit de la culture. Mais, pour comprendre l'histoire, il faut comprendre ce phénomène si typique, si important pour la philosophie de l'histoire. Spengler ne nous aide presque pas à pénétrer dans le sens de ce prophénomène de l'histoire.

II

Dans la culture, l'époque de la floraison, l'époque du raffinement est presque toujours suivie par celle de l'épuisement des forces créatrices, de l'affaiblissement et de l'amoindrissement de l'esprit. La direction de la culture se modifie. Elle tend à la réalisation pratique de la force, à l'organisation de la vie, à l'extension de sa puissance sur toute la surface de la terre. L'épanouissement des

« sciences » et des « arts », l'approfondissement et le raffinement de la pensée, les ascensions vers les sommets de la création artistique, la contemplation des saints et des génies — tout cela n'est plus senti comme une réalité et n'inspire plus. Une volonté ferme et tendue vers la « vie » même, vers la pratique, la puissance, la volupté et la domination de la vie — vient de naître. Et cette volonté trop tendue a pour conséquence la chute de la culture, sa mort. On a trop le désir de « vivre », de bâtir et d'organiser la vie à l'époque où décline la culture. L'époque de l'épanouissement de la culture présume au contraire la limitation de la volonté de vivre, un certain ascétisme, un sacrifice, une victoire sur la fringale de vie. Lorsque les masses humaines sont trop dominées par cette fringale de vie, le but de la vie cesse de se concentrer dans la culture spirituelle supérieure, qui est toujours aristocratique, toujours qualitative, et non pas quantitative. Le but consiste alors dans la vie même, dans sa réalisation, dans sa force et sa satisfaction. La culture cesse d'avoir une valeur en elle-même, et c'est la raison pour laquelle la volonté de créer cette culture meurt. Les génies ne naissent plus. On n'éprouve pas le besoin d'une contemplation, d'une connais-

sance et d'une création désintéressées. La culture ne peut rester sur ses hauteurs, elle doit névitablement s'abaisser et enfin décliner. Elle ne peut conserver sa qualité supérieure. L'élément quantitatif doit la tuer. Alors commence une espèce d'entropie sociale, la dispersion de l'énergie créatrice de la culture. Le niveau de la culture s'abaisse parce qu'elle n'atteint pas les buts de ses créateurs.

La culture n'est pas la réalisation d'une vie nouvelle. Elle est la réalisation de nouvelles valeurs. Toutes ses acquisitions sont « symboliques » et non pas réelles. J'entends par là qu'elles créent dans la vie présente des valeurs spirituelles qui sont le *signe* d'une vie à venir, d'une vie éternelle dont la vie actuelle est seulement la préparation et la figure. La culture ne procure pas ici-bas une réalisation totale de la vérité, du bien, de la beauté ou de la puissance que possède la vie d'être divinisée. Elle ne réalise la vérité que dans la connaissance et dans les œuvres de la théologie, de la philosophie et de la science ; le bien, que dans les mœurs et les institutions sociales ; la beauté, que dans les créations de la poésie et les œuvres d'art, tableaux, statues, monuments d'architecture, musique et théâtre ; le divin, que dans la vie cachée des âmes, le culte et le symbolisme religieux

(c'est-à-dire les formes par lesquelles la religion signifie les mystères de Dieu). L'acte créateur s'appesantit et se trouve attiré vers le centre de la terre. La vie nouvelle, l'existence suprême n'est donnée que dans les images et dans les symboles. La transfiguration de la vie même ne se réalise pas dans la culture. Et le mouvement dynamique tend irréductiblement à dépasser les limites de la culture, tend à la « vie », à la force, à la pratique. C'est ici que s'effectue le passage de la culture à la civilisation.

Nous voyons la floraison de la culture en Allemagne à la fin du dix-huitième siècle et au début du dix-neuvième. C'est alors que l'Allemagne est devenue le pays « des poètes et des philosophes ». C'est une des époques les plus marquées par l'esprit de génie. Les époques à venir y penseront avec un sentiment jaloux. Mais l'époque de Gœthe et de Kant, de Hegel et de Novalis était-elle l'époque d'une véritable « vie » supérieure? Tous les personnages de cette époque remarquable attestent que la vie de l'Allemagne alors était pauvre et mesquine. L'État allemand était faible, lamentable, divisé. Nulle part, la puissance de la « vie » n'était réalisée. L'épanouissement de la culture ne se trouve que dans l'élite du peuple allemand, tandis

que la majorité reste dans une situation inférieure et arriérée. A certains égards, nous constatons la même chose au dix-septième siècle, à l'époque de l'épanouissement du génie de la culture française. Et l'époque de la Renaissance en Italie a-t-elle véritablement réalisé une « vie » supérieure? Peu importe que le romantique Nietzsche, étouffé par la civilisation qui lui était odieuse, ait rêvé amoureusement de l'époque de la Renaissance qui signifiait pour lui la « vie », la vraie vie vigoureuse et puissante! Cette vie n'a jamais existé. C'était une vie cruelle et méchante, elle n'avait jamais su réaliser la beauté dans la perfection terrestre. La vie de Léonard et de Michel-Ange était une vie tragique et douloureuse. *La culture a toujours été un grand insuccès de la vie.* Il y a une antithèse entre la culture et la « vie ». La civilisation cherche à réaliser la vie même. Elle crée le puissant État allemand, le puissant capitalisme et le socialisme comme son corrélatif. Elle réalise la volonté de créer la force et l'organisation mondiales. Mais cette Allemagne puissante, impérialiste et socialiste, n'aura plus ni Gœthe, ni de grands idéalistes et romantiques, ni une grande philosophie, ni un art éminent. Tout y deviendra technique, même la pensée philosophique (dans

les courants gnoséologiques). La méthode d'acquisition prendra partout le dessus sur la pénétration intuitive et intégrale de l'être. Ni Shakespeare ni Byron ne sont plus possibles dans la puissante civilisation de l'Empire britannique. Ni un Dante ni un Michel-Ange ne sont plus possibles dans l'Italie entraînée par le mouvement socialiste et le mouvement fasciste, l'Italie qui est l'auteur du monument de Victor-Emmanuel et qui a écrasé la Rome antique. C'est la tragédie de la culture et la tragédie de la civilisation.

III

Dans chaque culture qui arrive à un certain degré de développement, paraissent les éléments qui détruisent ses bases spirituelles. La culture est liée au culte ; elle se développe à partir du culte religieux ; elle est le résultat de la différenciation et de l'extension du culte. La pensée philosophique, la connaissance scientifique, l'architecture, la peinture, la sculpture, la musique, la poésie et la morale, — tout est renfermé dans le culte de l'Église, organiquement et intégralement, sous une forme encore non différenciée. La culture est liée au culte des ancêtres et à la

radition. Elle est pleine d'un symbolisme acré ; elle porte en elle les signes et les images l'une réalité de l'ordre spirituel. Toute culure (même matérielle) est une culture d'esprit. Toute culture a une base spirituelle ; lle est le produit du travail créateur de 'esprit sur les éléments de la nature. Mais ne tendance qui décompose ses bases religieuses et spirituelles, qui renverse son propre symbolisme, apparaît au sein même de a culture. La culture européenne, ainsi que a culture antique, traverse la phase du ratioalisme, qui rompt avec les bases religieuses t réduit au néant le symbolisme. C'est ici que se manifeste la dialectique fatale de la ulture, qui, à un certain degré de son développement, commence à douter de ses propres ondements et cherche à les détruire. Elle prépare ainsi sa perte, s'éloignant de ses ources vitales. La culture s'épuise spiriuellement ; elle dissipe son énergie créatrice. De la période « organique », elle passe à la période « critique ».

Pour comprendre le sort de la culture, il aut l'examiner dans sa dynamique, il faut énétrer dans sa dialectique fatale. La culure est un processus vivant. Nous devons onstater qu'elle ne peut se maintenir à sa hauteur moyenne ; atteinte dans la pé-

riode de son épanouissement, sa stabilité a des limites. Dans chaque type historique de culture on constate une période de dégradation, de descente et une transition inévitable à un état qui ne peut plus être nommé culture. Le trop grand désir d'une vie nouvelle, du pouvoir et de la puissance, de la pratique, de la jouissance et du bonheur se fait sentir. La volonté d'atteindre le pouvoir, à n'importe quel prix, est une tendance propre à la civilisation. La culture est désintéressée dans ses suprêmes acquisitions, elle est contemplative, tandis que la civilisation est toujours intéressée. Lorsque l'esprit rationaliste renverse tous les obstacles spirituels, afin d'arriver à la jouissance et à l'utilisation de la « vie », lorsque la volonté et la soif de puissance et de domination touchent au maximum, on peut dire que c'est la fin de la culture et le commencement de la civilisation. La civilisation, c'est la transition de la contemplation, de la création des valeurs à la « vie » même, à la recherche de cette vie. C'est la dissolution dans le courant vertigineux de la vie, c'est l'organisation de la « vie » et l'enivrement de la force vitale. Une tendance pratique, utilitaire, « réaliste », c'est-à-dire civilisatrice, se manifeste de plus en plus. Le grand art et la grande philosophie, ainsi que

le symbolisme religieux, ne passionnent plus et ne se présentent plus comme la vraie vie. C'est un démenti de tout ce qui a été considéré comme sommet de la culture, comme son point culminant. On fait des efforts pour dévoiler le caractère non sacré et non symbolique de la culture. Devant le tribunal de la vie réelle, à l'époque de la civilisation, la culture spirituelle est tenue pour illusoire. Elle est considérée comme le leurre d'une conscience dépendante et sans liberté, comme un fruit irréel de la désorganisation sociale. La technique organisée doit affranchir définitivement l'humanité des illusions et des mensonges de la culture ; elle doit créer une civilisation entièrement « réelle ». Les illusions spirituelles de la culture ont été, pense-t-on, produites par la désorganisation de la vie, par l'impuissance de la technique. Ces illusions spirituelles disparaissent peu à peu ; elles sont vaincues au moment où la civilisation entre en possession de la technique et organise la vie... Le matérialisme économique est une philosophie typique et caractéristique pour l'époque de la civilisation. Cette conception dévoile le mystère de la civilisation, démontre son pathos intérieur. Ce n'est pas le matérialisme économique qui a créé le rôle prédominant de l'économisme et ce n'est

pas cette théorie qui a provoqué l'abaissement de la vie spirituelle. La domination de l'économisme s'est manifestée dans la vie réelle et les réalités spirituelles se sont décomposées avant que le matérialisme économique l'ait reflété dans sa doctrine. L'idéologie du matérialisme économique est caractéristique pour l'époque de la civilisation, et c'est elle qui est la plus radicale. La civilisation est inévitablement dominée par l'économisme ; elle est technique de par sa nature ; et toute idéologie, toute culture spirituelle n'est qu'une illusion irréelle. Le caractère illusoire de toute idéologie et de toute spiritualité est mis à nu. La civilisation passe à la « vie » vraiment réelle. La civilisation, contrairement à la culture, est irréligieuse dans ses bases ; l'esprit rationaliste y prend le dessus, mais cet esprit devient pragmatique et nullement abstrait. La civilisation n'est ni symbolique, ni hiérarchique, ni organique. Elle est réaliste, démocratique et mécanique. Elle ne cherche pas les acquisitions symboliques de la vie mais les acquisitions réelles. Elle cherche la vie et non pas ses images, ses symboles, des symboles de l'au-delà. Dans la civilisation, dans le capitalisme ainsi que dans le socialisme, le travail collectif prend la place de la création individuelle. La civili-

sation détruit l'élément personnel. L'affranchissement de l'individu qui doit, soi-disant, résulter de la civilisation est mortel pour toute originalité personnelle. L'élément purement individuel ne se manifeste que dans la culture. La volonté tendue vers la puissance de la « vie » anéantit la personnalité. Tel est le paradoxe de l'histoire.

IV

Le commencement de l'époque de la civilisation est lié à un changement radical dans l'attitude de l'homme vis-à-vis de la nature. Tout le développement social de l'Europe découle de cette nouvelle attitude. Le matérialisme économique avait constaté cette vérité sous une forme accessible aux hommes de la civilisation. L'ère de la civilisation commença avec l'apparition triomphale de la machine dans la vie de l'humanité. La vie cesse d'être organique, elle perd le lien qui l'unit au rythme de la nature. Un milieu artificiel de machines s'interpose entre l'homme et la nature. De l'état de résignation et de contemplation l'homme passe à la conquête de la nature et à l'organisation de la vie. Cela ne le rapproche pas de l'âme de la

nature, de sa vie intérieure. Au contraire, l'homme s'éloigne de la nature en cherchant à la conquérir par des moyens techniques. L'organisation tue l'organique. La machine met son empreinte sur l'esprit humain, sur toute son activité. La base de la civilisation n'est ni naturelle ni spirituelle, elle est mécanique. C'est le triomphe de la technique sur l'esprit et sur l'organisme. La pensée elle-même devient technique et toute création et tout art acquièrent un caractère de plus en plus technique. L'art futuriste est aussi caractéristique pour la civilisation que l'art symbolique l'est pour la culture. La prépondérance de la gnoséologie, de la méthodologie ou du pragmatisme caractérise également la civilisation. L'idée même de la philosophie « scientifique » est née de la volonté civilisatrice d'aboutir à la puissance, du désir d'acquérir la méthode qui donne la force. La civilisation est dominée par le principe de la spécialisation. Elle n'a plus l'unité spirituelle de la culture.

La machine et la technique sont les résultats du mouvement intellectuel de la culture, de ses grandes découvertes. Mais ces fruits de la culture détruisent ses bases organiques et tuent son esprit. L'esprit se réduit ; le qualitatif est remplacé par le quantitatif. Le

niveau spirituel de l'humanité s'abaisse sous le joug de la concupiscence de la vie. Car il n'y a pas de vraie vie spirituelle en dehors de l'ascétisme et du sacrifice. Telle est la tragédie du destin historique. La connaissance, la science deviennent un moyen d'atteindre le bonheur et la puissance. L'art devient un instrument de la technique. Toute la beauté de la culture, beauté des temples, des palais et des châteaux, se réfugie dans les musées, remplis par des cadavres de la beauté. Le musée est encore une caractéristique de la civilisation, le musée est son seul lien avec le passé. Rien n'a plus de valeur en soi-même. Pas un seul instant de la vie n'a de profondeur et ne communie à l'éternité. Chaque instant de la vie n'est qu'un moyen pour les processus vitaux toujours s'accélérant et se précipitant vers le mauvais infini, vers le vampire dévorant de l'avenir. Le rythme de la civilisation toujours de plus en plus rapide ne connaît ni le passé ni le présent. Il n'y a pas d'issue vers l'éternel, il n'y a que l'avenir. La civilisation est futuriste. Quant à la culture, elle cherchait à contempler l'éternité. Cette accélération, cette tension exclusive vers l'avenir sont l'œuvre de la machine et de la technique. La vie de l'organisme est plus lente, son rythme est moins accéléré. La

civilisation est excentrique. Elle a remplacé les buts de la vie par les moyens de la vie. Les buts disparaissent. La conscience de l'homme civilisé se dirige exclusivement vers les moyens et la technique. Les buts de la vie apparaissent comme illusoires, tandis que les moyens sont tenus pour réels. La hiérarchie des valeurs est pervertie. Tout est au service de la « vie ». Mais quel est le but de la vie? Quel est son sens? La machine a pris un empire magique sur l'homme. Mais la négation romantique de la machine, la simple réprobation de la civilisation sont impuissantes. La restauration de la vieille culture est impossible. A l'époque de la civilisation la culture est toujours romantique, elle est tournée vers les époques organiques d'autrefois. Le style classique de la culture n'est plus possible à l'époque de la civilisation. Et les meilleurs esprits du dix-neuvième siècle ont été des romantiques. Mais la seule possibilité de surmonter la culture et la civilisation, c'est la voie de la transfiguration religieuse.

V

La civilisation est « bourgeoise » par son essence même, dans le sens le plus profond,

le plus spirituel du mot. L'esprit bourgeois, c'est le règne civilisé de ce monde. Cet esprit ne croit qu'au monde des choses visibles, ne croit plus au monde des choses invisibles. Cet esprit de la civilisation se rattache aux choses périssables et passagères ; il n'aime pas l'éternel. La civilisation de l'Europe et de l'Amérique a créé le système capitaliste-industriel. Ce dernier n'est pas seulement un facteur économique puissant, — il est aussi un phénomène spirituel, phénomène d'extermination de la spiritualité. Le capitalisme industriel de la civilisation a tué l'esprit de l'éternité, a détruit les choses sacrées. La civilisation capitaliste des temps modernes tue l'idée de Dieu, c'est la civilisation la plus impie. La responsabilité du crime d'avoir tué Dieu dans le cœur des hommes incombe à la civilisation capitaliste et non pas au socialisme révolutionnaire qui a seulement adopté l'esprit de la civilisation bourgeoise et hérité tous ses côtés négatifs. Certes, la civilisation industrielle et capitaliste n'avait pas totalement renié la religion. Elle était prête à reconnaître l'utilité pragmatique de la religion. Dans la culture la religion avait un caractère « symbolique » (au sens indiqué plus haut), — dans la civilisation, elle devint pragmatique. Car la religion peut devenir

utile et active pour l'organisation de la « vie », pour l'accroissement de sa force. Le fait que le pragmatisme est si populaire en Amérique qui est le pays de la civilisation par excellence n'est pas un fait de hasard. Le socialisme a rejeté la valeur pragmatique de la religion, il défend pragmatiquement l'athéisme qui, selon lui, est plus utile pour le développement de la puissance et du bonheur des masses ouvrières. Mais l'attitude utilitaire et pragmatique du monde capitaliste à l'égard de la religion est la vraie source de l'impiété et de l'anéantissement spirituel. Un Dieu utilitaire et nécessaire pour le développement de la civilisation et du système capitaliste ne peut être un vrai Dieu, le Dieu vivant : il peut être facilement démasqué. Au point de vue négatif, le socialisme a raison. Le Dieu de la transfiguration religieuse, le Dieu de la culture symbolique a depuis longtemps abandonné la civilisation capitaliste, cette civilisation athée et impie. Cette civilisation est bien loin de tout ce qui est ontologique ; elle est anti-ontologique et mécanique, — elle engendre un royaume de fantômes. Le caractère mécanique et technique de cette civilisation est contraire à tout ce qui est organique et cosmique, contraire à la spiritualité de toute existence. Le système capi-

taliste-industriel de la civilisation détruit les bases spirituelles et morales du travail et de la vie économique, et prépare ainsi sa propre ruine. Le travail cesse d'être justifié au point de vue spirituel, et se révolte contre tout ce système. La civilisation capitaliste trouve son châtiment mérité dans le socialisme qui, de son côté, continue l'œuvre de la civilisation ; ce n'est qu'une autre image de cette civilisation bourgeoise. Le socialisme ne crée pas un esprit nouveau. Le capitalisme et le socialisme sont deux chimères de la civilisation.

La civilisation se voit dans l'impossibilité de réaliser son rêve de puissance mondiale, grandissante jusqu'à l'infini. La tour de Babel ne sera pas achevée. La guerre mondiale est le commencement de la chute de la civilisation européenne, la crise du système industriel, le démenti des fantômes et des fictions du monde « bourgeois ». Telle est la dialectique tragique du destin historique. Tout dans l'histoire a une tendance à passer à son antithèse. L'impérialisme est le résultat technique de la civilisation ; il ne peut être considéré comme appartenant à la culture. Il signifie la volonté de puissance mondiale et l'organisation mondiale de la vie humaine. Il est lié au système du capitalisme industriel et, de par sa nature, il est tech-

nique. Tel est l'impérialisme bourgeois du dix-neuvième et du vingtième siècle, — l'impérialisme anglais et allemand. Il faut le distinguer de l'impérialisme sacré des temps anciens, de l'Empire romain et byzantin qui ont eu un caractère symbolique et qui appartenaient à la culture et non pas à la civilisation. La volonté impérialiste d'atteindre la puissance mondiale décompose et détruit les corps historiques des États appartenant à l'époque de la culture. L'Empire britannique, c'est la fin de l'Angleterre comme État national. La dévorante volonté impérialiste porte en soi une semence de mort. Dans son développement illimité l'impérialisme prépare son passage au socialisme. Ce dernier est aussi possédé de la soif de puissance mondiale et n'est autre chose qu'une étape nouvelle dans le développement de la civilisation. A l'époque d'un impérialisme en dissolution et d'un socialisme naissant, nous assistons au triomphe de la civilisation et au déclin de la culture.

Cela ne veut pas dire toutefois que celle-ci meure définitivement. Si l'on considère la culture à un point de vue plus profond, — elle est éternelle. La culture antique a péri, mais elle continue à vivre en nous comme une formation profonde de notre être. En période de civilisation, la culture continue à

vivre dans les qualités et non dans les quantités. Mais en même temps, dans la civilisation, l'on voit paraître des processus de barbarisation, de brutalisation ; les formes parfaites de la culture disparaissent.

Cette barbarisation prend des aspects divers. Après la culture hellénique, après la civilisation romaine vint l'époque barbare du commencement du moyen âge. Ce fut la barbarie produite par les éléments naturels, la barbarie causée par l'invasion des nouvelles masses humaines qui apportèrent avec elles le parfum des forêts du Nord. La barbarie née de la civilisation est tout à fait différente. Ce sera la barbarie de la civilisation même, la barbarie qui aura l'odeur de la machine et non pas l'odeur de la forêt. Telle est la dialectique de la civilisation. L'énergie spirituelle, l'esprit qui est la source de la culture s'épuisent et s'éteignent. Alors commence l'empire magique des machines et de l'esprit mécanique qui étouffent la vie. Les forces élémentaires et barbares de la nature sont plus nobles. La civilisation est une des voies qui conduisent de la culture symbolique à la vie réelle, à la transfiguration technique de la vie. Mais ce n'est pas la voie qui conduit à la vraie vie, car l'image de l'homme périt sur cette voie.

VI

Un autre désir de la vie et de sa transfiguration peut s'enflammer dans la culture. La civilisation n'est pas la seule voie capable de faire passer de la culture symbolique à la transfiguration de la « vie » même. Il y a une autre voie, la voie de la transfiguration religieuse qui atteint le vrai être. On peut établir quatre époques dans le sort historique de l'humanité : celles de la barbarie, de la culture, de la civilisation et de la transfiguration religieuse. Il ne faut pas les examiner exclusivement du point de vue chronologique. Elles peuvent coexister. Ce sont des tendances différentes de l'esprit humain. Mais l'une de ces quatre tendances doit prédominer à chaque époque. A l'époque hellénistique, à l'époque de la mondiale civilisation romaine, la volonté d'atteindre la transfiguration religieuse de la vie devait un jour devenir prédominante et c'est alors que, par la disposition de la Providence, le christianisme apparut dans le monde. Il apparut tout d'abord comme la transfiguration de la vie ; il était plein de mystères et de miracles. Le désir du miracle est toujours lié au désir de

la transfiguration réelle de l'être. Mais, du point de vue historique, le christianisme passe par les époques de barbarie, de culture et de civilisation. Le christianisme dans l'histoire n'a pas toujours été une transfiguration religieuse réelle. A l'époque de la culture, il a été principalement « symbolique » (je ne parle pas de la vérité absolue apportée par la foi, ni de la transfiguration réelle opérée dans la vie intime des âmes, je parle des réalisations humaines accomplies dans l'histoire) ; alors il a créé surtout les images et les signes de la transfiguration de la vie. A l'époque de la civilisation, il acquit surtout un caractère pragmatique et devint un moyen d'organiser la vie. Mais la soif des miracles s'affaiblit et toucha à son déclin lorsque l'humanité arriva aux sommets de la civilisation. Les chrétiens de l'époque de la civilisation continuent à accorder une foi tiède aux miracles de jadis mais ils ne les attendent plus. Ils ont perdu la volonté qui croit au miracle de la transfiguration de la vie. Mais cette foi au miracle doit renaître et tracer une autre voie qui conduira de la culture mourante à la vraie vie. La religion chrétienne ne peut rester une partie différentielle de la vie, dans un coin obscur de l'âme. Elle doit transfigurer réellement et ontologiquement la vie qui

a été symboliquement transfigurée dans la culture et techniquement dans la civilisation. Cette transfiguration ontologique est donnée en sainteté dans la vie des grands saints. Mais nous avons confiance que cette transfiguration peut se revéler non seulement dans les âmes individuelles, mais aussi dans l'âme sociale et cosmique. Ce sera le commencement d'une nouvelle époque religieuse et la fin de l'histoire moderne.

La Russie a toujours été le pays mystérieux dont le destin historique est resté incompris. Elle portait en elle le rêve passionné d'une transfiguration religieuse de la vie. Chez nous, Russes, la volonté de créer les valeurs de la culture est toujours restée opprimée par la volonté de créer une vie nouvelle, une *vie* dans la vérité. Deux aspirations distinctes — qui souvent se confondent — se laissent voir en Russie, — le désir de la transfiguration révolutionnaire sociale de la vie et celui de la transfiguration religieuse, la soif d'un miracle dans les destinées des peuples et de l'humanité. C'est ici que nous nous approchons des sources du communisme russe. Les esprits russes les plus remarquables ont toujours éprouvé ce doute d'ordre religieux : la culture est-elle légitime? Ils se révoltaient contre la culture du juste-milieu » qui

cache l'être vrai. Pouchkine et l'époque d'Alexandre Ier — tel est le point culminant de la culture russe. Or, déjà au dix-neuvième siècle, la grande littérature et la pensée russes n'étaient plus la culture dans le sens classique. Cette littérature et cette pensée étaient pénétrées de l'esprit eschatologique et apocalyptique et aspiraient à la transfiguration religieuse, un ciel nouveau et à une terre nouvelle.

Ce furent Gogol, Dostoïevski, Tolstoï, Solovieff, Léontieff, Fedoroff. Ce sont aussi les nouveaux courants russes religieux et philosophiques. Les Russes sont comme prédestinés à comprendre la crise de la culture et la tragédie de l'histoire avec beaucoup plus de force et de pénétration que les Occidentaux, plus absorbés dans leur grande culture et civilisation. L'âme du peuple russe, moins cultivée, et moins civilisée, garde en elle une plus grande soif du miracle de la transfiguration religieuse du monde. Les Russes ont besoin de la culture, comme tous les peuples de l'univers, et sont forcés de passer par l'époque de la civilisation dans ses formes les plus extrêmes. Mais l'âme du peuple russe ne sera jamais esclave du symbolisme de la culture et du pragmatisme de la civilisation. L'idée russe n'est pas l'idée de la

création d'une culture ou d'une civilisation religieuse, mais d'une transfiguration et d'une illumination miraculeuse de la vie humaine et du monde entier.

NICOLAS BERDIAEFF.

SCÈNES
DANS LE PARADIS

I

LES COLOMBES

La scène se passe en Eden.

Adam, l'Adam primitif, a considéré toutes les créatures et leur a donné le nom qu'elles portent. Puis, en se penchant sur l'onde, il a rencontré sa face, mais ne s'est point reconnu.

A présent, dans l'allée, un Ange est devant lui. Il contemple le Chérubin qui se tient immobile, frôlant le sable scintillant.

ADAM

Est-ce toi qui me regardais fixement dans l'eau,
Entre les feuilles sombres?

LE CHÉRUBIN

Non,
tes yeux seuls dans l'ombre se reflétaient,

Mais je lis en ton cœur : je ne suis point
l'Épouse.

ADAM

Qui es-tu donc?

LE CHÉRUBIN

L'Annonciateur.

ADAM

Comment te nomme-t-on?

LE CHÉRUBIN

Les légions quand je m'envole murmurent :
Gabriel!

ADAM

Comme il vibre en mon cœur, comme il est
doux, ton nom!
Ainsi qu'une rampe légère sous ma main,
Ton nom s'élance
jusques au ciel!

LE CHÉRUBIN

Et toi,
Comment t'appelles-tu?

(Un sourire mystérieux erre sur ses lèvres.)

ADAM

Je ne sais pas.
Les animaux ne parlaient pas en passant devant moi.
Je sais leur nom à tous, sans qu'ils sachent le mien.
Des regards en foule
me caressent au passage,
Mais nulle bouche ne prononce mon nom.
Je suis celui
qui reçoit tout,
sans pouvoir rendre encore.

LE CHÉRUBIN

Que de trésors
accumulés !
Donne-les-moi.

ADAM

Si tu le veux, je le veux bien,
mais vois...
Je n'ai rien...
mes mains sont vides...

(Il tend les mains vers Gabriel. Se ravisant aussitôt.)

Ah ! si j'allais cueillir des fruits pour toi...

(Avec amour.)

pour toi !

Si tu savais comme ils sont beaux !

LE CHÉRUBIN, *avec un respect infini.*

Je mange un fruit de sang et d'eau,
Un fruit plus doux encor
que les fruits d'or
Mûris sous les rameaux.

ADAM, *inquiet.*

Quoi ! pas même un de ces fruits vermeils...
Tu ne désires rien?

LE CHÉRUBIN

Rien
que la joie de savourer
Ton innocence — ce soleil — ô fruit plus précieux
Que celui de l'Arbre de Science.
Allons dans les allées ensemble...
Tu veux?
au long des bois charmants,
Noyés dans le ciel bleu...
tous deux !

ADAM

Je vais où tu me prends ; ma langueur est passée.
Mon cœur bat doucement.

(Hésitant, puis précipitant ses paroles.)

Je voudrais
t'embrasser !

LE CHÉRUBIN, *avec un regard tendre et profond.*

Je sais un fruit,
Un fruit de sang et d'eau,
Plus enivrant que toutes lèvres
cependant.

ADAM

Que ne l'ai-je trouvé avant toi, ce fruit si beau !
Je te l'aurais donné.

(Des colombes viennent voler autour de sa tête.)

LE CHÉRUBIN, *avec ravissement.*

Adorable candeur !
Ame plus blanche encore que les ailes qui t'effleurent,
Suis les battements de leur vol.

(Adam tourne la tête et avance la main. Les colombes s'enfuient, effarouchées.)

ADAM

Toutes,
toutes parties !
Hélas ! je n'ai plus rien à te donner.
(Les voyant disparaître.)
Où vont-elles?

LE CHÉRUBIN

Parmi les fleurs aux brûlantes corolles.

ADAM

Loin d'ici?

LE CHÉRUBIN

Vers l'Orient,
Là-bas, entre les branches agitées par le vent.
Vois, au delà des feuilles bruissantes,
déjà
Elles se posent
aux pelouses d'argent.
Vite approchons.

Il entraîne Adam par la main; tous deux quittent l'allée, se glissent sous les ombrages et atteignent l'autre versant du bois.

Devant eux se déroule l'éblouissante prairie où s'ébattent les colombes. L'une d'elles plane immobile sur ses compagnes; un nimbe l'entoure; son chant rayonnant comme une pluie d'étoiles se fond

au murmure lointain des flots. A l'horizon, derrière une ligne de rochers, la mer, nappe immense, apparaît; elle semble de zone en zone remonter aux profondeurs du ciel, pour retomber en franges d'azur sur les prés éclatants.

ADAM, *s'avançant.*

O toi, la plus belle,
Toute roucoulante d'or...

(Il la saisit, joyeux.)

Je t'offre à Gabriel !

(Il présente à l'Ange l'oiseau palpitant.)

LE CHÉRUBIN, *se voilant la face.*

Enfant secret,
Enfant chéri,
enfant à qui tout est permis !
Que va-t-on dire au Paradis?
Non, non, garde l'offrande.
J'ai pris ton âme avec joie ;
Mais, sans effroi, toucher à Dieu !
Quel privilège !
O innocence !

ADAM, *étonné.*

Pourquoi aurais-je peur?

Son corps frémit de plaisir ;
tendres sont ses regards ;
Son chant me berce comme le silence.

LE CHÉRUBIN, *se détournant.*

Dieu ! que lui dirai-je?

ADAM, *avec insistance.*

De quoi puis-je avoir peur?

LE CHÉRUBIN, *frissonnant.*

Ne vois-tu pas
Que le soleil pâlit sous son œil torride?

ADAM

Mon cœur pourtant ne brûle pas,
il est liquide.

LE CHÉRUBIN

Si tu savais Celle que tu tiens...

ADAM

J'ignore.
Sa douceur m'inonde.
Que faut-il de plus?

LE CHÉRUBIN

Elle est la Gloire promise au monde,

Celle devant qui les Anges se voilent, éperdus.

(La Colombe s'échappe. Adam, les doigts entr'ouverts, jette au ciel un regard anxieux.)

ADAM

Elle monte,
elle monte
jusqu'aux étoiles...

LE CHÉRUBIN, *avec mystère.*

L'Esprit s'attarde où il veut,
Il se dérobe quand il veut.
Ne prend-il pas toutes les formes?

ADAM

Jusqu'aux étoiles !
Cependant rien n'est changé :
Le ciel est calme,
La mer toujours est bleue ;
explique-moi...

Mais dans la clarté soudaine plus rien ne se distingue. L'entourage, comme l'Oiseau, s'est envolé. Alors, voici qu'aux profondeurs, là-bas, par delà les roses de feu, se révèle un visage ineffablement saint, et puis un corps aux chairs pures comme celles des lis, vêtu d'azur, ceinturé d'astres. L'An-

nonciateur se tient devant la Vierge, le genou ployé, un doigt posé sur les lèvres. Elle, les bras en croix sur la poitrine, baisse humblement les yeux et semble être l'image de l'Attente éternelle. La Colombe s'est blottie dans son cœur. Et ce cœur s'embrase; la flamme qui l'étreint se divise, se multiplie; tout le ciel prend feu, déversant des langues brûlantes qui tombent en gerbes d'amour sur la terre d'enchantement.

Adam, transpercé, gît sur le sol comme mort, cependant qu'une main doucement touche son front. Il rouvre les paupières : Gabriel est là, près de lui...

LE CHÉRUBIN, *l'attirant.*

Enfant, lève-toi ;
allons sous les langues de feu !

II

LE CANTIQUE DU JOUR

La mer et les falaises bien en rang.

LES ROCHERS, *à la brise qui souffle.*

Ne vous éloignez pas, restez...
Restez là pour embaumer,
pour rafraîchir.

(Aux sables de la grève.)

Et vous, grains d'or, grains de saphir,
sortez,
Sortez en foule
pour qu'il vous foule...

LE CORTÈGE DES FLEURS,
accourues de la prairie, pleines d'impatience.

Hâtons-nous, hâtons-nous d'arriver.
Vite, refleurissons.

(Amoureusement.)

Qu'il nous contemple encore.

LES COLOMBES, *voltigeant autour des fleurs.*

Cachons-nous,
Cachons-nous dans les rochers,
pour nous lever à sa venue !

LES MONSTRES MARINS

Pour ne pas l'effrayer,
enfonçons-nous sous les flots.

LES PETITS POISSONS

Bondissons,
bondissons
entre les vagues !
Tendons nos ventres plaquetés d'argent neuf.

LA MER

En un milliard de parallèles,
Je fuis, joyeuse, et je reviens,
pour fêter son approche.

LES NUES, *jalouses.*

Fixons ses regards par nos métamorphoses.
Préparons,
Préparons des mirages
sur son passage.

LE GOLFE ENTIER

Préparons
de riantes images
pour l'enfant sage.

LES COQUILLAGES PROFONDS

Pour son oreille emprisonnons
le vent du large,
La voix du temps.

L'ÉCHO

Emprisonnons...
la voix...
du temps...

LA NACRE

Et pour ses yeux l'orangé rose,
l'or vert du firmament.

LES REFLETS DANS L'ONDE

...Vert...
firmament.

LE CIEL

Pour l'enfant innocent...

LES PERLES

Faisons notre orient plus pur,
notre forme plus ronde.

LES VAGUES

Sur nos arêtes vagabondes,
Qu'il voie surgir des diamants.

LES DIAMANTS

Sous le soleil, qu'il soit content
de nous voir rire,
Rire pour longtemps.

LE SOLEIL

Qu'il soit content dans notre empire...

LE JOUR

Soleil !...

LE SOLEIL

...Où l'on peut rire,
rire en chantant...

LE JOUR

Soleil !
cœur flamboyant...

LE SOLEIL

...éternellement.

LE JOUR

...Roule, roule aux plaines d'azur

Qui vont se reflétant en se plissant dans l'onde
La mer est bleue comme le temps,
Les flots s'irisent de plaques blondes,
les nues
Ont des desseins changeants :
Elles s'écroulent, elles s'allongent
Et vont se poursuivant
ainsi que des cavales
Qui follement ont rompu leurs longes.
Et la mer est profonde ;
La mer
aux aromes enivrants,
Sous les regards — par milliards — qui la sondent,
Songe en secret au noir néant.
Le ciel
s'arrondit comme un énorme dôme
D'où partent des appels de trompes.
Sonnez, sonnez, buccins étranges,
Et vous, chant rauque des conques,
fanfares vertes,
Appuyez les cuivres oranges.
Conques et trompes, sonnez
selon le rythme amer,
Selon le rythme doux

et clair
comme l'aurore.

LES CHOSES ADMIRABLES

Soleil ! darde sur nous tes rayons d'or ;
soleil,
Dévore
le firmament !
Nuées jalouses, voilées d'argent
A l'horizon montez heureuses ;
Moires amoureuses, satins riants,
chantez,
Chantez le blanc cantique
Que soutient l'orgue titanique
Des falaises au front géant.
Chantez, chantez,
Roches rudes comme l'acier,
Roches sombres comme le fer.
Au long de l'immense mer
Épousant la courbe du port,
Roches altières,
chevauchez,
Chevauchez, entonnant le cantique des forts
O Dieux !
faites crier les pierres

Et sur leurs pentes raboteuses,
par milliards,
Ouvrez des fleurs
miraculeuses ;
Qu'elles éclatent dans la splendeur.

LES FLEURS

Nous sommes par milliards
Des yeux
pleins de candeur, des yeux
Pleins de nectar,
des yeux pleins de fraîcheur ;
Ces yeux, que le jour baise de ses lèvres sans fard,
Ces yeux ont des regards
par milliards
Qui lui plaisent et qu'il aime.

LES FALAISES, *au jour.*

Plus que les gemmes
nous sommes dures,
Plus que l'ébène
nous sommes noires.
Mais toi, cristal pur,
amphore de gloire,

Sur nous tu verses sans mesure
L'or,
le lilas et la moire
Dont l'aile des Anges
est frangée.
Nos assises s'étendent sous les flots damassés
Et, quand la mer se retire,
on voit surgir
De noirs îlots
qu'enchâssent des lames de saphir.
La mer est bleue comme le temps.
Soleil, cœur flamboyant,
Darde sur nous tes flèches de feu !

LA MER

Dans mon sein ténébreux enfonce ton regard,
Lumière de mes yeux,
ô soleil,
Dans mon sein ténébreux enfonce tous tes dards.
Mes flots tumultueux,
de leurs prunelles,
par milliards,
En nappes d'étincelles
te rendront ton regard.

O splendeur qui ruisselles !
Du ciel
Je ne suis plus le miroir bleu ;
Je suis le reflet vermeil de ton œil fabuleux,
O soleil !
Et sur ma face, par milliards,
Les vagues ont des regards
qui prennent feu.

LES FLEURS

Nous sommes par milliards
des yeux
pleins de candeur,
Comme vous, ô vagues torrides,
Sœurs frémissantes qui cherchez nos regards.

LES ANGES

Nous sommes par milliards
des yeux pleins de nectar.

LES VAGUES

Nous sommes par milliards des yeux pleins de fraîcheur,
Comme vous, ô fleurs candides,
Sœurs odorantes que fascine la mer
au multiple regard.

LE JOUR

La mer !
regard unique dont vous êtes les yeux.

LES FLEURS

O mer,
regard unique qui incendies nos yeux !

LES VAGUES

O fleurs,
regard multiple qui rafraîchis nos yeux !

LES ANGES

Nous sommes par milliards des yeux remplis de joie,
Des yeux
remplis de feu.

LE SOLEIL

Je suis le royal ouvrier de mon Roi.
Voyez comme je plante des clous d'or
aux tentures des nues
Retombantes aux murs d'azur ;
et, pour cela,
Point n'est besoin d'un marteau d'acier : un rayon

Étiré de mon œil infini
suffit.
Heï-ha ! hardi donc !
D'autres rayons encor
Et les tentures lamées d'azur,
Constellées d'angles d'or,
par milliards,
Se changent en cascades d'argent
Où l'on voit luire des perles rares.

LES NUES

De nos balcons de satin blanc,
Où l'on se penche sans vertige,
De nos balcons éblouissants, on voit
la Terre promise.
Le golfe est comme un port empli d'une rumeur exquise.
Tandis que sous le ciel,
hors du temps,
Nos cascades ruissellent,
Les Anges y baignent leurs pieds charmants
En soulevant
leurs voiles frangés de ciel
Et, parfois, d'un coup d'aile,
pour s'amuser,

Font notre écume s'envoler
en subtiles parcelles.
Puis nos perles se changent
En un miroir clair et poli,
Où les Anges,
porteurs de palmes,
s'avancent
En immobiles théories,
Semant les roses blanches,
Les lis et les pervenches
pour Dimanche
Que Dieu prépare au Paradis.

Et graduellement les nues s'entr'ouvrent; les légions, rangées en glorieux cercles d'un bord à l'autre du ciel, apparaissent. Au-dessous d'elles, dans la sérénité limpide du jour, le golfe adorable repose.

LA MER

Je suis bleue,
je suis calme.

LES FALAISES

Nous sommes toutes bien en rang.

LES NUES

Heureuses et riantes, nous reposons à l'horizon.

L'AIR

Je suis fluide.
Comme l'Esprit je me dérobe.

LE SOLEIL

Dans ma lumière vivez tous.
Je suis la joie,
je suis la fête.

LES ANGES

Riez et chantez...

LES CHOSES ADMIRABLES

Toutes,
nous sommes prêtes !

JUSTIN KLOTZ.

LES FRÈRES CACHÉS

A Robert delle Donne.

Fabien était le bâtard du Roi. Échappé de la prison militaire, il se réfugia dans le jardin botanique de la capitale. Aussitôt les portes furent gardées. Il dut renoncer à sortir. Mais il vivait sans ennui avec les enfants. Lorsqu'il voyait une patrouille, il leur proposait une partie de cache-cache.

Un des soldats suivit un jour une petite fille qui traquait Fabien avec une habileté diabolique. Tout entière au jeu, elle ne voyait pas le soldat. Au moment d'être pris, Fabien visa et tua le garde.

Alors il parvint à persuader aux deux fils d'un des riches étrangers de la capitale d'obtenir de leur père la voiture d'enfant la plus perfectionnée : une automobile avec un vrai moteur. Ils se firent forts de posséder un tel

jouet. Fabien avait compté sans la sollicitude maternelle. L'automobile tournait en rond. Il passa devant la garde, mais fut ramené par l'automobile au milieu de ses ennemis.

C'était la fête du Roi. Son cortège, traversant la ville, rencontra l'escorte du prisonnier. Un armurier dont l'enseigne était un revolver géant braqué sur le cortège pressa la gâchette. Des fleurs jaillirent. La Reine était émerveillée. Plus loin un marchand de tabac se disposait à allumer l'énorme pipe qui surmontait sa boutique.

« Gare la pipe! » criait Fabien, ravi. Le Roi aperçut son bâtard. Il fit arrêter son équipage. La pipe bourrée d'explosifs par des conspirateurs éclata en avant du cortège et ne causa aucun mal. Le Roi gracia et garda son enfant près de lui. Il essayait de gagner son affection (sans lui avouer son origine) en assurant aux ministres qu'il devait la vie à ce cri de « gare la pipe! ».

Fabien supportait mal cette tendresse mystérieuse. Il quitta la cour et devint acteur.

A son lit de mort le souverain demanda à son confesseur que ses deux fils se fréquentassent et montrassent les sentiments véritables de frères.

— Ai-je entendu, Sire ? dit le Père. Votre Majesté exige que le prince Fernand fréquente ce drôle.

Le Roi ne parlait plus.

Le prêtre et la Reine cherchèrent au cours d'un long entretien de quelle façon le prince Fernand pourrait fréquenter le bâtard sans souffrir de son naturel vicieux. Le prêtre imagina d'inspirer à Fernand l'amour de la tragédie et des planches.

Fabien serait engagé au Palais pour jouer à côté du prince. Les femmes ne pouvant monter sur la scène avec le prince, élevé dans la discipline des collèges de jésuites, Fabien interpréterait leurs rôles. De la sorte même la ressemblance avec Fernand serait dissimulée.

Fabien et le prince frayèrent donc sur la scène où se jouait « Iphigénie en Tauride » (le plus noble exemple d'amitié fraternelle). Le prince eut l'admiration de la cour ; Fabien la curiosité.

Le prince devint jaloux de cette curiosité. Le soir venu il s'enferma dans la loge de Fabien, coiffa la perruque d'Iphigénie, poussa un cri d'orgueil.

La ressemblance des deux visages lui sautait aux yeux.

Il sonna son valet de chambre.

— A qui ressemblé-je ? dit-il.

— Vous êtes le portrait vivant de feue madame votre grand'mère.

— Je ressemble à Fabien, s'écria le prince, celui qui joue Iphigénie !

On devine que l'émotion du domestique trahit le secret dont il était un des rares confidents.

Il avoua au prince que Fabien était son frère.

JEAN AURENCHE.

DAISY EN FRANCE

J'ai lu pour la première fois le livre de Daisy Ashford pendant une période où toute lecture me semblait odieuse. Les livres me dégoûtaient. Il me dégoûtait aussi d'en écrire. On imagine ma surprise. Je peux dire que Daisy Ashford m'a réconcilié avec l'encre. Elle m'a prouvé que la fraîcheur d'âme pouvait prendre forme et que l'ennui dégagé par les livres provenait presque toujours d'une absence de naturel chez les écrivains.

Aimera-t-on Daisy en France? Je me le demande. En Angleterre, un vieux goût pour la féerie donne l'illusion d'un goût pour la poésie (exactement le contraire). En France le dégoût pour la poésie n'est masqué par rien (sauf par le sentimentalisme universel). La poésie est faite de miracles; or le Français est incrédule.

Lorsqu'on parle de The Young Visiters, *voici le premier mot du Français : C'est une*

farce, le livre n'est pas d'elle, etc... Vous devinez le thème; thème de l'intelligence, de la finesse, du pessimisme, de l'air renseigné.

Or, il suffit de lire deux lignes de Daisy Ashford pour comprendre que la supercherie est impossible, pour palper l'étoffe même de l'enfance, étoffe inimitable. Vouloir donner le change serait vouloir faire une toile d'araignée avec les doigts. L'enfance est un règne comme le règne animal ou le règne végétal. Ce livre sort de l'enfance, imbibé d'elle, comme une éponge de la mer. Au reste rien de plus rare qu'un rêve ou plante qui, sortis de leur élément, ne perdent pas leur beauté. Tous les enfants écrivent et dessinent, tous ont une sorte de génie, d'hystérie magique. Rares sont les œuvres enfantines qui dépassent le cocasse et qui éveillent en nous davantage que la simple curiosité.

THE YOUNG VISITERS *est un chef-d'œuvre du genre. On peut le mettre sous une vitre dans la salle des autographes du British Museum comme un Rousseau vient d'être accroché au Louvre. Parmi les simples qui, tous, peignent comme Rousseau, et les enfants qui, tous, écrivent comme Daisy Ashford, eux seuls ont décroché la timbale et rejoint par prodige le*

hautes cimes de l'art. Chez Daisy Ashford, les grimaces des personnages font penser aux vierges de Giotto. La scène du déjeuner sur l'herbe, on dirait qu'un oiseau la raconte, un des arbres témoins de l'idylle. Car Daisy Ashford, qui écoutait tout et touchait à tout, écoutait de porte en porte et touchait en montant sur des chaises. Après ces coups d'oreille, ces coups d'œil jetés en désordre et avidement par la moindre fente sur le mystère de la vie des grandes personnes, elle réorganise un univers aussi fort que l'univers recréé par les romanciers et les poètes.

J'ai beaucoup poussé le Roseau d'Or *à publier ce chef-d'œuvre sous le signe de la phrase du Christ : « Laissez venir à moi... »*

Pour être le faussaire de The Young Visiters, *il faudrait un génie qui éclaterait par ailleurs et dénoncerait le mensonge. Impossible : Nous tenons à coup sûr l'intenable, un témoignage d'une des zones les plus secrètes du mécanisme humain. A cette œuvre pure, il fallait un traducteur spécial. Maurice Sachs, séminariste, nous offre ce travail et donne l'exemple de la liberté où nous laisse le véritable esprit religieux. Sachs avait traduit le livre bien avant sa vocation. C'est en ne détruisant pas cet*

ouvrage qu'il prouve sa liberté d'âme. La littérature doit accueillir avec respect ce pétale de rose artificiel et qui sent la rose. J'ajoute que Sachs a eu le goût parfait de ne pas transporter les fautes d'orthographe du texte anglais dans le texte français. C'eût été donner la première place au pittoresque et risquer de plaire par des enfantillages dont l'œuvre n'a pas besoin pour éblouir.

JEAN COCTEAU.

P.-S. — *Il convient de remercier Jean-Victor Hugo et François de Gouy d'Arsy, qui avaient traduit le livre en* 1922, *pour nous le faire connaître à Radiguet et à moi. Maurice Sachs a souvent eu recours à leur texte.*

LES JEUNES VISITEURS

OU LE PLAN DE Mr SALTEEANA

INTRODUCTION

The Young Visiters *que nous présentons aujourd'hui dans cette traduction a connu, en Angleterre, depuis le jour de sa publication, un incroyable succès.*

L'authenticité de ce livre ne saurait être mise en doute.

L'auteur, Daisy Ashford, qui a aujourd'hui quelque quarante ans, avait écrit cette histoire à l'âge de neuf ans, ainsi que l'affirment MM. Chatto et Windus, les éditeurs, par l'intermédiaire de M. J.-M. Barrie, le fameux auteur de Peter Pan, *qui fut le parrain de Daisy pour son entrée à la fois précoce et tardive dans le monde des lettres.*

Nous n'avons pas cru devoir traduire ici la préface de M. Barrie, où de nombreuses citations du volume qu'il présente ne laissent plus guère de surprises au lecteur.

Daisy Ashford vivait auprès de sa mère, femme élégante, et qui recevait sans doute un grand nombre de personnes de la Société.

C'est ainsi qu'elle connut très tôt tout ce qui faisait la vie des dandies, du temps où Edouard VII était le prince de Galles.

Daisy écoutait attentivement et courait écrire son histoire sur de petits cahiers de classe, au crayon, sans ponctuation et tout d'un trait.

Le manuscrit terminé, elle le garda de très longues années dans un tiroir, jusqu'à ce que M. J.-M. Barrie le découvrît.

Jean Cocteau en parla dans son étude sur PICASSO. *C'est ce qui me donna envie de le lire. L'ayant lu, je me résignais mal à quitter ces personnages charmants qui avaient pris place dans ma vie, et ce fut pour rester plus longtemps avec eux que j'entrepris de traduire ce récit, souhaitant que les lecteurs français devinssent eux aussi les amis des héros de ce livre.*

Maurice SACHS.

N. B. — *Le texte anglais était parsemé d'un grand nombre de fautes d'orthographe que je n'ai pas cru devoir transposer en français. Simplement me suis-je abstenu de ponctuer ce qui ne l'était pas.*

CHAPITRE PREMIER

UNE TOUTE JEUNE FILLE

Mr Salteena était un homme mûr de 42 ans et il aimait à demander aux gens de vivre avec lui. Il y avait une très jeune fille de 17 ans qui demeurait avec lui appelée Ethel Monticue. Mr Salteena avait des cheveux courts foncés des moustaches et des favoris qui étaient très noirs et emmêlés. Il était de taille moyenne et avait de pâles yeux bleus. Il portait un costume marron clair mais les dimanches il en portait un noir et il portait tous les jours un haut de forme car il pensait que c'était plus seyant.

Ethel Monticue avait des cheveux blonds avec un chignon sur le haut de la tête et des yeux bleus. Elle portait une robe de velours bleu qui était devenue un peu courte

aux manches. Elle portait un chapeau noir et des gants de chevreau.

Un matin Mr Salteena descendit au petit déjeuner et vit qu'Ethel était descendue la première ce qui était très étrange.

— Est-ce que le thé est prêt Ethel dit-il en se frottant les mains.

— Oui dit Ethel et un paquet d'une si drôle de forme est arrivé pour vous.

Oui vraiment c'était un paquet d'une drôle de forme c'était un carton à chapeaux solidement ficelé et une lettre fourrée entre les ficelles.

— Bien bien dit Mr Salteena il arrive de drôles de paquets je lirai la lettre d'abord et ce disant il décacheta la lettre et voilà ce qu'il y était dit :

Mon cher Alfred

Je voudrais bien que vous veniez passer quelques jours avec moi alors je vous ai envoyé un chapeau haut de forme enveloppé dans du papier de soie dans ce carton. Vous le porterez quand vous serez chez moi parce que c'est très original. Amenez, je vous prie une

de vos dame celles qui aura la plus jolie figure.
Je suis votre

Bernard Clark.

— Bien dit Mr Salteena. Je vous emmènerai avec moi Ethel et quelle bonne idée de m'envoyer un chapeau haut de forme. Alors Mr S. ouvrit le carton et là reposait le plus splendide chapeau haut de forme d'une magnifique riche couleur comme du raisin avec un ruban qui l'entourait complètement.

— Bien dit Mr Salteena boudeur je ne sais pas si je l'aimerai le nœud du ruban est un peu frivole pour mon âge. Alors il s'assit et mangea l'œuf qu'Ethel avait si aimablement préparé pour lui. Quand il eut fini son repas il descendit de sa chaise et commença à écrire à Bernard Clark monta en courant l'escalier sur ses grosses jambes prit son buvard en reniflant très fort et voici ce qu'il écrivit :

Mon cher Bernard
Certainement je viendrai vous voir lundi prochain. J'amènerai Ethel Monticue vulgairement appelée Miss M.

Elle est très vivante et jolie. J'espère bien que je m'amuserai chez vous. J'aime travailler dans le jardin j'ai du goût pour les dames quand elles sont gentilles. Je suppose que c'est ma nature. Je ne suis pas tout à fait un homme du monde mais vous le remarqueriez à peine et cela peut s'arranger en tout cas. Nous viendrons par le 3 *h.* 15.

Votre vieil et estimé ami

Alfred Salteena.

Peut-être mes lecteurs se demanderont-ils pourquoi Bernard Clark a invité Mr Salteena chez lui.

C'était un homme solitaire il vivait dans un endroit retiré or il aimait le monde et les bandes d'amis mais il n'en avait pas beaucoup.

— Quelle pourriture bougonna Bernard Clark comme il lisait la lettre de Mr Salteena.

C'était un homme un peu présomptueux.

CHAPITRE II

JOYEUX DÉPART

Quand ce fut le grand jour Mr Salteena ne prit pas d'œuf pour son petit déjeuner de peur d'être malade pendant le voyage.

— Lequel de vos hauts de forme mettrez-vous demanda Ethel.

— Je mettrai mon plus beau noir et mon manteau d'alpaga blanc pour me préserver de la poussière et des mouches répondit Mr Salteena.

— Je mettrai du rouge sur ma figure dit Ethel parce que je suis très pâle à cause de la tuyauterie de cette maison.

— Vous aurez l'air très sotte dit Mr Salteena avec un rire sec.

— Bien vous aussi dit Ethel vertement et elle sortit en courant de la chambre avec une façon très supérieure de courir lançant

ses jambes derrière elle et ses bras nageant en cadence.

— Bien dit la propriétaire de la maison elle a une façon de courir tout à fait idiote.

Quelques instants après Ethel revint avec son meilleur chapeau et un superbe manteau en velours bleu de roy.

— Ai-je l'air jolie dans ma toilette demanda-t-elle.

Mr Salteena la dévisagea.

— Vous avez l'air un peu osée ma chère vos couleurs ne vont pas très bien à votre figure mais ça ne fait rien. Je monte juste pour dire au revoir à Rosalinde la bonne.

— Bien ne soyez pas long dit Ethel.

Mr S. grimpa vivement l'escalier jusqu'à la chambre de Rosalinde.

— Au revoir Rosalinde dit-il. Je serai bientôt revenu et j'espère que je m'amuserai.

— Je n'en doute pas Monsieur dit Rosalinde en piquant un fard comme Mr Salteena posait silencieusement 2 shillings 6 sur le dessus sale de la toilette.

— Prenez soin de votre bronchite dit avec timidité Mr Salteena et il quitta hâtivement

la chambre faisant de la main un signe caressant à la bonne.

— Venez cria Ethel en se poudrant le nez dans le vestibule. Montons dans le fiacre.

Mr Salteena ne tenait pas à la poudre mais comme il n'était pas un homme égoïste il se jeta dans le fiacre.

— Asseyez-vous dit Ethel cependant que le cocher agitait son fouet vous piétinez mes bagages.

— Bien je paye pour la voiture dit Mr S. alors il m'est bien permis de poser mes pieds où je veux.

Ils voyagèrent en deuxième classe dans le train et Ethel aurait bien voulu aller en première mais pensait que peut-être moins elle parlerait mieux cela vaudrait.

Mr Salteena s'excita beaucoup dans le train au sujet de sa visite. Ethel était calme mais elle se sentait excitée intérieurement.

— Bernard a une grande maison dit Mr S. en fixant Ethel il est enclin à être riche.

— Oh oui vraiment dit Ethel regardant

des vaches qui passaient comme des éclairs derrière la vitre.

Mr S. se sentait un peu désemparé alors il lut le journal jusqu'à ce que le train s'arrêta et que les porteurs crièrent la station de Rickamere.

— Nous ferons mieux de réunir nos bagages dit Mr Salteena et justement un valet de pied grandiose avec un chapeau à cornes et un uniforme vert olive mit sa tête à la portière.

— Allez-vous à Rickamere-Hall dit-il d'une voix impressionnante.

— Bien oui dit Mr Salteena et cette dame aussi.

— Très bien monsieur dit le noble valet de pied si vous voulez me permettre je vais veiller sur votre bagage une voiture vous attend.

— Oh merci merci dit Mr Salteena et avec Ethel il monta le quai. Dehors ils trouvèrent une merveilleuse voiture capitonnée de coussins vert olive pour aller avec le valet de pied et les chevaux avaient des brides vertes et des nœuds à la crinière et à la queue

Ils montèrent doucement. Est-ce qu'il apportera nos bagages demanda Ethel avec inquiétude.

— Je pense que oui dit Mr Salteena allumant un très long cigare.

— Est-ce qu'on lui donne un pourboire demanda Ethel doucement.

— Bien non je ne crois pas. Pas encore. Nous ferons mieux de seulement le remercier poliment.

A ce moment précis le valet de pied sortit en trébuchant avec les bagages. Ethel lui fit un gracieux salut par la fenêtre de la voiture et Mr S. comptait les colis sur ses doigts chaque fois qu'on en hissait un pour être bien sûr que tout était là. Alors il dit merci mon brave très poliment.

— De rien monsieur dit le valet de pied et touchant son chapeau à cornes il grimpa rapidement sur son siège.

— J'ai eu raison de ne pas lui donner de pourboire souffla Mr Salteena la chose à faire c'est de laisser 2 shillings 6 sur votre table de toilette quand votre séjour sera fini.

Est-ce qu'il les trouve demanda Ethel qui

ne savait pas du tout comment se tenir en visite.

— Je le suppose répondit Mr Salteena en tout cas c'est la coutume et nous n'y pouvons rien s'il ne les trouve pas. Maintenant ma chère que pensez-vous du paysage.

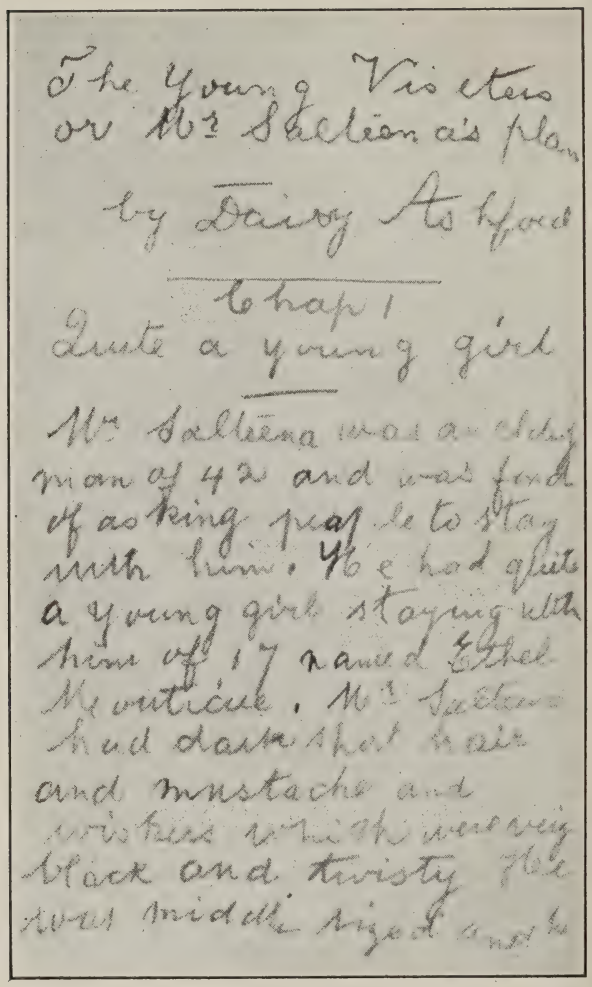
— Très joli dit Ethel fixant la riche couverture de fourrure qui était sur ses genoux.

Justement la voiture roulait dans une superbe allée avec des arbres hauts et de grandes fleurs rouges poussant parmi des feuilles sombres et brillantes. A ce moment le fier cocher frappa avec grand bruit à une immense porte cochère avec de hauts piliers de chaque côté une grande cloche de fonte et deux décrottoirs très propres.

Les portes s'ouvrirent brusquement comme par enchantement. Ethel sauta et un noble portier parut en scène avec un devant de chemise luisant et une immense figure pâle.

— Soyez le bienvenu monsieur s'écria-t-il avec bonne humeur comme Mr Salteena descendait rapidement de la voiture et donnez-vous la peine d'entrer.

L'AUTEUR


The Young Victims
or Mr Skelleen's plan

by Daisy Ashford

chap 1
Quite a young girl

Mr Salleena was a elderly man of 42 and was fond of asking people to stay with him. He had quite a young girl staying with him of 17 named Ethel Montcalm. Mr Salleena had dark hair and mustache and whiskers which were very black and twisty. He was middle sized and he

LA PREMIÈRE PAGE DU MANUSCRIT ORIGINAL

Mr Salteena entra en coup de vent suivi d'Ethel.

Le valet de pied se débattait encore avec les bagages et le portier Francis Minnit de son nom lui donna aimablement un coup de main. Le vestibule était très grand et tapissé de fusils de carpettes et d'ancêtres ce qui lui donnait un triste mais grand air.

Le portier leur fit descendre alors un corridor venteux jusqu'à la porte qu'il ouvrit brusquement criant Mr Salteena et une dame monsieur.

Un homme de haute taille de vingt-neuf ans se leva du divan.

Il était un peu plié en deux avec de très jolies longues jambes des cheveux blonds et des yeux bleus.

— Hullo Alf mon vieux il cria ainsi vous arrivez ici sain et sauf et sans membre cassé.

— Aucun merci Bernard répondit Mr Salteena en lui serrant la main et laissez-moi vous présenter Miss Monticue elle est très contente de venir vous voir.

— Oh oui soupira Ethel en rougissant sous son fard.

Bernard la regarda vivement et devint rouge foncé.

— Je suis heureux de vous voir dit-il et j'espère que vous vous amuserez. Je n'ai encore rien arrangé car je ne connais personne.

— Ne vous inquiétez pas murmura Ethel je ne vais pas beaucoup dans le Monde et elle lui envoya un délicat sourire.

— Je pense que vous aimerez du thé dit Bernard je vais sonner.

— Oui vraiment dit Mr Salteena avec empressement.

Bernard appuya sur le bouton de la sonnette et le portier entra avec calme.

— Du thé s'il vous plaît Minnit cria Bernard Clark.

— Avec plaisir monsieur répondit Minnit avec un profond salut.

Un magnifique thé vint alors sur un plateau d'or. Deux genres de pain et beurre un beau gâteau roulé aux confitures et des tas de gâteaux sucrés.

Les yeux d'Ethel commencèrent à pétiller et elle fit plusieurs remarques pendant le repas.

— Je pense que vous voudriez déballer maintenant dit Bernard quand ce fut fini.

— Mais oui c'est une idée dit Mr Salteena.

— J'ai donné la plus belle chambre dont je puisse disposer à Miss Monticue dit Bernard avec un galant salut et la vôtre se tournant vers Mr Salteena est communicante ainsi cela sera gentil et intime les deux chambres ont de grandes fenêtres et une belle vue.

— C'est charmant dit Ethel.

— Oui eh bien montons répondit Bernard.

Et il leur montra le chemin à travers un escalier venteux jusqu'à ce qu'ils arrivèrent à une porte de chêne avec de superbes cygnes et des joncs peints dessus.

— Nous y voilà il cria gaiement.

La chambre d'Ethel était vraiment un joli appartement avec des rideaux de soie violette et un lit à 4 colonnes drapé dans la même nuance. Le service de toilette était blanc et mauve et il y avait des violettes dans un vase coûteux.

— Oh ciel s'écria Ethel émerveillée.

— Je suis heureux que vous l'aimiez dit Bernard et voici la vôtre Alf.

Il ouvrit la porte de communication et laissa voir une chambre plus petite mais exquise toute jaune pâle avec des primeroses sauvages.

— Ma propre chambre est près de la salle de bains dit Bernard elle est tendue de rouge foncé car j'ai des goûts sombres. La salle de bains a une cuvette à bascule et une espèce de tuyau pour se laver la tête.

— Bonne idée dit Mr Salteena qui devenait secrètement jaloux.

Ici nous laisserons nos amis déballer et finirons ce chapitre.

CHAPITRE III

LA PREMIÈRE SOIRÉE

Quand ils eurent déballé Mr Salteena et Ethel descendirent pour le dîner. Mr Salteena avait mis son habit pensant que c'était la chose à faire et des boutons de rubis qu'il avait achetés à une vente. Ethel avait mis une robe de soie jaune recouverte en tulle qui était tout à fait à la mode et elle portait un collier que Mr Salteena lui avait donné en cadeau d'anniversaire. Elle était très plaisante et jolie et Bernard poussa un soupir en lui donnant le bras pour passer dîner. Le maître d'hôtel Minnit était tout prêt pour le combat debout très roide et entouré de deux valets de pied en peluche verte et boucles blanches qui s'appelaient Charles et Horace.

— Bien dit Mr Salteena lapant sa soupe

à la tortue vous avez une bien somptueuse maison Bernard.

Son ami eut un sourire las et avala quelques gouttes de vin de sherry.

— C'est à peu près décent répondit-il avec un coup d'œil timide vers Ethel. Après notre repas je vous ferai les honneurs de la maison.

— Mille mercis dit Mr Salteena qui commençait à se battre avec ses fourchettes.

— Vous devriez donner un bal remarqua Ethel vous avez de si larges appartements.

— Oui il y a assez de place dit Bernard mesurant de l'œil.

— Nous pouvons essayer quelques pas et avec le temps il se peut que je connaisse quelques personnes.

En effet répondit Ethel en lui envoyant un regard chargé de paroles.

Mr Salteena devenait un peu maussade mais il se remonta quand le porto vint sur la table et que le maître d'hôtel distribua de précieux bols pour les mains. Il n'en avait pas chez lui et il suivit l'avis de Bernard Clark quant à ce qu'il fallait en faire.

Après le dîner Ethel joua des airs joyeux

sur le piano et Bernard répondit avec une chanson un peu bruyante dans une voix de basse et Ethel l'applaudit beaucoup. Puis Mr Salteena posa quelques devinettes car il n'était pas musicien. Alors Bernard dit :

— Vous montrerai-je mon domaine et ils allèrent faire un tour dans le vestibule.

— Je vois que vous avez beaucoup d'ancêtres dit Mr Salteena d'une voix jalouse. Qui sont-ils.

— Bien dit Bernard ils sont tous absolument authentiques. Ceci est ma tante Caroline elle était un peu excentrique et assez âgée.

— C'est ce que je vois dit Mr Salteena et il passa outre à une dame avec une taille très serrée et d'une drôle de forme.

— Ça c'est Mary Ann Fuge ma grand'-mère je crois dit Bernard elle était très connue de son temps.

— Pourquoi demanda Ethel qui était plutôt curieuse de nature.

— Bien je ne sais pas très bien dit Bernard mais elle l'était et il passa au portrait suivant. C'était celui d'un homme au visage

gros et souriant avec un ruban rouge autour de lui et une quantité de médailles.

— Mon grand oncle Ambroise Fudge dit Bernard nonchalamment.

— Il a l'air d'un véritable ancêtre dit Ethel obligeamment.

— Bien il l'était dit Bernard d'un ton fier c'était en réalité le Sinistre fils de la Reine Victoria.

— Non vraiment cria Ethel excitée mais qu'est-ce que cela veut dire.

— Bien je ne sais pas tout à fait dit Bernard ça m'intrigue beaucoup mais les ancêtres sont bien extraordinaires quelquefois.

— Peut-être cela veut-il dire filleul dit Mr Salteena d'une voix intelligente.

— Bien je ne crois pas dit Bernard mais j'entends tirer la chose au clair.

— C'est très impressionnant en tout cas dit Ethel.

— Oh oui répliqua son hôte cordialement.

— Qui est ça dit Mr Salteena s'arrêtant devant le portrait d'une dame tenant des raisins et souriant beaucoup.

— Son nom était Minnie Pilato répondit

Bernard. Elle nous était plutôt éloignée mais une vraie parente et elle était fiancée au comte de Tullyvarden seulement ça n'a pas complètement abouti.

— Quel malheur s'écria Ethel.

— Oui c'est malheureux répondit Bernard mais elle épousa un Capitaine de la Marine et eut sept enfants. Alors elle était tout ce qu'il y a de bien.

Ici Mr Salteena pensa qu'il ferait mieux d'aller au lit car il avait fait un long voyage. Bernard faisait toujours quelques prières dans le vestibule et prenait un peu de whisky après parce qu'il était assez pieux. Mais Mr Salteena ne s'adonnait pas beaucoup à la prière alors il monta se coucher. Ethel resta car elle pensait que c'était une bonne chose. Le maître d'hôtel entra car c'était un très saint homme et Bernard récita pieusement le *Notre Père* et un très bon hymne appelé *Je contiendrai ma colère* et une Dizaine du Chapelet. Ethel fit de même discrètement et Francis Minnit était très dévot et Ethel pensa dans quelle bonne sainte famille elle se trouvait.

Alors je finirai mon chapitre.

CHAPITRE IV

LE PLAN DE Mr SALTEENA

Mr Salteena se réveilla d'assez bonne heure le lendemain et fut surpris et charmé de voir Horace le valet de pied entrer avec une tasse de thé.

— Oh merci mon brave dit Mr Salteena en se pelotonnant dans son beau lit. Mr Clark est presque sorti du bain monsieur annonça Horace. J'aurais grand plaisir à en faire couler un pour vous si tel est votre désir.

— Eh bien oui vous pourriez dit Mr Salteena voyant que c'était ce qu'il fallait faire et Horace fit un profond salut.

— Ethel vous levez-vous cria Mr Salteena.

— Presque répondit Ethel d'une voix languissante de la chambre voisine.

— Écoutez dit Mr Salteena très agité j'ai eu du thé dans mon lit.

— Moi aussi répondit Ethel.

Alors Mr Salteena enfila une robe de chambre mauve à torsades jaunes et saisissant son savon il se précipita dans la salle de bains qui était très somptueuse. Elle avait une merveilleuse baignoire blanche et brillante des robinets étincelants et plusieurs serviettes rangées en ordre de bataille par le prévoyant Horace. Il y avait aussi une marche pour grimper dans le bain et d'autres systèmes ingénieux de riche nature. Mr Salteena se lava et se sentit beaucoup mieux.

Après le petit déjeuner Mr Salteena demanda à Bernard s'il pouvait avoir une conversation privée avec lui.

— Bien oui répondit Bernard si vous voulez venez dans mon cabinet et nous pourrons dire quelques mots.

— Est-ce que je peux venir aussi marmonna Ethel boudeuse.

— Non ma chère dit Mr Salteena ceci est privé.

— Peut-être plus tard me sera-t-il permis d'avoir une causerie privée avec vous Miss Monticue dit aimablement Bernard.

— Oh oui n'est-ce pas dit Ethel.

Alors Bernard et Mr S. se retranchèrent dans le bureau et s'assirent dans deux fauteuils.

— Faites vite dit Bernard allumant sa pipe.

— Bien je ne peux pas me dépêcher dit Mr Salteena d'une voix lente c'est une question sérieuse et vous pouvez me conseiller car vous êtes je suis sûr un véritable homme du monde.

— Bien oui dit Bernard qu'est-ce que je peux faire pour vous eh Alf.

— Vous pouvez m'aider peut-être à ressembler plus à un homme du monde dit Mr Salteena un peu échauffé. Je suis tout à fait bien comme on dit mais je voudrais être vraiment comme il faut. Est-ce que ça ne peut pas se faire ajouta-t-il en claquant des genoux.

— Je ne sais pas très bien dit Bernard il se peut que ça prenne longtemps.

— Vraiment dit Mr S. mais je travaillerai comme un nègre pendant des années si c'est nécessaire. Bernard se gratta la tête.

— Pourquoi n'essayez-vous pas le Crystal Palace dit-il plusieurs personnes Comtes et même Ducs y ont leurs Appartements privés.

— Mais je ne suis pas un Comte dit Mr Salteena d'un ton perplexe.

— C'est vrai répondit Bernard mais je sais qu'il y a là des espèces d'étudiants qui veulent entrer au Ministère de la guerre et dans des banques notoires.

— Serait-ce une aide demanda vivement Mr Salteena.

— Peut-être dit Bernard. Je peux vous donner une lettre pour mon vieux camarade le Comte de Clincham qui vit là il pourra vous polir un peu et en le fréquentant vous deviendrez probablement plus présentable.

— Oh dix mille mercis dit Mr Salteena. J'irai là aussitôt que ça pourra s'arranger si vous voulez bien être assez aimable pour garder un œil sur Ethel pendant mon absence.

— Oh oui dit Bernard il se peut que j'aille en ville quelques jours et elle pourrait m'accompagner.

— Vous êtes trop aimable dit Mr Salteena et je pense qu'elle ne vous gênera pas.

— Non je ne le crois pas dit Bernard c'est une jolie fille gaie et vivante. Et il piqua un fard assez rouge.

CHAPITRE V

LE CRYSTAL PALACE

Vers neuf heures le lendemain matin Mr Salteena était debout sac à la main dans le vestibule ancestral attendant la voiture qui devait l'emmener à la gare. Bernard Clark et Ethel étaient assis côte à côte sur un bon sofa regardant à la dérobée l'invité qui partait.

Horace s'était précipité dehors pour mettre son tricorne comme il allait dans la calèche mais Francis Minnit errait dans le vestibule très préparé pour tout exploit.

— Eh bien dit Bernard tirant une bouffée de sa pipe d'écume j'espère que vous vous en tirerez Alf. Je suis sûr que vous avez cette petite lettre pour vieux Clincham eh.

— En vérité je l'ai dit Mr Salteena. Merci beaucoup et j'espère qu'Ethel se conduira bien.

— Oh oui je le crois dit Bernard avec un soupir.

— Je me conduis toujours bien dit Ethel vertement.

A ce moment précis il y eut un grand fracas dehors et le son des sabots et un bruyant hennissement.

— La calèche je présume dit Bernard se levant lentement.

— C'est bien cela monsieur dit Minnit ouvrant largement les battants du portail.

— Bien au revoir Alf vieux garçon dit Bernard Clark bonne chance et Dieu vous bénisse ajouta-t-il d'un ton pieux.

— De rien dit Mr Salteena j'ai été ravi de mon séjour qui a été court et délicieux au revoir Ethel mon enfant dit-il comme le sac à la main il s'avançait vers la porte. Francis Minnit salua très bas et tendit un petit paquet à Mr Salteena.

— Quelques sandwiches pour le voyage monsieur fit-il remarquer.

— Oh ceci est très aimable dit Mr Salteena.

Minnit ferma ses yeux avec un sourire fatigué.

— Pas aimable monsieur murmura-il tout naturel.

— Oh vraiment dit Mr Salteena se sentant un peu stupéfait. Bien au revoir mon brave homme et il glissa 2 shillings 6 dans la paume ouverte du maître d'hôtel.

Mr Salteena devait voyager en première classe car l'actif Horace courait acheter le ticket qu'il présenta avec un profond salut le *Times* et *Tit Bits*.

— Oh merci beaucoup mon brave dit Mr Salteena de la voix la plus désinvolte maintenant voulez-vous me trouver une place de coin dans le train eh.

— S'il y en a une monsieur répondit Horace.

Mr Salteena entra dans son compartiment de première classe entouré de ses bagages soigneusement empilés par le prévenant Horace. Les autres voyageurs regardaient pleins d'envie la blanche perruque bouclée et l'uniforme de peluche verte d'Horace.

Mr Salteena se croisa les jambes comme un Lord et jeta une couverture de fourrure sur ses genoux quoiqu'il eût bien assez chaud

en toute conscience. Il commença de sentir que ceci était le premier pas vers une autre vie et il sourit en tapotant doucement la lettre dans sa poche de queue de jaquette. Quand Mr Salteena arriva à Londres il commença par errer dans les principales rues pensant que tout était bien gai. Bientôt il arriva devant un restaurant avec un grand Menu dehors et il entra audacieusement.

C'était un somptueux endroit tout décoré d'or avec beaucoup de miroirs. Beaucoup de dames élégantes et de messieurs prenaient déjà leur part de mets choisis de vins fins et de whisky et la scène était très vivante. Mr Salteena prit un petit whisky pour se sentir plus à l'aise. Puis il mangea du curry au son d'un joyeux air de valse à l'orchestre. Il battit la mesure et sourit aimablement aux garçons et il se sentit très excité intérieurement.

— Je connais la vie à fond murmura-t-il en lui-même en payant la note au comptoir.

Dehors Mr Salteena trouva un grand sergent de ville.

— Pourriez-vous me dire où est le Crystal

Palace s'il vous plaît dit Mr Salteena nerveusement.

— Bien dit le cordial sergent de ville mon avis serait de prendre un fiacre.

— Oh serait-ce votre avis dit Mr Salteena alors je le suivrai.

Il héla un fiacre et monta promptement dedans. Au Crystal Palace il cria gaiement et tenant son sac sur ses genoux il se prépara à jouir des beautés de la Métropole. Ce fut une plaisante promenade et bien trop tôt le Palais fut en vue. Mr Salteena bondit hors du fiacre paya le cocher et alors il entra dans l'incroyable édifice. Son cœur battait très fort tandis que deux immenses valets galonnés d'or ouvraient largement les portes. A l'intérieur il y avait une merveilleuse fontaine dans le milieu et tout autour des petits comptoirs où vous pouviez acheter des bonbons et de la limonade et aussi des parfums des mouchoirs de poche et beaucoup d'autres charmants articles. Il y avait beaucoup de monde mais personne de très remarquable.

A la fin après avoir acheté deux bouteilles de parfum et d'assez bons bonbons qui lui

collaient aux dents Mr Salteena arriva devant une porte de bois sur laquelle était clouée une pancarte disant « Vers les Appartements Privés ».

— Ah ha se dit Mr Salteena à lui-même ceci est évidemment mon prochain déplacement.

Et il poussa doucement la porte ne sachant que faire de son chapeau haut de forme. A l'intérieur il se trouva dans un couloir faiblement éclairé avec un épais et élégant tapis.

Mr Salteena regarda tout autour et aperçut dans l'ombre un monsieur très important en habit qui était en train de lire un journal et de se chauffer les mains sur les tuyaux du radiateur. Mr Salteena avança sur la pointe des pieds et toussa doucement comme jusque-là le monsieur ne l'avait pas remarqué. Toutefois à la seconde toux il leva les yeux d'un air distant.

— Voulez-vous quelque chose il demanda de la voix la plus noble.

Mr Salteena se sentit très ému.

Bien je suis à la recherche du comte de

Clincham commença-t-il d'une voix tremblante. Serait-ce vous par hasard il ajouta très respectueusement.

— Non pas précisément répondit l'autre. Mon nom se trouve être Edward Procurio. Je suis moitié Italien et je suis le Groom des Appartements.

— Quels appartements dit Mr Salteena en clignant des yeux.

— Ceux-ci dit Edward Procurio agitant un bras maigre.

Mr Salteena remarqua alors plusieurs portes rouges avec des noms de personnes sur chacune.

— Oh je vois dit-il alors peut-être pourriez-vous me dire où l'on pourrait trouver le comte de Clincham.

— Au bout du couloir quatrième porte au fond dit machinalement Procurio. Il peut être sorti bien sûr on ne sait jamais ce qu'ils sont en train de faire.

— Bien sûr dit Mr Salteena avec intérêt.

— On ne saurait réellement parier quoi que ce soit dit Procurio en retournant aux tuyaux d'eau chaude quoique naturellement

j'en sache beaucoup plus que la plupart des gens sur les pensionnaires d'ici.

— Quelles sont les habitudes du comte de Clincham dit Mr Salteena.

Procurio accorda un sourire.

— Nombreuses et variées répondit-il. Je ne peux pas en dire long dans ma position mais on apprend à tout âge.

Il poussa un soupir et haussa les épaules.

— Bien bonjour, dit Mr Salteena se sentant mieux pour l'entretien.

Procurio hocha la tête en silence tandis que Mr Salteena descendait le couloir. Enfin il arriva à une porte libellée Clincham Comte de en grandes lettres.

Le cœur battant Mr Salteena tira la sonnette et la porte s'ouvrit brusquement d'elle-même. Au même instant on entendit une voix joyeuse venant de loin.

— Entrez s'il vous plaît je suis dans le bureau première porte à gauche.

D'un bond nerveusement Mr Salteena obéit à ces instructions et se trouva dans une petite mais élégante chambre tapissée en cuir vert foncé avec des armoiries sur les chaises. Au-

dessus de la cheminée était pendu le portrait d'une dame en décolleté qui avait tout à fait l'air de la chose. Au bureau était assis un homme de haute taille de trente-cinq ans avec de jolis yeux pétillants et des cheveux bouclés il portait un costume très simple gris pâle mais très bien coupé et sur la table reposait un chapeau haut de forme gris qui évidemment avait été récemment sur sa tête. Il avait une rose à sa boutonnière et aussi une chevalière.

— Hullo dit cet aimable garçon cependant que Mr Salteena restait ébahi sur le paillasson.

— Hullo votre Seigneurie répondit notre héros saluant profondément et laissant tomber son haut de forme ai-je l'honneur de parler au comte de Clincham.

— Lui-même dit le Comte avec un sourire plein de simplicité. Et à qui ai-je l'honneur de parler eh.

Notre héros salua encore. Alfred Salteena dit-il d'une voix grave.

— Oui je vois dit le bienveillant Comte. Bien entrez mon homme et dites-moi qui vous êtes.

Mr Salteena s'assit délicatement sur le bord d'une chaise armoriée.

— Pour vous dire vrai Mylord je ne suis pas quelqu'un d'importance et je ne suis pas un homme du monde comme on dit conclut-il devenant très rouge et confus.

— Prenez un peu de whisky dit le Comte de Clincham.

Et il versa le liquide dans un verre qui était près de son coude.

Mr Salteena le lampa avec reconnaissance.

— Bien mon brave dit le Comte bonhomme. C'est ce que je dis qu'est-ce que cela peut faire. Nous ne pouvons pas tous être de Sang royal n'est-ce pas.

— Non dit Mr Salteena mais je suppose que vous en êtes.

Lord Clincham leva une main nonchalante.

— Une petite portion coule dans mes veines dit-il mais cela ne me gêne pas du tout et après tout ajouta-t-il pieusement au Jour du Jugement je ne serai pas plus avancé.

Mr Salteena poussa un soupir :

— Je pensais à ce monde-ci dit-il.

— Oh je vois dit le Comte mais mon

opinion personnelle c'est que ces choses-là ne sont que boules de neige sous le vent.

— N'étant pas Comte je ne peux pas dire répondit notre héros mais me serait-il permis de vous prier de lire cette lettre Mylord.

Il sortit le mot de Bernard des queues de sa jaquette. Le Comte de Clincham la prit entre ses longs doigts. Voici ce qu'il lut :

Mon cher Clincham

Le porteur de cette lettre est un de mes amis un peu de la main gauche comme on dit de fait il est le fils d'un excellent boucher mais sa mère était d'une famille décente appelée Hyssops ainsi vous voyez il n'est pas si mal et désireux d'être comme il faut. Pouvez-vous le pousser un peu dans les chemins de la Société. Je n'ai pas beaucoup de détails sur lui mais sans aucun doute il subviendra à tous vos besoins.

Je vais très bien et vous aussi j'espère.

Il me faut faire un saut un jour aux Appartements pour vous voir.

Votre ami fidèle à jamais.

Bernard CLARK.

Le Comte toussa imperceptiblement et fixa Mr Salteena d'un regard pensif.

— Avez-vous beaucoup d'argent demanda-t-il et êtes-vous prêt à en dépenser pas mal.

— Oh oui vraiment haleta Mr Salteena j'en ai passablement à la banque et 10 livres en or toutes prêtes dans mon porte-monnaie.

— Voyez-vous ces Appartements sont le rendez-vous de l'Aristocratie et quelques personnes continuent à les faire vivre qui ont envie d'être un peu moins quelconques. Me comprenez-vous.

— Oui parfaitement dit Mr Salteena.

— Personnellement j'ai un faible pour les gens quelconques dit Sa Seigneurie. Je ne vous cacherai pas que nous demandons une bonne somme pour notre éducation ici mais cependant si vous ne pouvez pas payer vous n'avez pas besoin de venir.

— Je le peux et je le veux proclama Mr Salteena et il plaça un billet de 10 livres sur le bureau.

Sa Seigneurie le glissa dans la poche de son pantalon.

— Ce sera 42 livres avant que j'aie fini

avec vous mais vous pourrez me payer par-
i par-là comme ça vous conviendra.

— Oh merci s'écria Mr Salteena.

— De rien dit le Comte et maintenant à
'ouvrage. Pendant que vous serez ici vous
ivrez dans des appartements au sous-sol
connus sous le nom de *Lower Range*. Vous
urez beaucoup de conseils du Groom des
Appartements sur les costumes et sur l'éti-
quette vis-à-vis des domestiques. Vous ferez
le la grammaire avec moi et il se peut que
e vous emmène quelquefois à la chasse et
u tir pour vous renseigner un peu. Je donne
ussi beaucoup de réunions de dames aux-
quelles vous assisterez occasionnellement.

Les yeux de Mr Salteena brillaient de con-
oitise.

— J'aimerai ça s'écria-t-il.

Sa Seigneurie toussa fortement.

— Vous ferez bien de ne pas vous marier
endant votre instruction dit-il avec fer-
neté.

— Oh cela ne sera pas nécessaire merci
it Mr Salteena.

— Vous devez aussi choisir une profes-

sion dit Sa Seigneurie car votre instructior variera en conséquence.

— Pourrais-je être n'importe quoi à Buc kingham Palace dit Mr Salteena les yeu brillants.

— Oh bien je ne sais pas dit le nobl Comte mais vous pourriez peut-être galope à côté de la calèche royale si vous voulie essayer.

— En vérité je voudrais bien s'écri Mr Salteena j'aime passionnément le gran air et les majestés.

— Eh bien dit le Comte avec un sourir connaisseur j'arrangerai peut-être cela ave le Prince de Galles avec lequel je suis asse intime.

— Pas possible haleta Mr Salteena.

— Mon Dieu oui remarqua le Comte nor chalamment et si nous décidons pour vou de galoper près du royal cortège il faudr faire prendre tout de suite vos mesures pou des culottes en peluche.

Mr Salteena jeta un regard sur ses jamb assez grosses et soupira.

— Eh bien il faut que je sorte maintenar

aire des visites à quelques Douairières dit Sa eigneurie en prenant son élégant chapeau aut de forme. Eh bien *au revoir* ajouta-t-il vec un bon accent français.

— Adieu Mylord cria Mr Salteena pour 'être pas en reste nous nous retrouverons out à l'heure je suis sûr.

— Pas avant demain répondit le Comte. ous allez maintenant aller vers les régions férieures où vous trouverez sans aucun oute du thé.

Il fit un signe de tête et glissa hors de la ièce en silence.

Ici je finirai mon chapitre.

CHAPITRE VI

LA VIE MONDAINE

Mr Salteena s'éveilla le lendemain matin dans sa chambre petite mais plaisante. Elle était tapissée en vert et blanc avec des Monogrammes sur la garniture de toilette. Il avait un tout petit lit blanc avec un édredon vert et un tableau de la Nativité et un du château de Windsor sur les murs.

Le soleil brillait sur toutes ces choses lorsque Mr Salteena ouvrit ses yeux ensommeillés. A ce moment même il entendit toc toc à la porte. Entrez cria Mr Salteena et Edward Procurio entra balançant très adroitement un plateau. Il avait l'air vraiment élégant avec ses noirs cheveux brillants sa pâle figure jaune et ses yeux baissés. Il souriait d'un air très mystérieux et important en posant le plateau sur les genoux pointus de Mr Salteena.

— Votre premier breuvage il annonça et commença à tirer les rideaux toujours souriant à lui-même.

— Oh merci s'écria Mr Salteena se sentant très hirsute à côté de cet important garçon.

Alors à son grand étonnement Procurio commença à ouvrir l'armoire et à regarder les costumes de Mr Salteena faisant en aparté des exclamations italiennes. Mr Salteena n'osait pas dire un mot. Alors il avala son thé et mangea en hâte un biscuit Marie. Bientôt Procurio s'avança vers le lit avec un splendide costume de serge bleue.

— Mettrez-vous ceci aujourd'hui monsieur demanda-t-il calmement.

— Oh certainement dit Mr Salteena.

— Et une chemise propre ne serait pas de trop dit Procurio. Que pensez-vous de cette bleu pâle à rayures blanches.

— Avec plaisir répondit Mr Salteena.

Alors Procurio les sortit et les rangea en bon ordre ainsi qu'un rasoir et un blaireau. Puis il ouvrit une porte en disant : Ceci est la salle de bain tournerai-je chaud ou froid.

— Ça m'est égal dit Mr Salteena se sentant pourpre et ignorant.

— Il vaut mieux que vous décidiez vous-même monsieur dit Procurio avec fermeté.

— Bien j'essaierai froid dit Mr Salteena sentant que c'était plus mâle de dire cela.

Procurio salua et opéra une retraite sur la salle de bains. Puis il revint et avertit Mr Salteena que quand il serait lavé il trouverait son petit déjeuner dans le salon.

Quand Mr Salteena fut habillé dans son beau costume bleu et sa chemise propre il pénétra dans le salon où un gai canari chantait à éclater à la fenêtre et où un couple de colombes roucoulaient dans une cage d'osier. Une douce odeur l'accueillit comme Procurio se glissait dans la pièce avec du café fumant. Mr Salteena se sentit plus chez lui et fit quelques remarques sur le temps. Procurio sourit et découvrit de superbes rognons sur toast et ce faisant se pencha et chuchota à l'oreille de Mr Salteena vous auriez pu venir dans votre robe de chambre.

Mr Salteena tressaillit.

— Oh puis-je dit-il. Dix mille mercis.

Alors Procurio sortit et Mr Salteena finit ses rognons agaça les oiseaux et prit une cigarette dans une élégante boîte rouge qu'il trouva sur le bureau.

Alors Procurio entra encore une fois et dit avec un salut :

— Sa Seigneurie va ce matin à un lever et pense que ça pourrait vous amuser d'y aller aussi. Pourriez-vous être prêt pour onze heures.

— Oh oui comme c'est amusant dit Mr Salteena avez-vous quelque notion de ce qu'est un lever mon homme.

Procurio eut un sourire condescendant.

— C'est une réception donnée par la Reine pour les gens très importants. Mais celle-ci est donnée par le Prince de Galles car la Reine n'est pas tout à fait dans son assiette aujourd'hui cela aura lieu au palais de Buckingham et vous irez en voiture avec Sa Seigneurie.

Mr Salteena était terriblement excité.

— Qu'est-ce que je mettrai haleta-t-il.

— Bien naturellement vous devriez avoir

une culotte en satin noir et un chapeau à plumes blanches et aussi des jarretières et une décoration ou deux.

— Vous me surprenez dit Mr Salteena je n'ai aucun de ces articles.

— Eh bien dit Procurio aimablement Sa Seigneurie vous prêtera un de ses tricornes car vous êtes obligé d'en porter un et je pense qu'avec un peu d'imagination je pourrai vous accoutrer de façon à pouvoir passer.

Ils fouillèrent alors parmi les affaires de Mr Salteena et Procurio devint très intelligent et conseilla à Mr Salteena de mettre son habit noir et de retrousser ses pantalons. Il lui prêta aussi une paire de bas de soie blanche qu'il attacha fortement autour de ses genoux avec des bouffettes rouges. Puis il découpa vivement une décoration dans du papier d'argent et l'épingla sur sa poitrine et ajouta aussi une bande de ruban rouge en travers de son plastron de chemise. Alors Mr Salteena s'inspecta dans la glace.

— Est-ce un bal costumé demanda-t-il.

— Non on porte toujours ce genre de choses. Mais attendez d'avoir vu Sa Sei-

gneurie. Si vous êtes prêt monsieur je vous introduirai.

Mr Salteena monta derrière Procurio d'innombrables marches jusqu'aux appartements du Comte et ils cognèrent à la porte de la chambre à coucher.

— Entrez cria une voix joyeuse et ils entrèrent à pas de géants.

— J'ai fait de mon mieux avec Mr Salteena Mylord. Je pense que ça ira naturellement le chapeau fera une grosse différence.

Mr Salteena salua nerveusement espérant qu'il avait des culottes correctes car il sentait que ses pantalons ne tenaient pas très bien malgré ses jarretières.

— Pas si mal s'écria le Comte. Essayez le chapeau Salteena il est sur mon lit.

Mr Salteena le plaça sur sa tête et les plumes et les galons d'or lui allaient très bien mais il se sentait très jaloux du Comte qui était un spectacle pour les dieux. Il avait de vraies culottes de satin avec des agrafes de diamant et des souliers à boucles et des bas de soie noire qui moulaient ses magnifiques longues jambes. Il avait une che-

mise bouffante de mousseline soyeuse avec un col et des parements de vraie dentelle. Un sabre pendait à son côté et une ceinture cramoisie était roulée autour de sa taille et un splendide tricorne sur sa tête. Ses yeux bleus brillaient tandis qu'il mettait une paire de gants de chevreau blanc.

— Eh bien venez Salteena cria-t-il ne vous inquiétez pas je vous trouverai une paire de culottes demain. Voulez-vous chercher un fiacre Procurio.

Quelques instants après le Comte et Mr Salteena roulaient vers le palais de Buckingham.

— Vous ne vous formaliserez pas si je vous présente sous le nom de lord Hyssops, n'est-ce pas dit le Comte en allumant sa pipe. Voyez-vous vous êtes en quelque sorte mêlé à cette famille. Alors cela n'aura pas d'importance et cela fera mieux.

— En effet dit Mr Salteena que se passe-t-il à un lever.

— Oh on se promène et on mange des glaces et du champagne et des choses de ce genre et quelquefois il y a de la musique.

— Est-ce qu'on danse demanda Mr Salteena.

— Bien pas toujours dit le Comte.

— J'en suis heureux dit Mr Salteena je ne suis pas aussi souple que je l'étais et mes jarretières sont un peu serrées.

— Quelquefois on parle des lois et de la politique dit le Comte si Sa Majesté est dans cette humeur.

Le splendide édifice apparut justement à leur vue et Mr Stalteena passa la langue sur ses lèvres sèches à la vue de l'immense foule.

Tout autour il y avait des voitures pleines de gens de valeur et en dehors des grilles étaient debout de grands Gardes du Corps refoulant les gens de rien qui s'étaient assemblés pour voir arriver la noblesse. Lord Clincham commença à saluer de droite et de gauche enlevant son tricorne pour ses amis. On entendit beaucoup de mots d'amitié tandis que le fiacre roulait vers la grande porte.

Deux immenses Gardes du Corps moustachus ouvrirent les portes et l'un d'eux donna aimablement un pourboire au cocher. Mr Sal-

teena suivit Sa Seigneurie le long des grands escaliers essayant de se sentir aussi chez soi qu'il lui était possible.

Alors un homme splendide à voir dans une tunique rouge et une sorte de béret en velours noir fit un pas hors de la foule criant quel nom s'il vous plaît.

— Le Comte de Clincham et Lord Hyssops répondit avec calme le Comte faisant discrètement signe du coude à Mr Salteena de jouer son rôle.

Mr Salteena hocha la tête et cligna de l'œil vers les laquais pour dire que tout allait bien et alors lui et le Comte accrochèrent leurs tricornes à deux porte-manteaux. Par ici cria une voix forte et un autre domestique apparut portant des culottes blanches dures de cheval et des bottes et une livrée de velours vert avec une ceinture de cuir et aussi un chapeau haut de forme très luisant. Ils suivirent cet homme-là le long d'innombrables corridors et finalement ils arrivèrent à une grande porte à deux battants. Le Comte frisa ses moustaches et se frappa la jambe avec son gant aussi calmement qu'il se pouvait.

Mr Salteena transpirait assez fort et il serra les nœuds de ses jarretières par précaution.

Et alors les portes s'ouvrirent et leurs noms furent criés en chœur par d'innombrables laquais.

La somptueuse chambre était bondée de messieurs très nobles habillés comme le Comte en culottes de satin etc. et de dames de toutes les couleurs avec de longues traînes et des bijoux à la douzaine. On pouvait à peine se remuer dans la foule joyeuse. Les Ducs comptaient pour zéro car il y avait un bon nombre de Princes et d'Archiducs car c'était à vrai dire un lever très important.

Le Comte et Mr Salteena se démenèrent à travers la foule jusqu'à une estrade drapée de velours blanc. Là était assis sur une chaise dorée le Prince de Galles dans un superbe manteau d'hermine et une couronne petite mais coûteuse. Il bavardait tout à fait cordialement avec quelques personnes de la foule.

Le Comte grimpa suivi promptement par Mr Salteena.

— Hullo Clincham cria le Prince très sim-

plement et pas du tout grandiose si content que vous soyez passé on s'écrase eh.

— Un peu accablant Votre Altesse dit le Comte qui était très habitué à tout ceci puis-je vous présenter mon ami Lord Hyssops il est chez moi c'est pourquoi j'ai pensé l'amener avec moi si vous n'y voyez pas d'inconvénient Prince.

— Pas du tout s'écria le Prince cordialement l'air un peu surpris.

Mr Salteena fit une si profonde révérence qu'il faillit tomber de l'estrade.

Et comme le Prince lui tendait la main Mr Salteena pensa qu'il ferait mieux de la baiser. Le Prince sourit aimablement.

— Je suis heureux de vous voir Lord Hyssops dit-il d'une voix royale.

Le Comte se mêla alors à la conversation.

— Et comment va la chère Reine dit-il avec vénération.

— Pas trop bien dit Son Altesse elle se ressent de la chaleur pauvre âme et il désigna une affiche qui disait en grosses lettres La Reine est indisposée.

Justement Son Altesse se leva.

— Je crois que je prendrai tranquillement une coupe de champagne dit-il. Venez aussi Clincham et amenez votre ami. Les Diplomates arrivent et je ne suis pas trop en humeur d'avoir une conversation profonde j'ai déjà signé une douzaine de documents j'ai donc fait mon devoir.

Ils s'en allèrent tous par une porte secrète et se trouvèrent dans une chambre plus petite mais magnifique. Le Prince cogna sur la table et instantanément deux laquais en tunique rouge apparurent.

— Apportez trois coupes de champagne ordonna le prince et quelques glaces ajouta-t-il majestueusement

Les mets apparurent comme par enchantement et le Prince sortit un étui à cigares et le fit passer.

— On finit par se lasser de cette Vie de Cour remarqua-t-il.

— Ah oui approuva le Comte.

— Ça me rend malade dit le Prince avalant sa glace à la fraise tout ce que je désire c'est la paix la tranquillité et un peu d'amusement et me voici lié à cette vie dit-il enle-

vant sa couronne être royal comporte de pénibles restitutions de droits.

— C'est vrai dit pensivement le Comte.

Il y eut un silence et on entendait les accords de l'orchestre de la chambre voisine. Soudainement le Prince fixa Mr Salteena.

— Qui avez-vous dit que vous étiez demanda-t-il d'un ton embarrassant.

— Lord Hyssops répondit notre héros devenant pourpre à ce mensonge.

— Bien vous ne ressemblez pas le moins du monde au Lord Hyssops que je connais répondit le prince. Veuillez vous expliquer.

Mr Salteena regarda avec désespoir le Comte qui était devenu très pâle et semblait égaré pour le moment. Cependant il se remit promptement.

— Il est tout à fait bien vraiment Prince dit-il. Sa mère s'appelait Miss Hyssops du Glen.

— En effet dit Son Altesse Royale ceci semble correct mais qui était son père eh.

Alors Mr Salteena pensa qu'il ne mentirait plus alors d'une voix tremblante il murmura :

— Mon pauvre père n'était qu'un boucher Votre Altesse un très honnête boucher pourrai-je ajouter et extrêmement riche il s'appelait Dominique Salteena et mon nom est Alfred Salteena.

Le prince passa la main dans sa barbe blonde et admira assez Mr Salteena à cause de sa franchise.

— Oh je vois bien dit-il pourquoi vous êtes-vous fait passer pour Lord Hyssops auprès de mes laquais eh.

Mr Salteena essuya la sueur de son front mais le Comte vint noblement à la rescousse.

— C'est entièrement ma faute Prince s'écria-t-il. Comme je l'amenais à un lever très important j'ai pensé qu'il vaudrait mieux dire qu'il était noble de naissance. Ai-je offensé votre Royale dignité.

— Pas beaucoup dit le Prince c'était un sentiment louable et peut-être inviterai-je Mr Salteena à un de mes grands bals quelque jour.

— Oh Votre Altesse haleta notre héros tombant sur un genou. Ceci vraiment serait un régal.

— Je me demande Prince si vous n'auriez pas une place dans ce palais pour mon ami demanda le Comte. Voyez-vous je le fais frayer un peu dans le monde et il rêve de la vie de cour comme profession.

— Oh vraiment dit le Prince clignant des yeux bien je verrai.

— Je pense que s'il y avait une vacance il pourrait essayer de galoper derrière la calèche royale dit le Comte.

— En effet dit le Prince. J'en parlerai au Premier Ministre et je vous tiendrai au courant.

— Dix mille mercis cria Mr Salteena faisant une profonde révérence.

— Bien maintenant je dois retourner au lever annonça le prince remettant sa couronne. J'ai retenu une valse à l'Archiduchesse de Greenwich et ceci est son air favori.

Ce disant ils rentrèrent dans la grande salle où la noblesse tournoyait gaiement et où les plus sérieuses personnes telles que le Premier ministre et les Amiraux etc. mangeaient des glaces et parlaient passionnément de lois à voix basse.

Le Comte se mêla bientôt à un quadrille de lanciers mais Mr Salteena n'osa pas à cause de ses culottes.

Néanmoins il s'assit sur une chaise de velours et prit grand plaisir à entendre l'intelligente conversation du Premier Ministre.

Et maintenant nous laisserons notre héros jouir de son coup d'œil sur la vie mondaine et retournerons à Ethel Monticue.

CHAPITRE VII

L'IDÉE DE BERNARD

Après le départ de Mr Salteena Bernard Clark pensa qu'il ferait visiter toute sa maison à Ethel et ils passèrent une charmante matinée à le faire. Ethel fit de brillantes remarques sur toutes les chambres et Bernard pensa qu'elle était on ne peut plus jolie et Ethel commença à être un peu agitée. Après un superbe déjeuner ils s'assirent dans le sombre vestibule et Ethel commença à se sentir très contente de ce que Mr Salteena ne fût pas là. Soudainement Bernard alluma sa pipe.

— Je pense dit-il passionnément que diriez-vous d'aller à Londres pour une semaine au Gaierty.

— Qui s'enquit Ethel d'une voix étouffée.

— Vous et moi dit Bernard. Je connais

plusieurs hôtels magnifiques et nous pourrions aller au théâtre et à des soirées et nous amuser tout plein.

— Quelle bonne idée en effet s'écria Ethel.

Ainsi l'agréable projet fut arrangé et ils passèrent l'après-midi à faire leurs malles.

Le jour suivant ils étaient tout prêts quand l'élégante voiture une fois de plus se fit tapageusement entendre.

Ethel avait son costume de velours bleu et un gentil chapeau nouveau et beaucoup de rouge sur la figure et elle faisait un digne pendant à Bernard qui était vêtu d'un blanc et brillant mackintosh des bottes et un haut de forme bien brossé attaché à lui avec un bout d'élastique noir.

— Bien au revoir Minnit cria-t-il au mélancolique maître d'hôtel prenez soin de votre goutte et de l'argenterie je vous paierai vos gages quand je reviendrai.

— Merci infiniment monsieur murmura Minnit quand puis-je espérer votre retour.

— Oh bien je télégraphierai dit-il et il descendit à toute vitesse les escaliers.

Ethel suivit à petits pas distingués ayant

salué poliment Minnit qui baissa les yeux en reconnaissance de sa bonté.

Le soleil brillait et Ethel avait le sentiment qu'elle allait à une fête très amusante et elle plaignit tous les passants qui n'allaient pas à Londres avec Bernard.

Arrivés dans la joyeuse cité Bernard héla un fiacre suivant l'usage et y monta suivi d'Ethel. Conduisez-nous s'il vous plaît au Gaierty Hôtel il cria d'un ton ferme. Le cocher agita son fouet et ils partirent vivement.

— Nous serons on ne peut plus confortables et select au Gaierty dit Bernard et il pensa en lui-même combien ce serait merveilleux d'être marié avec Ethel.

Il rougit violemment à ses propres pensées et lança de côté un regard étincelant à Ethel qui regardait attentivement par la portière.

— Bien on ne sait jamais se murmura-t-il à lui-même et comme dit le poète les petites causes ont de grands effets.

Ils arrivèrent justement au joyeux hôtel et Ethel fut émerveillée des proportions du

grand vestibule. Bernard fourra sa tête dans le guichet de la caisse.

— Avez-vous deux chambres pour moi et une jeune dame s'enquit-il très grand seigneur.

Une dame très élégante avec des cheveux d'or et un tablier de dentelle jeta les yeux sur un livre et répondit vivement :

— Oh oui monsieur deux merveilles au premier étage numéros 9 et 10.

— Merci dit Bernard. Bien nous allons monter si vous n'y voyez pas d'inconvénient.

— Aucun monsieur dit cordialement la dame les lits sont bien aérés et la vue est très agréable.

— Venez Ethel cria Bernard ceci semble bien eh.

— Oh je crois bien dit Ethel avec un sourire radieux.

Ils montèrent et entrèrent au numéro 9 dans un très bel appartement avec un grand lit moelleux et des portes blanches avec des poignées en cristal donnant sur le numéro 10 une chambre également exquise mais un rien plus petite.

— Laquelle prendrez-vous Ethel demanda Bernard.

— Oh bien je préférerais que vous décidiez cela dit Ethel. Je m'en tiens à votre choix.

— La meilleure sera la vôtre alors dit Bernard s'inclinant galamment et désignant la plus grande chambre.

Ethel rougit à son regard significatif.

— Je serai tout à fait perdue dans cet énorme lit ajouta-t-elle pour cacher son embarras.

— Oui je le pense dit Bernard. Et maintenant que direz-vous d'une petite table d'hôte suivie d'un théâtre.

— Oh oui s'écria Ethel et ils descendirent l'escalier.

CHAPITRE VIII

UNE JOYEUSE VISITE

— Dites-moi Ethel dit Bernard Clark une semaine après nous pourrions aller rendre visite à mon ami le Comte de Clincham.

— Oh oui s'écria Ethel qui était toujours prête pour une nouvelle aventure. J'adorerais rencontrer Sa Seigneurie.

Bernard fronça les sourcils de jalousie à ces mots joyeusement dits.

— Eh bien habillez-vous de votre mieux marmonna-t-il.

Ethel bondit dans sa chambre et s'attifa d'une robe de mousseline vert gazon d'une jolie coupe avec une écharpe de dentelle des gants longs de peau couleur fauve et un chapeau de mousseline pour aller avec. Elle portait une ombrelle dans une main ainsi qu'un sac de soie verte contenant quelques vagues épingles à cheveux un mouchoir propre

5 shillings et une boîte de rouge en cas. C'était une délicieuse vision avec ses cheveux blonds agités par la brise et Bernard mordit ses lèvres assez fort car il pouvait à peine se contenir et sentait qu'il lui fallait bientôt épouser Ethel. Il était très élégant lui-même dans d'exquis pantalons blancs avec une chemise de soie et une veste une ceinture et une casquette bleu pâle. Il portait ceci en l'honneur du Comte qui avait été à Cambridge dans sa jeunesse ainsi que Bernard Clark.

Enfin ils se trouvèrent dans le vestibule d'entrée du Crystal Palace et se dirigèrent vivement vers les Appartements privés. Edward Procurio parcourait le couloir l'air sombre et mystérieux comme à l'ordinaire.

— Est-ce que Sa Seigneurie est à la maison cria Bernard gaiement.

— Lequel demanda Procurio de nombreux Lords habitent ici dit-il dédaigneusement.

— Bien je veux dire le Comte de Clincham dit Bernard.

— Oh oui il est chez lui répondit Procurio et autant que je sache il donne une réception.

— Vraiment remercia Bernard nous tomons à pic Ethel ajouta-t-il.

— Oui dit Ethel enthousiasmée.

Alors ils tirèrent la sonnette avec violence t la porte s'ouvrit doucement. Des bruits e rire et de chansons comiques s'échapaient de l'appartement et en une seconde s furent dans le salon bondé. Il était bourré e toute l'Élite et une grosse Duchesse avec ne bonne figure chantait une chanson alerte la joie de tous. Le Comte s'avança à grands as à la vue des nouveaux arrivants.

— Hullo Bernard vieux garçon cria-t-il uel plaisir de vous voir et qui est avec vous jouta-t-il regardant Ethel.

— Oh ceci est Miss Monticue dit Bernard. ous présenterai-je.

— Soyez assez bon dit le Comte d'un on affable et Bernard accomplit rapidement rite.

Ethel entama une brillante conversation ndis que Bernard s'éloignait pour voir s'il ouverait quelques amis dans la foule.

— Quels jolis appartements vous avez écria Ethel sur un ton assez mondain.

— Assez répondit le Comte. Habitez-vous Londres il ajouta à haute voix comme quelqu'un jouait un morceau très difficile au piano.

— Bien non dit Ethel j'habite en réalité le Northumberland mais je suis descendue pour le moment avec Mr Clark au Gaierty Hôtel elle poursuivit sur un ton un peu ostentatoire.

— Oh je vois dit le Comte. Eh bien vous présenterai-je quelques-uns de mes amis.

— Oh s'il vous plaît dit Ethel se mouchant délicatement.

Le Comte disparut dans cette foule insensée et revint bientôt avec un monsieur entre deux âges.

— Lord Hyssops dit-il mon amie Miss Monticue ajouta-t-il cordialement.

Ethel pâlit.

— Lord Hyssops dit-elle d'une voix défaillante comment c'est Mr Salteena je le connais très bien.

— Chut s'écria le Comte c'est un titre qui lui a été donné récemment par mon ami le Prince de Galles.

— Oui vraiment murmura Mr Salteen

profondément abasourdi de l'esprit d'à-propos du Comte.

— Oh vraiment dit Ethel aigrement eh bien comment se fait-il que vous soyez ici.

— Je suis chez Sa Seigneurie dit Mr Salteena et j'ai mes appartements ici dans les sous-sols.

— Ça m'est égal dit Ethel exaspérée je suis dans d'élégantes chambres au Gaierty.

— Rien ne pourrait être plus agréable je suis sûr coupa le Comte qu'en dites-vous Hyssops eh.

— Sans doute c'est charmant dit Mr Salteena qui désirait la paix dites-moi Ethel comment avez-vous laissé Bernard.

— Je ne l'ai pas laissé dit Ethel d'une voix agacée je suis descendue avec lui au Gaierty et nous avons été à de nombreux théâtres et au bal.

— Bien je suis heureux que vous vous amusiez dit Mr Salteena aimablement. Vous aviez mauvaise mine depuis quelque temps.

— Rien d'étonnant dans votre domaine mal aéré s'écria Ethel. Eh bien avez-vous

d'autres amis fit-elle se tournant vers le Comte.

— Bien je vais voir dit obligeamment le Comte et il disparut encore une fois.

— Je ne sais pas pourquoi vous vous retournez contre moi Ethel dit Mr Salteena à voix basse.

Ethel tapota ses cheveux et prit un air sarcastique.

— Bien j'appelle cela très mystérieux vous partez et attrapez un titre dit Ethel et je pense que notre amitié doit prendre fin car sans nul doute vous épouserez bientôt une Duchesse ou quelque chose de pareil.

— Pas du tout dit Mr Salteena vous le savez bien Ethel dit-il devenant pourpre j'ai toujours souhaité vous épouser un beau jour.

— Première nouvelle s'écria Ethel toujours de mauvaise humeur.

— Pas pour moi murmura Mr Salteena et sa voix tremblait dans sa poitrine. Je peux ajouter que je vous ai toujours aimée et maintenant il me semble que je vous aime follement il ajouta passionnément.

— Mais je ne vous aime pas répondit Ethel.

— Mais si vous m'épousiez vous pourriez arriver dit Mr Salteena.

— Je ne crois pas répondit Ethel mais ɔut de même c'est très aimable à vous de me demander et elle lui sourit plus gentiıent.

— Quel martyre cria Mr Salteena se cramɔnnant à la table ma vie sans vous sera de inaigre et de cendres.

— Soyez un homme dit Ethel dans un ɔupir compatissant et je penserai toujours vous avec sympathie.

— Bien un tiens vaut mieux que deux tu ıuras répondit Mr Salteena d'une voix méncolique et précisément le Comte réapparut ʼec une dame très espiègle dans une robe de ie serrée qui était appelée du nom de Lady ay Finchling et son mari était un Général ais il était mort depuis plusieurs années.

— Ainsi voici donc Miss Monticue comença-t-elle d'une voix haute.

— Oh oui dit Ethel et Mr Salteena essuya rosée écumante de son front.

A peine Lady Gay Finchling put-elle de viner qu'elle venait justement de trouble une déclaration.

Le Comte se mêla de temps en temps à l conversation et Lady Gay Finchling raconta plusieurs histoires assez piquantes pour anime la réunion. Alors Bernard Clark survint e dit qu'ils feraient mieux de partir.

— Bien au revoir Clincham dit-il. Je doi dire que cette réception m'a réjoui on n peut plus choisie n'est-ce pas Ethel.

— On ne peut plus s'écria Ethel. Je sup pose que vous venez souvent elle ajouta su un ton d'envie à Lady Gay Finchling.

— Assez souvent dit Lady Gay Finchlin Bien au revoir car je vois que vous êt pressés de partir.

Et elle se rua au buffet.

— Au revoir Ethel dit le pauvre Mr Sa teena dans un spasme et il s'empara de main. Vous regretterez un jour vos ma vaises paroles adieu répéta-t-il emphatiqu ment.

— Oh bien au revoir dit Ethel d'une vo vague et alors se tournant vers le Com

elle dit je me suis beaucoup amusée merci.

— De rien je vous en prie dit le Comte et bien au revoir Bernard ajouta-t-il je passerai vous voir un de ces jours à votre hôtel.

— Oui je vous en prie murmura Bernard vous êtes toujours le bienvenu Clincham mon vieux il ajouta mettant sa casquette bleue de cricket sur sa tête et ce disant lui et Ethel quittèrent ce lieu agréable et s'écoulèrent une fois de plus dans les rues de Londres.

CHAPITRE IX

UNE PROPOSITION

Le matin suivant tandis qu'il absorbait son thé matinal sous son édredon de soie rose Bernard décida qu'il devait épouser Ethel sans plus attendre. Je l'aime se dit-il et il faut qu'elle soit à moi mais je pense en quelque sorte que je ne puis me déclarer à Londres ce ne serait pas décent dans cette cité de Londres. Il nous faut partir pour un jour à la campagne et quand nous serons environnés du gai gazouillis des oiseaux et de l'odeur des vaches je déposerai ma demande à ses pieds et il agita frénétiquement son bras à cette pensée joyeuse. Alors il sauta du lit et fit toc-toc à la porte d'Ethel.

— Etes-vous levée ma chérie appela-t-il.

— Bien pas tout à fait dit Ethel sautant hâtivement de son nid moelleux.

— Dépêchez-vous cria Bernard j'ai pro-

jeté de passer la journée près du Château de Windsor et nous emporterons notre déjeuner et nous passerons une bonne journée.

— Oh bravo hurla Ethel. Je serai bientôt prête comme j'ai pris mon bain hier soir je ne me laverai pas beaucoup maintenant.

— Non vraiment dit Bernard et il ajouta avec ferveur à travers la fente de la porte vous êtes plus fraîche qu'une rose ma chérie et il n'est pas de savon qui puisse vous faire plus belle.

Alors il se retira précipitamment très embarrassé pour s'habiller. Ethel rougit et se sentit un peu agitée en entendant ces paroles et elle mit une robe neuve en mousseline blanche dans un accès de bonne humeur. Elle était d'une grande beauté avec quelques roses rouges sur son chapeau et un fard rose délicat sur ses joues faisait très bien. Bernard poussa un soupir ses yeux brillaient tandis qu'il la contemplait et Ethel pensa en elle-même qu'il représentait un beau type d'homme avec ses jolies jambes fines dans des pantalons marron clair et des guêtres

bien ajustées une rose rouge à sa boutonnière et une casquette assez sportive qui lui donnait un grand air avec sa gracieuse visière et des petites pattes pour baisser au besoin. Ils partirent enviés de tout le personnel.

Ils arrivèrent à Windsor ayant eu très chaud pendant le voyage et Bernard loua aussitôt un bateau pour promener à la rame sa bien-aimée sur la rivière. Ethel ne savait pas ramer mais elle se réjouissait beaucoup de voir les bras souples de Bernard brûlés par le soleil tirer sur les avirons tandis qu'elle était étendue parmi les riches coussins du joli bateau. Elle était d'une nature assez paresseuse mais Bernard ignorait cela. Cependant il fut bientôt éreinté et suggéra de déjeuner sur le rivage couvert de mousse.

— Oh oui dit Ethel débouchant vivement le champagne pétillant.

— N'en renversez pas cria Bernard en découpant le poulet.

Ils mangèrent de bonnes viandes et burent beaucoup terminant avec des meringues et des chocolats.

— Allons maintenant nous reposer sous les grands arbres dit Bernard d'une voix passionnée.

— Oh oui allons dit Ethel et elle ouvrit son élégante ombrelle et se laissa tomber sur l'herbe verte. Elle ferma les yeux mais elle était bien loin de dormir. Bernard s'assit à côté d'elle en un profond silence contemplant sa figure rose et ses longs cils ondulés. Il tira quelques bouffées de sa pipe tandis que les alouettes grisollaient gaiement dans le ciel bleu. Puis il s'approcha un tout petit peu plus d'Ethel.

— Ethel murmura-t-il d'une voix tremblante.

— Oh qu'y a-t-il dit Ethel se redressant vivement.

— Les mots me manquent prononça Bernard avec ferveur et piquant des deux ma passion pour vous est intense ajouta-t-il avec ferveur. Elle a grandi jour et nuit depuis que je vous vis pour la première fois.

— Oh dit Ethel stupéfaite je ne m'attendais pas à cela et elle se laissa aller contre le tronc de l'arbre.

Bernard mit un bras étroitement autour d'elle.

— Quand m'épouserez-vous Ethel il proféra. Il faut que vous soyez ma femme. C'en est arrivé là. Je vous aime si intensément que si vous dites non je précipiterai de force mon corps au bord de cette boueuse rivière là-bas dit-il sauvagement et en palpitant.

— Oh ne faites pas cela implora Ethel haletante.

— Alors dites que vous m'aimez cria Bernard.

— Oh Bernard elle soupira avec ferveur je vous aime certainement à la folie vous êtes pour moi comme un dieu du paradis elle cria regardant son allure mâle et son élégant et beau visage resplendissant oui je vous épouserai en vérité.

— Quand haleta Bernard la fixant intensément.

— Aussi vite que possible dit Ethel fermant gentiment ses yeux.

— Ma bien-aimée chuchota Bernard et il la saisit dans ses bras nous serons mariés la semaine prochaine.

— Oh Bernard murmura Ethel vous me prenez au dépourvu.

— Non non cria Bernard et prenant le taureau par les cornes il l'embrassa violemment sur son joli visage. Ma future épousée murmura-t-il plusieurs fois.

Ethel tremblait de joie en entendant les mystiques paroles.

— Oh Bernard dit-elle ai-je jamais pu rien imaginer de pareil et elle s'évanouit soudainement entre ses bras grands ouverts.

— Oh ma parole s'écria Bernard et déposant son délicat fardeau sur l'herbe il courut au bord de l'eau remplir une pleine tasse de la rivière parfumée pour verser sur le front pâle de sa bien-aimée.

Elle revint bientôt à elle et leva les yeux avec un sourire languissant.

— Ramenez-moi au Gaierty Hôtel soupira-t-elle.

— Avec plaisir ma chérie dit Bernard je vais juste empaqueter les viandes avant que de ramener le bateau.

Ethel se sentit mieux après avoir bu quelques gouttes de champagne et com-

mença de mettre en ordre ses cheveux pendant que Bernard rangeait les restes du repas.

Alors bras dessus bras dessous ils allèrent trébuchant vers le bateau.

— J'espère que vous n'êtes pas malade ma chérie murmura Bernard en l'aidant à monter.

— Oh non je suis très forte dit Ethel je me suis évanouie de joie ajouta-t-elle pour tout expliquer.

— Oh je vois dit Bernard lui passant un coussin eh bien il y a des gens à qui cela arrive expliqua-t-il aimablement et ce disant ils descendirent en ramant la rivière sombre qui coulait en silence sous une lune d'or. Tout était silencieux tandis que les amoureux glissaient vers la maison la joie au cœur et la figure radieuse seul le bruit de l'eau mystérieuse clapotant contre le fragile vaisseau rompait la monotonie du soir.

Ainsi je finirai mon chapitre.

CHAPITRE X

VEILLÉE D'ARMES

Les quelques jours suivants furent en vé-ité très remplis pour Ethel et Bernard. Tout l'abord Ethel acheta un joli papier à lettres ose avec un chiffre d'argent dessus et en-oya à tous ses amis une invitation en ces ermes :

Miss Ethel Monticue sera mariée à Mr Ber-ard Clark à l'Abbaye de Westminster le 10 *juin. Votre compagnie y est requise à* 2 *h.* 30 *précises t après pour les rafraîchissements au Gaierty Hôtel R. S. V. P.*

En ayant expédié des monceaux et eu quelques réponses Ethel commença à com-nander sa robe de mariée qui coûta un bon rix. Elle choisit un riche satin broché d'or ur le blanc et elle avait une longue traîne erminée par des lis. Son voile était de vraie

dentelle avec une couronne de fleurs d'oranger. Elle commanda son bouquet en marguerites blanches lis de St. Joseph et fleurs d'oranger noués avec du ruban de satin bleu pâle.

— Vous serez vraiment un charmant spectacle ma chérie soupira Bernard comme ils quittaient le magasin. Alors ils se firent conduire chez le tailleur où Bernard commanda un élégant costume noir avec des queues doublées de satin cramoisi et une cravate bleu lavande et un chapeau claque de même teinte il avait l'intention de porter des violettes dans ses boutonnières ainsi que ses plus jolies guêtres blanches des boutons de diamants et quelques bagatelles d'un riche effet. Ils commandèrent encore tous deux beaucoup de vêtements neufs et Bernard donna à Ethel une énorme bague semée de rubis et de diamants ainsi que deux précieux bracelets et Ethel lui donna une belle malle neuve en cuir vert luisant. Le Comte de Clincham envoya un charmant cadeau des draps ourlés à la main bordés de véritable dentelle et sa photographie dans une attitude frappante. Mr Salteena envoya à Ethel une bible

avec quelques pieuses paroles de conseil et de regret et il envoya à Bernard un petit pliant très commode. Les parents d'Ethel étaient trop pauvres pour venir de si loin mais sa mère lui envoya une montre en or qui ne marchait pas mais qui avait été quelques années dans la famille et son père fournit un chèque de deux livres sterling et promit de lui envoyer un joli petit veau dès qu'il serait prêt. Ils commandèrent ensuite les plus magnifiques rafraîchissements ils avaient du thé et du café et des vins pétillants pour boire ainsi qu'un énorme et superbe gâteau de noces avec un ange en sucre sur le haut brandissant une épée faite en pâte d'amande. Ils avaient des gâteaux sans nombre et aussi des glaces de la gelée des meringues des tartes à la confiture avec beaucoup de confiture sur chaque de la langue froide avec de la salade et une tête de cochon montée d'une façon prodigieuse. Ethel pouvait à peine se contenir en regardant le somptueux repas et Bernard lui donna un verre de vin fin pendant qu'il ingurgitait un peu de whisky avant d'aller au lit. Ethel se mit vivement au lit pour la dernière

fois au cher vieux Gaierty et versa quelques larmes amères en pensant à sa vie passée mais elle se consola bientôt et commença à se demander combien d'enfants elle aurait.

— J'espère que j'en aurai une bonne quantité pensa-t-elle et ce disant s'endormit.

CHAPITRE XI

LE MARIAGE

L'abbaye était comble en vérité le jour suivant lorsque Ethel et Bernard arrivèrent au galop dans une très belle voiture traînée par deux fringants coursiers qui écumaient beaucoup. Sous le porche se tenaient debout plusieurs enfants de chœur bien propres qui conduisirent l'heureux couple le long de la nef tandis que l'orgue retentissait joyeusement. L'immense édifice était bondé et le Comte de Clincham était assis au premier rang. Il avait l'air très animé parce qu'il allait conduire Ethel à l'autel au moment voulu. Derrière lui était assis Mr Salteena tout en noir et ayant l'air amèrement triste et il grinça des dents lorsque Ethel passa près de lui. Il y eut quelques joyeux hymnes et aussitôt qu'Ethel et Bernard furent devenus une seule et même personne le prêtre commença un sermon sur

Adam Eve et le serpent et Mr Salteena pleurait dans son vaste mouchoir et le Comte continuait à le pousser du coude car ses reniflements étaient assez bruyants. Ensuite la marche nuptiale retentit au loin et Ethel et Bernard sortirent de l'église mari et femme. Ils montèrent en voiture et partirent promptement pour le Gaierty. En vérité les rafraîchissements du mariage furent une joie pour tous et même Mr Salteena s'égaya quand il vit le gâteau de noces et les vins pétillants. Alors le Comte se leva et fit un très beau discours sur les vœux et la félicité du mariage et cita plusieurs passages de la bible qui obtinrent beaucoup d'applaudissements. Bernard répondit sans façons.

— Je remercie Votre Seigneurie pour ces aimables paroles dit-il d'une voix claire. Je pense que nous serons aussi heureux que l'alouette et je souhaite que vous soyez tous idem quelque jour.

— Holà holà chuchota une dame égarée dans la foule et Bernard s'assit pendant qu'Ethel montait changer sa robe de mariée contre une belle robe de velours rose avec

une ceinture d'or et une toque très chic.

Bernard mit aussi un costume neuf à rayures bleues et des chaussettes de soie et du linge propre.

— Bravo bravo hurlèrent les invités lorsque le couple réapparut dans les vêtements déjà décrits.

Alors tout le monde prit un sac de riz et aspergea le couple et Mr Salteena envoya sur eux un soulier de tennis blanc essuyant ses yeux en même temps. L'heureux couple partit en voiture et les invités achevèrent ce qui restait de nourriture. L'heureux couple alla en Égypte pour leur Lune de Miel car ils pensaient que ce serait un endroit agréable et chaud et qu'ils n'avaient jamais vu cette terre merveilleuse. Ethel fut un peu malade sur le bateau, mais Bernard brava virilement l'orage. Cependant Ethel était remise lorsqu'ils arrivèrent en Egypte et ici nous les laisserons pour six joyeuses semaines de félicité tandis que nous rentrerons en Angleterre.

CHAPITRE XII

COMMENT CELA FINIT

Mr Salteena grâce au Comte et à l'amabilité du Prince de Galles put obtenir l'emploi après lequel son âme soupirait. On peut le voir tous les jours à Hyde Park ou à Pickadilly galopant follement derrière le Carrosse Royal avec un joli costume de velours vert et des culottes tout complet.

Au début il était terrifié parce qu'il n'avait pas l'habitude de monter à cheval et il trouvait que son cheval le secouait beaucoup et il devait se cramponner désespérément à sa crinière flottante d'autres fois le cheval s'arrêtait net et Mr Salteena se servait de ses éperons et de gros mots sans résultat. Mais il s'accoutuma bientôt à son coursier tantôt calme tantôt écumant et Son Altesse Royale semblait satisfaite.

Le Comte continua sa joyeuse existence aux Appartements jusqu'à ce que finalement il tomba amoureux d'une des nobles dames qui les fréquentaient. Elle n'était pas aussi jolie qu'Ethel car elle avait une figure assez ronde et des yeux marron mais elle avait de magnifiques boucles noir corbeau un nez pointu et un teint de rose de nuance délicate. Elle avait de très jolis pieds et beaucoup d'argent. Son nom était Lady Helena Herring son âge était vingt-cinq ans et c'était une digne compagne pour le Comte.

Mr Salteena se sentit bien seul après le mariage du Comte et il ne put plus supporter longtemps la vie de garçon alors à défaut d'Ethel il épousa une des femmes de chambre en service à Buckingham Palace Bessie Topp de son nom une jolie fille de 18 ans avec un visage rond et rouge et des yeux assez vifs.

Et maintenant que tous nos amis sont mariés j'ajouterai quelques mots sur leurs familles. Ethel et Bernard revinrent de leur Lune de Miel avec un héritier un bon gros bébé appelé Ignace Bernard. Ils eurent bien-

tôt six autres enfants quatre garçons et trois filles et quelques-uns étaient jumeaux ce qui était très passionnant.

Le Comte n'eut que deux filles assez maladives appelées Helen et Marie parce que la dernière avait l'air légèrement français.

Mr Salteena eut une grande famille de 10 enfants cinq de chaque. Mais il devint très morose à mesure que les années passaient et son petit cottage était très bruyant et sa femme était quelquefois un peu ennuyeuse particulièrement quand il se prenait à penser à Ethel souhaitant qu'il eût pu l'épouser. Toutefois il était un homme pieux à sa façon et trouva des consolations dans la prière.

Bernard Clark fut le plus heureux de nos amis car il aima Ethel jusqu'au bout et elle l'aima de même et ils eurent aussi une jolie maison.

Le Comte fut bientôt fatigué de ses filles maladives et sa femme avait un caractère farouche si bien qu'il songea à divorcer pour tenter sa chance ailleurs mais il abandonna

cette idée et décida d'offrir cela en Mortification.

Et maintenant mes lecteurs disons adieu aux personnages de ce livre.

La Fin

par

DAISY ASHFORD.

(Traduit de l'anglais par Maurice Sachs.)

VEILLÉE

A Jean Cocteau.

Dans la neige et dans les cendres, comme le
manteau des solitudes,
Le vent dru de la nausée me retourne l'ombilic.
Omnimode est l'épouvante; et sous l'arcade
Quelque esprit m'empoigne pour l'estrapade.

Visage pâli à l'ombre de la grille :
Prisonnier! prisonnier de mes mains!
Le voyageur n'a comme vêtements
Que les pellicules de l'eau pourrie.

L'écho tragique de l'astre accroît,
Dans mes paumes gercées, le venin de la colline.

Vendredi :
Jour du crachat,
Du caillou et de la croix.
Or, vraiment, nous saurons l'éclat de l'imm
face divine,
Nous : l'infâme, le cuistre et le scélérat.

Très loin, Seigneur, dans mes paupières le
glacé de la nature ;
Buvez donc en elles ces fiels, acides et li
pures
Qu'à l'ombre de Vos veines distillent les g
épines.

La complainte n'a point de cesse ;
Comme un rat elle grimpe sur les parois
détresse.
Déploie tes ailes, ô vrai Dimanche ;
Formes, enlevez les feuilles du calendrier!

Comme un fer à repasser, ce blanc minuit
De mon triste cœur défait les plis.

Mères dans le songe, sous l'immense poussée de la nuit,
De grâce, pressez-vous, allaitez vos enfants
Avant que d'horreur votre lait ne soit de lave ou caillé!
Or, vous, puissances de ce monde, écoutez en silence
Mes paroles concrètes de magnificence.

Mais l'autre, où va-t-il, le désespéré?
S'incruster, comme une hache, dans l'écorce de l'indicible forêt?
Cette langue d'enfer s'agrafe dans sa pustule;
Là vente le suc de mille arbres géants,
Là le sang de leurs cris en trombe circule;
Et la lune, dans ses veines, s'infiltre bourbeuse et immonde.

Ah! se dissoudre dans le courant igné de sa lance! Le centurion
Frappe les murailles du désert, rôde autour du Cédron.

Or les pierres, crachant la verte humeur d
bois, colères lui clament :
« Ignare, c'est ici le tabernacle de Sa voix;
La cime de Ses larmes resplendissantes!
Quelle dérision! dans l'onde de tes yeux tu
sais,
Ombre! dans la gueule de ton propre abîm

ALFREDO GANGOTENA

ERASME ET THOMAS MORUS CONTRE MACHIAVEL OU LA POLITIQUE ET LA MORALE

LE MARTYR DE L'UNIVERSALISME. — CHRISTIANISME SOCIAL. — L'UTOPIE. — LE PRINCE ET LE PRINCE CHRÉTIEN. — PACIFISME. — HUMANISME ET MYSTIQUE.

Si Thomas Morus est grand devant l'histoire, ce n'est pas seulement pour ses dialogues de polémique antiluthériens qui se ressentent sans doute trop des passions et du ton de l'époque, ce n'est pas seulement pour ses livres pieux qui sentent, malgré de grands charmes, un peu l'huile, ce n'est même pas pour avoir dans l'*Utopie* empiété sur l'avenir et la bonté des hommes, ni pour l'exemple qu'il donna de toutes les vertus humaines. Mais il vécut un jour avec perfection le por-

trait du Juste persécuté qu'il avait trouvé dans son cher Platon comme dans son Évangile. Il avait vécu humainement, joyeusement même, et pour les plus nobles choses, riant et buvant avec ses amis, comme Socrate avec ses élèves et Jésus avec ses disciples ; le jour où il dut porter témoignage, seul entre tous ceux de sa classe, il n'hésita pas et, sans affectation, sans pose, acheva sa propre statue, mourant pour la liberté de l'Église, et pour cette république universelle des âmes esquissée dans le meilleur de ses livres.

L'attorney général le déclara traître pour avoir nié la suprématie spirituelle du roi au principal, ajoutant nombre d'autres détails au particulier, sur lesquels l'accusé se défendit pied à pied avec la plus grande énergie, malgré l'état de faiblesse où l'avait réduit la prison. Peut-on punir quelqu'un pour avoir refusé de donner son opinion, pour n'avoir rien fait et rien dit? La loi humaine atteint-elle donc les pensées secrètes?

A Cromwell, qui l'avait interrogé quelques jours avant, il s'était contenté de redire que sa conscience était en repos, que l'ordre donné par une puissance temporelle en matière de foi ne pouvait être contraignant. « Mon pauvre corps, concluait-il, est aux ordres du roi. » On le prit au mot.

Il fallut pourtant recourir aux faux témoignages. Un Mr Rich soutint avoir entendu Morus condamner formellement et en termes séditieux l'Acte de Suprématie. A ce seul moment l'accusé s'indigne et élève la voix.

« Si j'étais homme à me rire d'un serment, je ne serais pas en ce lieu. Et si vous n'êtes pas parjure, Mr Rich, je consens à ne jamais voir la face de Dieu. »

Après une très courte délibération, le jury rentra avec un verdict de culpabilité. Alors Morus, jugeant enfin périmé le devoir humain du silence, put décharger sa conscience, proclamer hautement sa pensée et confesser sa foi :

« L'Acte de Suprématie est illégal et contraire à la loi de Dieu. L'Église ne peut accepter un chef temporel. Vous avez dit que j'étais en contradiction avec des évêques, des prélats distingués et puissants. Mais pour un évêque qui est avec vous, j'ai plus d'une centaine de saints qui pensent comme moi. Pour votre Parlement — et Dieu sait de quoi il se compose[1] — j'ai l'approbation de tous les Conciles tenus depuis plus de mille ans. Pour

[1] L'ancien chancelier savait comment se faisaient les élections...

un seul royaume, j'ai de mon côté tous les royaumes de la chrétienté.

« Je suis, dites-vous, traître et rebelle au roi. Ah ! non, Messeigneurs ; c'est vous qui l'êtes. En vous séparant de l'Église véritable, vous en détruisez l'unité et la paix. Vous préparez un avenir effrayant [1]. »

Alors, avec une sorte de pitié pour ces gens qui n'osaient plus le regarder en face, dominant la situation avec une noblesse exquise, ce grand homme s'éleva encore d'un degré dans l'harmonieux sublime qui le caractérisait. Comme on lui demandait s'il avait quelque chose à ajouter :

« Je n'ai plus qu'une chose à dire, Messeigneurs, je veux seulement vous rappeler comment l'apôtre Paul, acteur et témoin du martyre de saint Étienne, vit maintenant de bonne amitié avec lui au ciel où il est allé le rejoindre. Ainsi pour vous et pour moi. C'est

[1] Les archives du procès se trouvent au *Public Record Office* de Londres, *Baga de Secretis*, VII, 3. — N'ayant pas les mêmes scrupules que les biographes anciens qui ne voulaient pas déshonorer leurs familles, nous pouvons donner ici les noms des juges et ceux des jurés. Juges du Banc du Roi : le chancelier Audley, le duc de Norfolk, John Fitz-James, lord chief justice, John Baldwinn, Richard Leicester, John Port, John Spelmann, Walter Lucke, Ant. Fitz-Hebert. — Jurés : Palmer, Peirt, Lowel, Chambers, Barbage, Stockmore, Leake, Billington, Browne, Parnet, Bellame, Stoakes.

mon espoir et c'est ma prière fervente que vos Seigneuries, qui ont concouru à ma condamnation sur la terre, me retrouvent au ciel où nous nous réjouirons ensemble pour toujours. »

Retournant à la Tour, le condamné bénit son fils John, puis sa fille Marguerite, qui tombent à genoux devant lui, au milieu des larmes des assistants. Il console le constable même, Mr Kingston, qui pleure lui aussi. Pendant les quatre jours qui suivent, il écrit l'admirable lettre à sa fille Marguerite. Enfin, le 6 juillet, un de ses amis, Thomas Pope, vient l'avertir que son exécution aura lieu le matin même à 9 heures.

Le martyre de Thomas Morus a pour nous une valeur toute particulière. Des détails nous en ont été conservés sans aucun mélange légendaire. Nul condamné n'est plus près de nous en même temps que plus sublime, et l'originalité du caractère de Morus ne fait que le rendre plus humain. Aucun mysticisme échevelé, mais cette exaltation douce que nous lui avons déjà vue, et surtout cet admirable mélange d'*humour* et de gravité sereine.

A Pope qui tombe en larmes en lui annonçant que le roi a daigné commuer en décapitation le supplice du plomb fondu dans les entrailles et de l'écartèlement, prévu par le

verdict, il dit : « Dieu préserve les miens de la clémence du roi ! » et ajoute une plaisanterie assez rabelaisienne pour le dérider, après lui avoir solennellement donné rendez-vous « en un lieu où nous serons sûrs de vivre ensemble et de nous aimer pour toujours ».

Le lieutenant de la Tour vient enfin le chercher. Le condamné revêt une robe de bure et prend à la main une croix de bois peinte en rouge. Sur la route, une bonne femme lui offre un verre de vin par pitié. Il refuse en disant que le Christ, dans sa passion, n'a bu que du vinaigre. Une autre, dans une intention bien différente, postée là par les ennemis de l'ancien chancelier, lui crie qu'il l'a jadis jugée injustement. « Je me rappelle votre affaire, répond-il simplement, et je rendrais aujourd'hui encore la même sentence. » Arrivé devant l'échafaud, il demande qu'on l'aide à gravir les quelques marches branlantes. « Pour la descente, je me tirerai d'affaire tout seul... »

Par ordre du roi, on l'empêche de parler au peuple. Il doit se contenter d'affirmer qu'il meurt dans et pour la sainte Église Catholique, serviteur fidèle de Dieu et du roi. Puis, ayant récité à genoux le *Miserere*, il embrasse le bourreau, lui donne deux angelots d'or et lui dit : « Tu vas me rendre un

service d'un prix inestimable. Bon courage, mon garçon, et surtout veille à ta réputation ; ne frappe pas à côté. » Se plaçant enfin lui-même sur le billot, il écarte soigneusement sa barbe qui « ne mérite pas d'être tranchée, n'étant, elle, pas coupable de haute trahison. »

Son corps fut enseveli par les soins de ses filles, dans la chapelle de Saint-Pierre-aux-Liens, à la Tour. Sa tête, exposée plusieurs jours sur un pieu à l'entrée du Pont, fut ensuite jetée dans du vitriol pour que sa conservation ne fît pas crier le peuple au miracle. Ses biens avaient été confisqués. Sa veuve fut chassée sans le sou du petit domaine de Chelsea attribué au marquis de Winchester. Henri VIII interrompit sa partie d'échecs quand on lui annonça l'exécution

La leçon d'Erasme et de Morus est plus actuelle en notre temps que jamais.

L'humanitarisme d'aujourd'hui n'est que la caricature du véritable humanisme. Il n'est qu'un système de vérités corrompues, poussées, hors de place, par cela seul qu'elles ont « laïcisées ». Il ne suffit pas que les gestes correspondent si l'esprit est changé. Les conséquences de l'égoïsme ne peuvent que singer tristement les vouloirs de la charité. Le paci-

fisme qui naît de la faiblesse ou de la peur a-t-il rien de commun avec celui qu'engendre l'amour? Le communisme des disciples de Marx ou de Lénine n'est qu'un démarquage moins humain du communisme des disciples de saint Benoît ou du Poverello.

D'où certains malentendus. L'homme d'extrême gauche caricaturera la vérité religieuse devenue monstre informe, ou bien sera croyant sans le vouloir. De son côté, le croyant oubliera parfois l'esprit profond de sa foi et, combattant le monstre informe, paraîtra s'attaquer à la vivante vérité de tous les côtés méconnue. Le révolutionnaire antireligieux sera logiquement destructeur, négateur, prenant sa force dans la foule hurlante des vérités défigurées, ou il sera illogiquement mystique, s'attaquant par malentendu à la tradition visible qui sous-tend son invisible foi. Le croyant risque par réaction d'être paradoxalement conservateur. En réalité, il est le plus fécond des révolutionnaires parce que, respectant les apparences, il s'efforce à transformer les cœurs, et en attendant demande à chacun de faire de son mieux.

Écoutons Morus, homme d'État, humaniste et chrétien, qui n'a rien d'un nihiliste, après avoir critiqué les mauvaises mœurs sociales, l'obscurantisme, la cruauté des lois

dénoncer la permanente conspiration des riches et des puissants contre les petits et les pauvres.

« Faut-il donc garder un silence respectueux sur tous les abus? Nommera-t-on nouveauté, absurdité, impertinence, toute critique des maux engendrés par la méchanceté humaine? Renonçons alors à nous appeler chrétiens, si nous devons taire ce que le Christ a enseigné. Presque tous les préceptes de Jésus condamnent les mœurs d'à présent plus que toutes mes critiques. » Et Morus, comme plus tard Pascal contre les casuistes, s'emporte contre certains prêcheurs, « gens insidieux et rusés », qui « accommodent la doctrine évangélique aux passions humaines ».

Hythlodée, son héros, évoque dans le premier livre de l'*Utopie* le rôle difficile d'un philosophe au gouvernement. Se supposant conseiller du roi de France, ce prédécesseur de Ruy Blas entend impatiemment les ministres préconiser une alliance avec les Vénitiens qui durera jusqu'à ce qu'on soit en état de les attaquer, ou bien dire qu'il faut prendre les Allemands à loyer, caresser les Suisses avec de l'argent, apaiser la divinité impériale avec de l'or, ménager le roi d'Aragon en lui offrant la Navarre qui ne lui appartient pas, amuser le prince de Castille avec quelque

leurre d'alliance, acheter par des pensions des intelligences à sa cour, appeler les Anglais bons et fidèles alliés, mais les regarder au fond comme mortels ennemis et entretenir contre eux les dangereux voisins écossais, violer sourdement les traités et user sans scrupule de toutes les subtilités de la diplomatie. Hythlodée serait-il écouté s'il conseillait alors au roi de laisser les autres pays en repos et de se contenter de la seule France déjà trop grande pour être bien administrée par un seul homme[1]? Que lui répondrait-on s'il donnait l'exemple édifiant des *Achoriens*, « nation située sur le fleuve Euronoton, vis-à-vis l'île d'*Utopie*, » qui eurent la sagesse d'obliger leur roi à renoncer à une conquête injuste, cause de troubles perpétuels?

Que dire des expédients dont les gouvernements usent pour trouver des ressources, haussant la valeur des monnaies pour acquitter un emprunt, la baissant pour grossir leur épargne ; — faisant semblant d'entreprendre une guerre[2] pour lever des impôts, jurant bientôt la paix sur l'Évangile et la faisant

[1] Dans son *Institutio Christiani Principis*, Erasme déclare de même qu'il vaut mieux s'occuper de la bonne administration d'un pays plutôt que de son extension.

[2] Comme Henri VII fit en 1492, remarque M. Cotterill, éditeur de *l'Utopie* en 1916.

célébrer dans les temples, pour éblouir le peuple de l'humanité de son roi ; — déterrant certaines lois, toutes rongées des vers, si décrépites que, personne ne se souvenant de leur existence, tout le monde les a transgressées, ce qui permet de toucher des amendes (cette fois ce n'est pas seulement à la France que pense Morus, mais à Henri VII et même à Wolsey [1]), — interdisant des abus pour en tirer popularité, mais sans s'interdire de vendre à bon prix des dispenses?... Que dire de la justice domestiquée? Que dire des conseils que certains donnent au prince? « Le roi ne saurait être trop riche, puisqu'il doit entretenir une armée. Le roi ne saurait agir injustement : tous les hommes et tous les biens lui appartiennent en propre, et chacun

[1] En 1523 Wolsey, qui avait besoin d'argent pour sa grande politique (Shakespeare le lui reproche âprement dans son *Henri VIII*), réunit le Parlement aux Blackfriars et lui demanda 800 000 livres que devait fournir un impôt du double décime. Morus avait été élu malgré lui *speaker*, président de l'assemblée. Wolsey vint lui-même en grand appareil demander le subside. Un silence consterné suivit son discours. Morus se jeta à genoux devant le cardinal pour le supplier d'agréer un refus. — Dans son *Institutio Principis Christiani*, Erasme exprime des idées analogues, blâmant les taxes de guerre qui réduisent le pauvre au désespoir, disant que « le bon prince ne doit permettre l'augmentation ou la diminution de la valeur nominale des monnaies, selon que cela convient à ses finances ».

ne jouit de sa fortune qu'autant que le roi veut bien la lui laisser. Il importe même que les sujets aient peu de choses ou rien en leur possession, la pauvreté du peuple est la sauvegarde du prince. La richesse et la liberté inclinent à la révolte. Les hommes qui ne sont pas avilis par la misère et par l'esclavage supportent mal les commandements injustes. Au contraire, l'indigence et la disette abâtardissent les cœurs, rendent les hommes patients, enlèvent la fierté et le courage de la rébellion. »

A cette politique barbare le philosophe répondra : Tous ces conseils sont infâmes et tendent au déshonneur du roi dont la gloire et la sécurité consistent plus dans le bonheur du peuple que dans ses propres trésors. La société s'est donné des princes dans son propre intérêt et non dans celui des princes [1]. Comme un berger qui doit s'inquiéter de la nourriture du troupeau plus que de la sienne propre, les rois doivent veiller à la félicité du peuple plus qu'à leur propre bonheur. Bien loin que la pauvreté des sujets leur assure la paix, l'expérience montre que c'est parmi les gens désespérés et qui n'ont rien à perdre

[1] « C'est le consentement qui fait le prince, » disent Erasme dans son *Prince chrétien*, et Morus dans ses *Epigrammes*.

que s'élèvent le plus de troubles. Est-il glorieux de régner uniquement par l'injustice et grâce à la misère de tous? Est-il de la dignité d'un roi de commander uniquement à des gueux? Un homme qui regorgerait seul de richesse et de plaisirs pendant que tous les autres vivraient dans la souffrance ne serait pas un roi, mais un garde-chiourme. Les théoriciens qui basent leur système sur la gêne universelle ressemblent à un médecin qui ne pourrait guérir une maladie qu'en en donnant une autre. C'est la paresse et l'orgueil qui inspirent le mépris et la haine du peuple.

■ ■

Le parallélisme est frappant entre ces idées et celles qu'Érasme exprimait la même année dans son *Institutio Principis Christiani*.

En l'Anglais sir Thomas comme en Érasme de Rotterdam, il faut voir les champions de la morale chrétienne et « humaine » appliquée même dans ce domaine politique d'où l'Italien Machiavel, précisément à la même époque[1], s'efforçait de la chasser. Le *Prince*

[1] Machiavel écrit le *Prince* en 1514, montre le manuscrit à Laurent de Médicis en 1518, le publie en 1531. Morus publie l'*Utopie* à la fin de 1516, et Erasme le *Prince chrétien* au début de cette année.

chrétien et l'*Utopie* répliquent sans le connaître au *Prince* tout court du grand Florentin. Il s'agit de la civilisation tout entière. De même que Morus et son ami restent fidèles (et l'un jusqu'au martyre) à l'idéal universaliste de la Chrétienté (qui est aussi « l'Humanité ») contre les nationalismes naissants, de même ils tiennent pour la transcendance de la morale, et la loi suprême ne leur paraît pas être l'intérêt du prince. Comme Platon dont il s'est tant inspiré, sir Thomas pense (et c'est là l'idée fondamentale de la *République*) que le bonheur de l'État comme celui des individus est lié à la justice. De même, Érasme écrit à François Ier que les princes doivent « en leurs conseils prendre comme règle suprême la loi évangélique », ce qui est le *leit-motiv* du premier livre de l'*Utopie* [1].

Les deux amis sont en parfait accord sur tous les points. A tel point que certains attribuèrent l'*Utopie* à Érasme [2]. Sous une autre forme, mais non moins catégoriquement que le *Prince chrétien*, ce livre condamnait l'égoïsme social, l'âpreté au gain, l'ambition ou l'oisiveté des classes dirigeantes, les abus

[1] L'*Institutio Principis Christiani* et la *Querela Pacis* d'Erasme ont, d'ailleurs, inspiré bien des idées « humanitaires » du *Gargantua* de Rabelais, du *Cortegiano* de B. Castiglione.

[2] Lettre du 18 mai 1518.

de la propriété privée, la trop grande inégalité des fortunes, la trop grande sévérité des lois, le despotisme, la diplomatie rusée, la fausse monnaie, les monopoles, la spéculation et surtout la guerre. Les deux humanistes combattent, au nom de Platon et de l'Évangile, d'une part, la politique d'Aristote qui leur semble trop favoriser l'amour des biens temporels et l'individualisme ; d'autre part, la tendance autocratique de l'époque, qui altérait le principe de la loi en la faisant dériver de la volonté arbitraire d'un homme.

Pour Érasme et pour Morus, le prince ne doit pas gouverner dans son intérêt propre, mais se dévouer au bonheur de tous. Il est un père et non un maître. Le consentement général fait la légitimité de son pouvoir. Il est la « loi vivante », le « médecin de la république », l'organe du bien général comme l'œil est celui de la vision.

Enfin, il est peu d'écrivains qui aient trouvé pour parler de la guerre des accents aussi émouvants et aussi catégoriques que l'auteur des *Adages* [1] et de la *Querela Pacis* [2].

[1] Notamment le *Dulce bellum inexpertis* (« La guerre est aimée par ceux qui ne la font pas »...), parfois publié à part, et l'*Aigle et le Scarabée*.

[2] 1517.

Peu d'auteurs ont si complètement approfondi cette question tragique qui fut toujours au premier rang de ses préoccupations [1]. Rien ne lui semble plus absurde, plus indigne d'un « homme » et d'un « chrétien », c'est-à-dire plus opposé à l'essence même de sa pensée que la guerre impie et que l'amour-propre national excessif, grâce auquel « pour le jour d'hui communément les Anglais haïssent les Français et non pour autre chose sinon qu'ils sont Français ; les Anglais haïssent les Écossais... les Italiens, les Allemands, ...et pareillement ainsi des autres... Pourquoi ces noms-là nous séparent-ils plus que le nom de Jésus-Christ qui nous est commun à tous, ne nous assemble et allie [2] ? » Il sait que la guerre détruit les bonnes mœurs, sape les lois, met au premier rang les plus mauvais. Il sait qu'elle « ne paie pas », ruine souvent même le vainqueur, exige dix fois plus d'efforts qu'il n'en serait nécessaire pour assurer la prospérité dans la paix. Il venge « l'honneur du nom chrétien » contre ceux qui, falsifiant les textes sacrés, excusent les guerres in-

[1] Exposant son attitude et ses travaux au franciscain Jean Gache, il commence par dire : « J'élève la voix contre les guerres que nous voyons depuis quelques années ébranler la chrétienté... »

[2] *Institutio principis christiani.*

ustes, incitent au massacre et en rendent omplice l'Église du Prince de la Paix[1]. Il 'indigne que des chrétiens, partis en guerre our conquérir un territoire, acquérir une loire impie ou réclamer « un peu d'argent on payé, peut-être non dû », « osent offrir ur leurs autels la sacro-sainte victime » et articiper au sacrement qui est par excel- ence celui de l'unité, communier à la chair t au sang du Christ, puis s'égorger mutuel- ement, alors que les Scythes barbares « con- idèrent comme des frères ceux avec qui ils nt échangé un peu de sang ou à la table des- uels ils ont une fois mangé [2] » !

Il n'est pas d'avis de faire sans raison la uerre aux musulmans, ces « demi-chrétiens » ui ne sont pas hors la loi ; car il sait quels ntérêts inavouables et très matériels se oilent souvent du zèle pour la religion. Que es chrétiens commencent par être vraiment hrétiens [3].

Sans doute, dit-il, on ne peut refuser aux tats le droit de juste guerre, pas plus qu'aux agistrats le droit de punir ; mais tout doit tre essayé avant de s'y résoudre, car la

[1] *Querela Pacis* et *Colloques : Charon.*
[2] *Querela Pacis.*
[3] *Utilissima consultatio de bello Turcis inferendo.* Fribourg, 7 mars 1530.

guerre est si mauvaise de sa nature qu même juste et inévitable, elle apporte plu de mal que de bien. Aussi Érasme propose t-il tout un système d'arbitrage, d'éducatio morale des princes, du clergé et des peuples de propagande systématique contre la guerre

Les idées de Thomas Morus coïncidaien exactement avec celles de son ami. Mais tandis qu'Érasme s'occupe plus spéciale ment de la justice internationale et de l paix, l'auteur de l'*Utopie* insiste surtout su la justice sociale.

Quelle erreur de voir en Érasme un pré curseur de Voltaire et d'Anatole France, l « père du monde moderne », dans le sen restreint que l'on donne à ce mot ! San doute il a lutté contre le dogmatisme vid et la scolastique dégénérée ; mais son huma nisme, comme celui de Morus, est très diffé rent du « scientisme » d'un Bacon. Il lutt contre le formalisme, non contre la haut intellectualité. Il résiste à la tendance puis sante qui emporte les hommes d'État et le diplomates, élèves de Machiavel, précurseur

[1] *Prince chrétien*, *Querela Pacis*, lettre à François Ier 1523, Adage : *Dulce bellum...*

e Catherine de Médicis, de Louis XIV, de Richelieu, de Frédéric II et de Bismarck. ans doute, le moralisme d'Érasme semble, première vue, un peu étroit, un peu pragnatiste et antimétaphysique, mais cet aspect ient de ce qu'il avait à combattre le plus reux des dogmatismes (avec les mêmes arguments que l'*Imitation*), et au fond son umanisme tend à la plus haute intellectuaté, à la vraie science qui « libère », de même u'il tend au mysticisme, mourant aux hoses sensibles et périssables pour vivre ux choses intelligibles et éternelles. « Le hemin de la vie spirituelle et parfaite, dit-il ans l'*Enchiridion*, c'est de se retirer peu peu des choses qui ne sont pas vraiment, nais qui, en partie, semblent être ce qu'elles e sont pas, et qui, en partie, s'écoulent t se hâtent de retourner au néant ; c'est de e tourner vers les choses qui sont vraiment ternelles, immuables et pures. »

Sans doute, il n'est pas un saint (et c'est eut-être ce qui lui a manqué pour *imposer* son siècle et aux temps modernes une renaissance » qui fût traditionnelle et un umanisme qui restât complètement relieux) ; mais on est souvent fort injuste pour ui. L'on pourrait trouver dans ses œuvres si on lisait encore son beau latin souple,

modernisé, vivant et nerveux), sous l'écorce des polémiques et des actualités contingentes la quintessence d'une pensée platonicienne et chrétienne à la fois, l'amour de la vérité pour elle-même, moins l'orgueil de la science que le mépris apitoyé de l'ignorance méchante et de la folie, l'amour de l'intelligence, non point seulement au sens restreint mais de celle qui est un don de l'Esprit-Saint l'amour de cette Sagesse qui n'est pas seulement celle des hommes charnels, mais qui se déclare elle-même assise sur le trône divin éternelle Sophia, incarnée en Jésus-Christ lequel a ouvert la voie d'immortalité à ceux qui ne sont pas nés de la chair et du sang mais aspirent comme Diotime à l'Eros céleste.

Loin d'ouvrir la voie à l'humanisme rationaliste irréligieux, Érasme et Morus marquèrent plutôt l'apogée, l'éclosion de toutes les tendances médiévales rectifiées. Le *Dialogue cicéronien* ne s'oppose-t-il pas violemment à cette résurrection du paganisme antique qui triomphait chez certains humanistes et dont Étienne Dolet se fit contre lui (et contre le bon sens) le champion fanatique! En même temps que l'imitation littéraire servile, Érasme condamnait « le paganisme qui s'efforçait de relever la tête sous le voile

de l'antique littérature renaissante [1] ». Bien loin de se faire païen comme tant de savants italiens de son temps, ce qu'il demandait à l'Antiquité c'était une leçon de sagesse chrétienne. Il la contemplait comme un miroir humain de l'éternelle vérité.

La sagesse chrétienne et la sagesse antique s'opposent pour lui si peu qu'il compare le « délire » platonicien, unissant celui qui aime à l'objet de son amour, à l'extase des mystiques, avant-goût de la future béatitude, et déclare que notre infirmité actuelle seule nous fait juger absurde la pure sagesse du Christ dont « la folie triomphe de toute la sagesse mondaine [2] ».

Érasme et Morus sont des mystiques dans la mesure où ils ont le sens de l'Unité. C'est ce principe qui domine leur œuvre et leur vie. Le chancelier de Henri VIII meurt pour lui. L'érudit hollandais cosmopolite en fait le centre de sa philosophie morale et politique. Il sait que les maux de la guerre, aussi bien que les plaies sociales, ont pour racine l'égoïsme. Et il adresse cette admirable prière au Christ unificateur, « unique auteur et tuteur de la paix » :

[1] « J'ai donné un son chrétien aux belles lettres jadis presque toujours païennes », écrit-il en 1527.

[2] Lettre à Dorpe, mai 1515, sur l'*Eloge de la folie.*

« Ta nef menace naufrage. Ce sont nos fautes qui ont amené cette tempête... Tu apaisas un jour les flots... Toi seul as pu donner des lois au vieux chaos, associant harmonieusement les germes discordants et sans beauté des choses. Combien plus honteux ce chaos où il n'y a ni charité, ni foi, ni respect des traités et des lois, ni accord des croyances, mais où chacun chante son chant dans un chœur discordant ! Les astres roulent harmonieusement, les éléments savent garder leur ordre. Et Tu permettrais que Ton Épouse s'épuisât en dissentiments perpétuels ! Jadis Tu chassais les démons ; chasse aujourd'hui de Tes fidèles les esprits mauvais de l'ambition, de l'avarice, de la luxure et de la vengeance, maîtres de discordes. Crée en nous un cœur nouveau. Confirme Ton Église en cet Esprit par lequel Tu as associé la terre au ciel... »

ÉMILE DERMENGHEM.

LA TRAVERSÉE INUTILE

Il y avait cinq minutes qu'il attendait sur le quai, devant la *Bonne Espérance*, dont la proue monstrueuse lui cachait l'estuaire tout entier. Autour de lui, des gamins jouaient, entre les tas de charbon et les pyramides de barriques. Des cris et des rires lui parvenaient, sans doute, mais il semblait ne rien voir et tenait la tête baissée. Il était grand, vêtu d'un manteau de drap usé, avec des poches énormes où ses mains étaient enfouies ; le bord de son chapeau retombait sur ses yeux et cachait son visage. Il demeurait immobile, une grande valise posée à ses pieds.

Lorsqu'on vint le chercher, il prit lui-même sa valise dont le poids faisait trembler ses poignets et suivit son guide sur l'étroite passerelle et sur le pont du vaisseau. On le conduisit à sa chambre.

Seul, il ferma le hublot dont il vissa la poignée, tira le petit rideau de serge et ôta

son chapeau. C'était un homme d'une quarantaine d'années, au visage triste, aux traits réguliers et sans rides, mais on devinait son âge à l'expression méfiante et découragée des yeux et à ce quelque chose dans la couleur de la peau qui n'est plus la jeunesse. Après avoir hissé sa valise sur sa couchette, il l'ouvrit et en déballa ses affaires avec les gestes de quelqu'un qui est résolu à ne pas demeurer oisif une seconde et cherche à se distraire de ses pensées en s'occupant d'un petit travail manuel.

Le lendemain, le capitaine Suger le fit prier de venir le voir. Le capitaine avait toutes les façons d'une personne franche, jusqu'à en être malhonnête. Il lui dit rondement :

— Monsieur, vous savez que je ne reçois presque jamais de passagers à mon bord. Sans doute, le règlement m'y autorise, mais mon navire est avant tout un navire de commerce. C'est une sorte d'exception que je fais en votre faveur.

Il s'arrêta comme pour donner le temps à l'unique passager de la *Bonne Espérance* de formuler un remerciement. Mais l'homme ne disait rien. Le capitaine mit les mains dans

ses poches et se tint en équilibre sur la pointe des pieds, d'un air un peu narquois.

— Je vais être obligé de vous demander vos papiers, dit-il enfin.

— Je vais donc vous les montrer, si c'est nécessaire, fit doucement le passager.

— Ici, ce que je veux est toujours nécessaire, répliqua le capitaine sur le même ton.

Il y eut un silence pendant lequel l'homme affermit son lorgnon, fouilla dans la poche intérieure de sa veste et en retira son passeport qu'il déplia. Le capitaine prit ce document et l'examina avec la plus grande attention. Il avait une grosse figure dans laquelle la curiosité mettait une infinité de petits plis et des yeux qui s'attachaient sur tout avec une sorte de voracité.

— Drôle d'idée que vous avez eue de voyager sur un navire de commerce, dit-il enfin en rendant le passeport au passager. Vous savez qu'on met vingt jours.

— Je sais, dit l'homme.

Et il replia son passeport.

— Évidemment, c'est un peu moins cher, reprit le capitaine avec une petite moue. C'est pour cela sans doute que...

Il n'acheva pas et se dressa sur la pointe

des pieds, semblant attendre, pour retomber sur ses talons, que le passager lui eût fourni une explication. Mais l'homme se taisait.

— Et puis, fit le capitaine, cela ne me regarde pas.

Il eut un mouvement d'épaules et tourna le dos au passager qui se retira.

Une importante cargaison de matières premières assurait à la *Bonne Espérance* une position à peu près invariable malgré l'agitation de la mer, et elle allait, lourde et lente, mais ferme, sous un ciel menaçant. Ces premiers jours furent assez pénibles pour le passager. Il n'était pas du tout marin ; on pouvait même douter, à voir ses pas incertains et son air inquiet, qu'il eût jamais mis les pieds sur le pont d'un vaisseau. La plus grande partie du jour, il restait dans sa cabine où il paraissait se plaire. Certains hommes ont la faculté de pouvoir s'installer partout et de telle sorte qu'ils semblent s'y être établis pour toujours. Comment s'y prennent-ils? C'est leur secret. Il leur suffit de déplacer quelques objets, de changer la position d'un meuble pour que, d'une manière inexprimable la chambre d'hôtel où ils ne passeront qu'une nuit ait l'air de leur

appartenir depuis longtemps et d'être pour eux une demeure qu'ils ne quitteront jamais. Sans doute y a-t-il en eux quelque chose qui s'oppose à l'idée de changement et qui tend à donner à ce qui les entoure un aspect en quelque sorte définitif. C'était peut-être un mouvement instinctif de ce genre qui poussait le passager de la *Bonne Espérance* à modifier autant que possible l'apparence de sa cabine. Sur sa couchette, il avait jeté une couverture beige qui lui appartenait, dissimulant ainsi la courtepointe bleue au chiffre de la Compagnie. Il avait supprimé de même l'*antimacassar* qui étalait sur le dossier du fauteuil le même chiffre brodé en couleurs vives. Quelques livres occupaient une planchette primitivement destinée à recevoir des chaussures. Enfin la table était placée dans un coin qu'elle usurpait d'une façon manifeste, comme en témoignait la grande tache claire que son pied avait laissée sur le tapis à l'endroit où elle se trouvait d'abord. Où elle était maintenant, un coup de roulis un peu plus fort que les autres ne manquerait pas de la renverser, mais le voyageur n'avait de la mer qu'une connaissance limitée.

Presque au début du voyage, des pluies

torrentielles s'abattirent sur la *Bonne Espérance* avec une violence telle qu'on eût dit qu'elles avaient à cœur de faire retourner le vaisseau à son port. Mais y eut-il jamais d'exemple qu'un vaisseau fît route arrière à cause de la pluie? Le capitaine riait de ce temps effroyable. « C'est vous qui nous devez cela », disait-il avec impertinence au voyageur, lorsque, par hasard, il le rencontrait dans les couloirs. Alors le grand homme maigre raffermissait son lorgnon sur son nez et faisait entendre un rire sans joie qui ressemblait à une toux. Un jour, le capitaine lui dit d'un air brusque et enjoué :

— Vous savez, vous êtes mon hôte ; il va falloir que vous preniez vos repas à ma table.

Il mit ses petites mains grasses derrière son dos et reprit sur un ton calculé pour faire rire :

— Cela vous ennuie, hein?

L'homme secoua la tête en signe de protestation.

— Dites donc, fit tout à coup le capitaine, est-ce que vous parlez quelquefois?

Trois jours plus tôt, il n'eût pas risqué une question aussi familière et insolente. Mais il se sentait de plus en plus important

à mesure qu'il gagnait la haute mer : à cinquante mille de la côte française, ces plaisanteries lui étaient permises. L'homme fit une sorte de grimace qui devait tenir lieu de sourire et se retira après avoir salué.

A partir de ce jour, ils prirent leurs repas à la même table, dans une petite pièce située à l'avant du vaisseau. De grands hublots permettaient de voir dans toute son étendue la ligne inquiète de l'horizon. Une lumière forte et crue éclairait le capitaine et le passager assis l'un en face de l'autre.

— Ici, disait Suger en se renversant sur sa chaise, on sent vraiment qu'on est en mer. On ne fait pas un mouvement sans la voir.

Et il confia que, de toutes les pièces du vaisseau, c'était celle où il se trouvait le mieux. Il était marin de naissance, pour ainsi dire ; il n'aimait pas la terre, les villes. Il n'aimait que la solitude de son vaisseau.

— Vous me croyez gai, sans doute, parce que je plaisante, dit-il. Au fond, j'ai la gaieté des mélancoliques.

Et, comme si cette confidence en valait bien une autre, il releva la tête avec brusquerie et s'écria :

— Mais vous ! Parlez-moi donc de vous
Vous ne dites rien.

C'était vrai. L'homme ne disait rien. I
mangeait en silence, regardait le capitaine
travers son lorgnon, hochait la tête, mais n
soufflait mot. Il n'avait pourtant pas l'ai
timide ; ses yeux avaient même l'expressio
hardie des myopes qui ne doutent pas qu
tout le monde soit au courant de leur infirmit
et de l'obligation où ils se trouvent de fixe
les gens pour bien les voir. Quelquefois, ce
pendant, il se passait quelque chose dans so
visage, mais cela était trop rapide pour qu
le capitaine songeât à le remarquer. Était-c
l'effet d'un malaise subit? Tout à coup, le
sourcils s'abaissaient et les prunelles s'em-
buaient, semblaient s'agrandir. Un horrible
désespoir se répandait sur ses traits, hésitait
un instant, puis disparaissait presque aus-
sitôt dans une crispation. Cela ressemblait à
un tic. Dans ces moments, le passager enle-
vait toujours son lorgnon et baissait un peu
la tête.

Ils en étaient au dessert et le capitaine
jouait avec son couteau qu'il faisait basculer
sur son index.

— Mais oui, répéta-t-il, vous ne dites ja-

mais rien. Cependant, je ne désespère pas. Encore quelques jours en mer, et vous serez plus loquace.

Le passager haussa les épaules et ôta son lorgnon pour l'essuyer. « Nous verrons bien », semblait-il dire.

Sans doute le capitaine avait-il raison. Une semaine à bord d'un navire marchand, c'est-à-dire, pour un passager, une solitude à peu près parfaite, cela transforme un homme. Les mélancoliques même n'y résistent pas. Il faut parler, il faut se lier, se faire des amis, ne serait-ce que pour les abandonner en arrivant au port. Mais il est assez curieux qu'au bout de cinq ou six jours de voyage en mer l'on pense moins au port, et l'on tend à l'oublier tout à fait à mesure que l'on s'en rapproche. La monotonie du voyage pénètre en vous et avec elle l'idée singulière que ce qui dure depuis un si grand nombre d'heures ne pourra jamais finir. Si, au moins, il y avait eu une diversion d'une minute, si l'on avait passé une île, aperçu de loin l'extrême pointe d'un continent ; mais rien ne vient interrompre la ligne infinie que l'on voit au réveil, pendant les repas, la journée tout entière. Pour une nature nerveuse, ce spectacle

est une épreuve, presque un tourment. Il est ainsi des êtres qui, à bord d'un vaisseau, se tournent vers la compagnie de leurs semblables comme vers leur salut, même s'ils les méprisent, même s'ils les haïssent ; car il faut qu'ils vivent, qu'ils échappent à l'ennui dévorant des journées, à la mer, à ce léviathan qui les guette et les accompagne en silence.

Ai-je dit que la *Bonne Espérance* allait de France en Amérique? Elle suivait la route la plus longue et filait droit sur Savannah. Le capitaine s'en accommodait. Il y avait longtemps qu'il avait pris son parti de la mer en s'aidant de la conversation des hommes de l'équipage, et, lorsqu'il s'en trouvait par hasard, des passagers. Un passager était une aubaine. Comme beaucoup d'esprits médiocres et qui ont lu quelques romans, le capitaine se piquait de ce qu'il nommait psychologie et s'amusait à observer les gens de son entourage. Il s'accordait à lui-même de la pénétration et ne doutait pas qu'au bout de quelques jours il pût trouver, pour employer une expression qu'il aimait bien, la *formule* des personnes qu'il examinait. Je n'irai pas jusqu'à dire qu'il notait ses observations par

écrit, mais la chose est bien dans son caractère. Lorsqu'il avait donné ses ordres à tout le monde, surveillé la manœuvre, il lui restait une longue journée qu'il fallait remplir. Aussi le passager lui fournissait-il une distraction précieuse. Il se félicitait de l'avoir à son bord, comme un géomètre se frotte les mains devant un problème difficile. A la réflexion, il aimait ces manières froides, ce silence qui l'avait irrité tout d'abord, et cette réserve qui, somme toute, faisait durer le jeu et le rendait plus intéressant.

Cependant le voyageur semblait résolu à se taire. Il était visible que les regards inquisiteurs du capitaine lui déplaisaient, et qu'il considérait les heures des repas comme excessivement désagréables, mais il essayait de ne rien laisser voir de ces sentiments et ce qui en paraissait paraissait malgré ses efforts. Si le capitaine avait été aussi observateur qu'il pensait, il aurait deviné, à coup sûr, que le voyageur avait peur de lui ; mais il suivait une autre piste et croyait avoir affaire tout bonnement à un orgueilleux misanthrope. Heureux de sa découverte, il s'ingéniait, à présent, à poser des questions adroites qui devaient à la fois flatter le voyageur dans sa

vanité et l'amener à des confidences sur lui-même. Cette tactique échoua, pourtant, comme avaient échoué avant elle la manière brusque du capitaine et ses interrogatoires précis. Le voyageur ne disait rien ; seulement, lorsque le capitaine devenait trop insistant, il baissait la tête, un peu comme on baisse la tête dans une bourrasque.

Maintenant, le ciel était pur et la *Bonne Espérance* semblait aller plus vite. L'air était doux. Le silence régnait, à peine interrompu par le murmure des vagues qui s'épanouissaient à l'avant du navire. Mais le voyageur ne quittait pas sa chambre. Là, seul, il semblait en repos. On eût dit qu'il avait tout à craindre en dehors de cette petite pièce et que, passé la porte, sa vie était en danger. Parfois, les matelots qui se promenaient sur le pont voyaient dans l'ouverture d'un hublot une face blanche au regard indécis, et qui disparaissait aussitôt, subitement apeurée.

Devant le silence du passager, le capitaine demeura d'abord interdit ; puis il en conçut de l'humeur. Il avait invité cet homme à sa table, il lui avait parlé avec franchise comme à un ami, à un vieil ami, il lui avait même confié plusieurs circonstances de sa vie

privée, et qu'avait-il obtenu en échange? Rien. Sans doute, il est captivant de pénétrer les secrets d'un taciturne par le seul secours de l'observation et de l'intelligence, mais, au bout de la troisième semaine, le capitaine en avait assez. Il y avait quelque chose de rebutant dans le visage morose du passager et son silence n'était pas intéressant.

Le voyage tirait à sa fin ; déjà, un goéland, annonciateur de terres prochaines, s'était abattu sur le pont du navire pour repartir aussitôt du vol pesant de ses longues ailes cassées. Un jour qu'il se levait de table, le capitaine se planta devant son invité qui n'avait rien dit depuis le commencement du repas. Il se dressa sur la pointe des pieds et retomba sur les talons.

— Vous savez, nous arrivons après-demain, dit-il.

L'homme releva la tête. La mine sévère du capitaine l'effraya, sans doute. Il fit une sorte de grimace, ôta son lorgnon et répondit d'une voix éteinte :

— Je sais.

Il paraissait si abattu que l'irritation du capitaine fit place à un mouvement de compassion.

— Vous n'avez rien? demanda Suger au bout d'un instant. Vous n'êtes pas malade?

L'homme secoua la tête.

Comme il regagnait sa cabine, un mouvement subit du navire lui fit quitter la paroi contre laquelle il s'appuyait et le jeta contre une des chaloupes installées sur le pont. Il eut un geste convulsif et, se cramponnant à des cordages, il regarda la mer avec l'expression d'horreur d'un homme que l'on mettrait tout d'un coup en présence de la mort.

— Ne craignez rien, lui cria le capitaine qui le suivait de loin.

Et il vint l'aider à regagner sa cabine.

Cette journée passa comme les autres, à cela près que le capitaine formula moins de questions qu'à l'ordinaire. Il avait, évidemment, pris son parti d'un silence qu'il ne pouvait vaincre et même, par un mouvement de bonhomie qui lui faisait honneur, il semblait vouloir être plus aimable qu'il n'avait été jusqu'alors. Était-ce que la mine véritablement atterrée du voyageur lui faisait pitié? Parfois il le regardait à la dérobée et hochait lugubrement la tête. Le voyageur ne mangeait que fort peu et demeurait la plupart du temps courbé sur son assiette, frottant inlassable-

ment ses genoux de la paume de ses mains. A sa mise soigneuse et pauvre, à sa redingote boutonnée haut, on l'eût pris pour un professeur.

Le dernier jour se leva sur une mer brumeuse mais calme, et, lorsque les deux hommes s'attablèrent ensemble pour la dernière fois, le ciel était radieux ; l'air apportait des bouffées de parfums dans lesquels on croyait discerner déjà la délicieuse odeur de la terre et des arbres.

— Hé bien, fit le capitaine en versant du vin à son invité, quittons-nous bons amis, buvons à la santé l'un de l'autre.

L'homme prit une expression à la fois douloureuse et stupide. Il leva son verre qu'il tint en l'air un instant, mais, tout à coup, ses doigts s'écartèrent et le laissèrent tomber. Le verre se brisa sur une assiette et le vin, éclaboussant les mains du passager, se répandit sur la nappe blanche en une large flaque sombre qui s'agrandit aussitôt et devint rose pâle. Des gouttes brillaient sur le tapis.

Suger posa son verre devant lui et ne dit rien. Il y eut un moment de silence pendant lequel le passager considéra ses mains tachées de vin comme si une monstrueuse diffor-

mité en eût subitement modifié l'aspect. La lumière de midi le frappait de face, découvrant ce visage honteux qui s'inclinait par habitude et cherchait à se cacher, et dans cette espèce de flamboiement du soleil sur les parois, dans ce triomphe d'un ciel blanc de chaleur et d'une mer d'acier qui semblaient emplir la cabine, l'homme paraissait s'anéantir sous quelque chose de gigantesque. Ses épaules s'étaient resserrées. Il retira ses mains de dessus la table et les posa sur ses genoux, avec un geste furtif. Soudain, il releva la tête et jeta un regard terrifié sur le capitaine :

— Qu'avez-vous? lui demanda-t-il.

— Moi? fit Suger, stupéfait de cette question.

— Mais oui, continua l'homme d'une voix étouffée. Vous allez me demander quelque chose?

Et, sans transition, il déclara précipitamment :

— J'ai quelque chose à vous dire.

Il était blême et joignit les mains sous la table avec tant de force que les articulations craquèrent, et, comme s'il eût craint que le capitaine n'eût pas entendu, il répéta plus haut :

— ...Quelque chose à vous dire.

— Allons ! s'écria presque aussitôt le capitaine. J'en étais sûr. Je savais bien que vous finiriez par me parler. Je connais la mer.

Il eut un éclat de rire sonore où perçait une gêne.

— Remettez-vous, fit-il en voyant le trouble du voyageur. On peut tout me confier, vous savez.

Mais un tremblement continu s'était emparé du voyageur. Il fit une ou deux fois le geste d'ouvrir son veston, de tirer ses manchettes comme pour gagner du temps, et d'une façon qui faisait songer à une sorte de tic professionnel.

— Dans combien d'heures arrivons-nous? demanda-t-il.

Une grimace contracta le bas de son visage et il passa les mains sur ses joues. Il eut la mine angoissée d'un homme qui se débat et se sent pris.

— Cet après-midi, vers trois heures, répondit le capitaine.

Le voyageur baissa la tête et se tint immobile. Puis, d'une voix que l'effroi arrêtait à chaque mot, il se mit à parler.

Lorsqu'il eut écouté jusqu'au bout, le capitaine posa son verre et dit :

— Hé bien?

— Hé bien, c'est tout, répondit le passager.

— Comment! s'écria Suger. C'est pour cela que vous faites ce long voyage? Êtes-vous fou? Vous étiez tranquille en France...

— Non.

— Mais voyons, personne ne vous soupçonnait.

Le voyageur leva les épaules en secouant la tête, comme pour dire qu'on ne pouvait rien changer à ce qui était accompli.

— Allons, reprit le capitaine avec le mouvement d'humeur de quelqu'un qu'on veut mystifier, il y a autre chose, sûrement. Cela constitue à peine un crime!

A ces mots, le voyageur leva les yeux et regarda le capitaine. Ses lèvres tremblaient ; sur ses tempes perlait une petite sueur que l'on voyait briller entre les cheveux gris. Il frappa sur la table.

— Je vous ai menti, s'écria-t-il. Ce que je vous ai dit est faux. Je ne suis pas un criminel.

— Alors, pourquoi diable m'avez-vous

raconté tout cela? demanda le capitaine, qui devenait rouge de colère.

— Parce que vous m'y avez forcé. Vous me regardiez, vous me posiez toutes sortes de questions. J'ai dit n'importe quoi.

Il frappa encore une fois sur la table et déclara d'une voix sourde :

— J'avais peur. Vous m'avez fait peur. Vous aviez l'air d'un policier qui recherche un assassin. Je vais en Amérique pour mes affaires. Je ne suis pas du tout un assassin.

Le capitaine haussa les épaules d'un air furieux, et sourit.

— Si, dit-il. Mais je ne parlerai pas.

Le voyageur baissa la tête et son lorgnon tomba sur la table. A ce moment, l'air fut déchiré par la clameur d'une sirène, puis quelqu'un à l'avant du vaisseau cria : « Terre ! » Le capitaine se leva d'un bond et jeta un rapide coup d'œil par un hublot.

— Terre ! fit-il à son tour.

Et il sortit.

Il descendit le petit escalier qui menait sur le pont et donna des ordres à des hommes qui passaient. Des oiseaux tournoyaient autour des cheminées et jetaient des cris sau-

vages. A l'horizon, une ligne plus foncée indiquait l'Amérique.

Alors, le capitaine se retourna vers la salle à manger dont on voyait les six hublots, et, mettant les mains de chaque côté de son visage, il lança d'une voix forte :

— Hé là ! voyageur ! Nous arrivons.

Mais il y avait quelques minutes déjà que le voyageur était mort.

JULIEN GREEN.

I

MARIAGE

A Jean Aurenche.

Je vais me marier. Son nom? il est des plus affreux. Je me marierai le 29 mai et elle le 30 juillet.

Mais juillet n'est pas mai. Vous voyez bien qu'il est impossible que nous nous retrouvions.

Goutte à goutte l'espace envahit les fleurs et les pleurs. Le métal froid de la mer se déplie et replie. Éponge pliée sur elle-même à l'infini. La mer est bien petite; sa grandeur n'est pas dans l'immensité. Elle s'accroît par elle seule et s'engendre; elle se nourrit par simple pression des plis de sa robe.

La mort, cette petite morte dans la bière ne cesse pas de manger sans engraisser; la bière fait cependant engraisser les morts. Cette enfant ne grandira pas.

II

LES BISONS PORTECIEL

La tour plonge, la tour d'ailes; le zèbre bleu trompe son monde. Choisir sa cloison, réfléchir avec des fleurs, appliquer le givre au jeu, le creux aux cuisses. L'espace lassé, cette roue trop longue, c'est un enfant en costume de plaine. Iles lâches, marche coupante, terres blêmies, les ratures des panthères, la laine des lions, le sourire des ours ou des heures, une loutre retirée que poursuit un bâton blessé, on dit qu'une grotte rôde dans les parages.

La cage à lait, les poires des carpes, les écheveaux des chiens, la liberté des vertèbres; dans leur peignoir de cèdre les femmes passent la peau en dehors. Il faut râper l'épée auparavant. La tribune de plumes, le feu, les beaux navires écartelés. La croix du silence qui mue dans la lumière.

PAUL SABON.

LA CHINE ET LES MISSIONS

> Les missions catholiques sont l'instrument gigantesque de la civilisation universelle.
>
> Joseph DE MAISTRE.

A mes amis Jean Hô et Robert Pan Kouan.

PRÉLIMINAIRES. — Nous sommes arrivés
à une époque extraordinaire de l'histoire du
monde. Si quelque immense catastrophe ne
survient, le jour luira vite où l'unité maté-
rielle de la tribu humaine sera définitive-
ment consommée. Rien, au contraire, ne
permet de prévoir la réalisation de son unité
morale. A cet égard, le monde moderne est
en plein déséquilibre : unification matérielle
croissante, désunion des esprits et des cœurs
non moins croissante, en dépit des déclara-
tions humanitaires. Devant ce spectacle, on
peut se demander où en est l'œuvre du Christ,
« Prince de la Paix ». Combien d'humains sont

à cette heure au bercail de l'Église « de tout la terre »?

Il ne s'agit pas d'invisible, nul ne pouvan savoir quels sont ceux d'entre les homme qui sont hors des voies normales du salut mais qui trouveront le salut. Il ne peut s'agi que de chiffres brutaux. Voici les derniers : su un milliard 756 millions d'habitants de l terre, il se trouve 310 millions de catho liques, vis-à-vis d'un milliard 46 millions d païens, 250 millions de protestants et 150 mi lions de schismatiques. Près des deux tier des hommes ignorent donc encore le baptême sinon l'action directe de la grâce. Or un pe moins de la moitié de tous les païens d monde sont Chinois. Cette seule idée fai apparaître l'importance énorme de la Chin au point de vue missionnaire.

Déjà au point de vue purement humain cette importance est formidable. Aucu pays au monde n'est si vaste, la Russi exceptée, mais en y comprenant la Sibéri Aucun n'est si peuplé : elle compte, au di des derniers travaux des hommes les plu compétents, près de 500 millions d'hab tants [1]. De toute façon, c'est là une giga

[1] Voici le chiffre donné par le R. P. Richard, S. J auteur d'une très récente *Géographie de la Chine* (Shanghaï 411 millions et demi sans compter la Mandchourie, la Mo

tesque fourmilière. Aucun non plus n'est si vieux. La Chine a derrière elle un passé de quarante-trois siècles d'histoire certaine, et quand cette histoire commence, nous trouvons déjà une nation constituée, avec ses nstitutions, son savoir, ses arts, en un not, une civilisation complète. Tout le monde est d'accord pour dire que le Chinois est remarquablement laborieux et pacifique. Et l est accueillant. La xénophobie dont on 'a beaucoup accusé est surtout la réaction le son patriotisme très éveillé depuis les ingt dernières années et exacerbé par les lerniers événements [1]. Enfin, la Chine pos-

olie, le Turkestan chinois et le Thibet. 489 millions d'habiants, dit de son côté, dans un mémoire tout récent (*l'Economie agricole de la Chine*, collection de l'École des sciences olitiques et sociales de Louvain, 1926) un Chinois, M. Wang-'u-San, docteur ès sciences politiques et sociales.

[1] C'est ce qu'on a appelé la xénophobie chinoise, terme aladroit qui prête à erreur. « Le peuple chinois est très ociable, curieux et ouvert. Mais le gouvernement eut touurs une peur horrible que, au contact des étrangers, son euple n'en apprît trop long et ne perdît de sa souplesse. e là, l'effort constant pour tenir l'empire fermé et les calomes contre les étrangers, répandues préventivement dans peuple par les officiers du gouvernement, leurs agents et urs satellites », p. 154-155. (*Histoire des croyances religieuses des opinions philosophiques en Chine*; Imprimerie de ien-Hien, 1922), par le R. P. Wieger, S. J. Cette politique inspirait des principes de gouvernement durs et opportustes de Lao-tseu (570-490 avant J.-C., dates très pro-

sède en puissance une richesse prodigieuse. Son sous-sol, à peine effleuré, contient des trésors immenses. D'autre part, son peuple compte 90 pour 100 d'agriculteurs et l'agriculteur chinois passe pour l'un des premiers du monde. La Chine est un des greniers de la planète. Couronnant la masse des travailleurs agricoles, on a vu surgir, dans ce dernier quart de siècle, une nouvelle classe dirigeante, étonnamment avide de savoir moderne et remarquablement apte à se l'assimiler. La Chine est une nation en pleine réforme et dont le progrès a quelque chose de littéralement vertigineux [1].

Sans doute, la Chine est « en folie ». Mais questionnez les Chinois. Ils souriront : querelles de généraux dans un pays qui n'a jamais aimé les militaires ! Le bouleversement subi par un aussi antique empire qui se met en république, sans parler des contre-coups

bables). Presque toutes les dynasties, après lui, les appliquèrent.

[1] Les statistiques de 1923 comptent 125 universités et collèges universitaires (dont deux seulement sont catholiques) et une population scolaire totale de 6 617 792 élèves. En 1906, dans toutes les écoles de la Chine, il n'y avait pas un demi-million d'étudiants. Où est-il, le temps — encore tout proche — où le suprême degré de culture, pour un Chinois, consistait à fréquenter l'Académie des dix mille pinceaux de Péking !

de la grande guerre, ne pouvait se passer sans troubles violents. Ceux-ci ne sont pas peu aggravés par les immixtions européennes, américaines et japonaises. Mais ni les Chinois ni les amis de la Chine ne doutent de son avenir. Le calme reviendra et, avec lui, l'essor unanime vers la rénovation et la modernisation. Et alors, pour qui sera cette force immense, rien de moins que le quart de l'humanité? Pour le mal ou pour le bien? C'est à quoi il faut sérieusement penser [1].

On se doute bien que l'Église y pense et y a toujours pensé. Son but est de faire une Chine catholique. Avant d'aborder le problème dans son actualité, qui est assez brûlante, il convient de passer rapidement en revue les efforts faits dans le passé pour l'évangélisation de la Chine.

[1] Il ne s'agit pas de péril jaune. C'est bien plus grave et plus vaste que cela. Les guerres ne sont pas toute l'histoire, bien que les erreurs et les crimes se soldent toujours par le sang. La fin ou le déclassement de l'Europe, *le Crépuscule des nations blanches*, comme dit M. Maurice Muret (Payot, 1926), peut très bien se produire par d'autres voies. Il suffit que l'axe du monde se déplace et, quand il s'agit d'une telle masse, il peut très bien se déplacer d'une manière relativement pacifique.

★

Époque ancienne. — La première évangélisation connue se place au septième et au huitième siècle. Il est malheureusement prouvé qu'elle fut nestorienne : l'Évangile qui fut alors apporté à la Chine était gravement mutilé [1]. Les empereurs protègent et vénèrent la jeune Église. Ils lui demandent des prières. Le pays se couvre rapidement d'églises, de couvents et d'oratoires. Les héros de l'épopée franciscaine des treizième et quatorzième siècles trouvèrent encore des vestiges considérables de chrétientés nestoriennes dans bien des provinces. Ces chrétientés constituèrent même une pierre d'achoppement et de scandale aux efforts de l'admirable Jean de Montcorvin et de ses compagnons [2].

Le but de ceux-ci était double : chris-

[1] Le témoin le plus important de cette époque est la fameuse stèle de Si-nan-fou, érigée en 781, exhumée en 1625, et qui existe encore intacte. L'inscription qu'elle porte nous révèle le caractère hérétique de la foi nestorienne embrassée par beaucoup de Chinois. Voir Wieger, *op. cit.*, p. 534-535

[2] Il y avait dès lors en Chine trois espèces de chrétiens en présence : les nestoriens, les chrétiens grecs (un corps de 10 000 Russes et un autre de Criméens relevant du patriarche d'Antioche, faisaient partie de la garde de l'empereur) et les catholiques.

tianiser la Chine et essayer de préserver la chrétienté de l'invasion mongole. Avec une sainte hardiesse, ils allèrent droit au grand Khan. Le plan du pape, que cette ambassade chrétienne travaillait à faire réussir, était de canaliser le torrent mongol et de lui donner comme but la libération de la Terre-Sainte. Tout cela parut sur le point de se réaliser, et la conversion des Mongols était commencée lorsque la mort du grand Khan, la succession du formidable empire et, finalement, l'expulsion des Mongols, anéantirent ces beaux espoirs. Néanmoins ces efforts contribuèrent à arrêter l'invasion. L'autre but, la conversion rapide de la Chine par le haut, ne fut pas atteint. Toutefois, 100 000 chrétiens nouveaux, Mongols et Chinois dont plusieurs milliers baptisés de la main même de Jean de Montcorvin, attestèrent la grandeur des efforts. Les missionnaires se renouvelèrent difficilement. La disparition mystérieuse de vingt-quatre religieux envoyés d'Europe en Chine par Boniface X marque la fin de cette épopée surnaturelle. Quand les jésuites reprennent le travail apostolique en 1578, ils ne retrouvent pas de traces des belles chrétientés formées.

Sur la période jésuite les documents abondent. Le Père Ricci, l'initiateur, ren-

contre à son entrée en Chine des dispositions moins favorables que ses prédécesseurs. Son objectif à lui aussi, c'est la capitale et la cour. En 1601, il se fixe à Péking. Sa méthode : partir de ce qu'il y a de bon dans les croyances et les mœurs religieuses chinoises. Il réussissait, quand ses efforts échouèrent misérablement sur l'écueil des rites chinois. On connaît cette lamentable histoire. Il est certain que ceux qui tenaient les rites chinois pour insignifiants à tous égards se trompaient, le Saint-Siège ayant déclaré, dans la suite, qu'il fallait au contraire considérer ces rites comme entachés de superstition [1]. Hélas ! ils n'hésitèrent pas à déchaîner la persécution contre le légat pontifical, le saint cardinal de Tournon, que l'empereur fit reléguer à Macao, port du sud, où il mourut en prison après une captivité de plusieurs années. Le scandale de ces luttes fratricides, où ceux qui avaient raison perdirent, de leur côté, trop souvent la mesure, dura près d'un siècle : elles eurent

[1] Tout prêtre catholique qui débarque en Chine ou qui y est ordonné doit, avant de recevoir aucun pouvoir et exercer aucun ministère, prêter un serment comparable à l'ancien serment antijanséniste et au serment antimoderniste, par lequel il jure qu'il observera fidèlement la constitution promulguée par le Saint-Siège contre les rites chinois.

pour effet d'enrayer l'évangélisation et de produire une diminution considérable de la population chrétienne. Et, surtout, la cour et le monde des lettres devinrent hostiles au christianisme sur qui ils virent dès lors « le stigmate de la religion étrangère ». Les grands espoirs s'évanouirent et l'horizon se ferma.

Jusqu'alors les missions n'avaient pas eu de séminaires. On ne pouvait donc compter sur un clergé se renouvelant normalement, comme en Europe. Les prêtres ne pouvaient venir que de l'étranger. On a vu que cet inconvénient grave avait déjà produit l'extinction totale de l'évangélisation franciscaine. C'est pour résoudre ce grave problème que la Société des Missions étrangères fut formée (1658). Ses membres, prêtres séculiers, se mettaient à la disposition de la Propagande (Congrégation *De propaganda fide*, d'où son nom, fondée en 1622 par Grégoire XV pour assurer une direction plus efficace des églises d'outre-mer). Les nouveaux missionnaires avaient pour but spécial la fondation d'églises indigènes complètes. Ils visaient à se rendre le plus vite possible inutiles en remettant le dépôt formé aux mains du clergé indigène. Les papes approuvèrent hautement la Société.

Dans la seconde moitié du dix-septième

siècle, Mgr Pallu, supérieur de la Société, proposa à la Propagande la création de quatorze évêques indigènes, dont un Chinois. Celui-ci seul fut élu, Mgr Louo-wen-tsao (Mgr Lopez, de son nom espagnol ; il avait fait ses études aux Philippines), qui s'acquitta saintement de ces hautes fonctions.

On attendait toujours le second évêque chinois. Car si l'idée première triompha à l'époque des fondateurs, elle connut ensuite le déclin. On forma des prêtres chinois, mais plus jamais d'évêque. Et bientôt, le clergé indigène passa au second rang et fut traité en inférieur.

★

Époque actuelle. — La fondation des vicariats apostoliques dans la seconde moitié du dix-septième siècle inaugure l'époque actuelle. Il n'y a plus d'interruption dans l'évangélisation de la Chine. Diverses congrégations se partagent les provinces et les vicariats apostoliques.

La persécution sévit à l'état latent, et, presque toujours, la raison invoquée, c'est le caractère « étranger » de la religion chrétienne, surtout de ses ministres. L'Européen est colonisateur et des imprudents ont pro-

clamé l'union de la Croix et de l'Épée. Les missions sont considérées comme l'avant-garde des conquérants.

« L'infâme guerre de l'opium » (1840-1842) déclarée par l'Angleterre à la Chine, parce que celle-ci interdisait l'entrée de l'opium fabriqué dans les Indes anglaises, se termine par le traité de Nanking [1]. Le gouvernement chinois est obligé de payer une indemnité considérable et d'ouvrir plusieurs ports non seulement à l'Angleterre, mais encore à la France, à l'Allemagne et à d'autres, qui ont réclamé des avantages au nom de l'équilibre européen.

[1] Sur cette vente forcée des stupéfiants en Chine, d'où a résulté un grand ébranlement physique et moral pour le peuple chinois, voir le docteur A.-F. Legendre : *Tour d'horizon mondial* (Payot, Paris, 1920), chap. XXIII : « L'Avenir de la Chine. » On y verra qu'après l'opium, l'Angleterre, vite supplantée sur ce terrain par l'Allemagne et par le Japon, infesta la Chine par la morphine. Et l'auteur de conclure que : « la Chine est diversement menacée : dans la possession de son territoire national, dans la vitalité physique et morale de son peuple » (p. 203).

Il est piquant de noter que le docteur Legendre n'est rien moins que *persona grata* auprès des étudiants chinois d'Europe. Ceux-ci lui reprochent de vouloir tenir encore longtemps (le plus longtemps possible) la Chine en tutelle. Ils se méfient de sa bienveillance et l'appellent « un loup devenu berger » (*la Jeunesse catholique chinoise*, numéro spécial en français, paru à l'occasion des troubles de Shangaï, n° 21, 28 juin 1925). Leur susceptibilité, trop souvent froissée injustement, me paraît ici exagérer un peu.

La paix de Nanking stipulait, de plus, la liberté religieuse, c'est-à-dire la liberté pour les Européens d'évangéliser la Chine et la liberté pour les Chinois d'embrasser le christianisme. La répression qui suivit la révolte des Boxers (1900), réaction nationaliste sanglante et atroce, ne fit qu'accroître les occasions d'exercer cette liberté. De cette situation nouvelle, le catholicisme recueillit en Chine une part de bénéfice et une part d'odieux.

Les États-Unis eurent l'habileté de renoncer à une partie de l'indemnité des Boxers, à condition que les étudiants chinois les plus méritants sortis de l'École préparatoire universitaire qu'ils fondèrent avec cet argent et nantis de bourses américaines iraient étudier aux États-Unis. Deux ans plus tard, ces étudiants rentrés chez eux déchaînent la révolution et proclament la République « comme aux États-Unis » (1911). Les États-Unis et le protestantisme, que beaucoup de lettrés chinois ont embrassé, ont la haute cote en Chine. Néanmoins les catholiques chinois, qui ont loyalement fait leur devoir, obtiennent la liberté religieuse, la vraie, cette fois, et pour tout Chinois la liberté religieuse date de 1911.

Nous voici arrivés en pleine période con-

temporaine. La question du clergé et de l'épiscopat indigènes devient d'une actualité tragique, par suite de l'éveil violent du nationalisme chinois [1]. Les développements que celui-ci risque de prendre pourraient faire un

[1] La haine de l'étranger qui se développe actuellement en Chine peut prendre un aspect terrible pour nos missions et entraîner leur ruine totale. L'Europe a formé « le père du socialisme chinois », Ly-che-tseng, fils de très grande famille, extrêmement riche, qui apprit le socialisme chez un proviseur de collège français et qui, rentré chez lui, consacra toute sa vie et toute sa fortune, avec un zèle étonnant, à répandre le socialisme en Chine.

On sait que l'association des étudiants socialistes chinois de l'Université du travail de Charleroi a inventé un serment antimissionnaire et juré l'expulsion définitive des missions par les procédés « laïques » qui ont si bien réussi en France. La cruelle aventure des missions de Turquie, à peu près annihilées au moyen de ces procédés par les Jeunes-Turcs au lendemain du traité de Lausanne, est là pour nous prouver la réalité du danger. Je renvoie, sur cette question capitale, à un article très significatif que Mlle Marie-Antoinette Tang, étudiante en pédagogie à Berlin, vient de publier dans le nº 15 (mars 1926) du *Bulletin de la jeunesse catholique chinoise* (Paris, 13, rue Hallé). On y lit entre autres, ceci, daté du 20 février dernier : « Suivant une dépêche récente de Pékin, les représentants de 27 sections d'associations antichrétiennes ont assiégé le ministère de l'instruction publique, demandant la suppression des écoles des missions et la fin de « l'invasion religieuse ». Ils ont exigé, sous la menace, qu'une ordonnance interdisant l'enseignement religieux soit publiée dans un délai de trois jours. Pour accentuer notre inquiétude, le ministère de l'instruction publique, d'après les journaux d'ici, aurait cédé à cette exigence. »

jour de l'existence d'un tel clergé une condition vitale du maintien du christianisme en Chine. Pour bien apprécier les faits, il est nécessaire de donner encore quelques indications historiques.

Directions romaines. — Quelles furent, depuis toujours, les directions de l'Église en cette matière? Dès l'origine, on voit les apôtres recruter un clergé complet au sein des peuples qu'ils convertissent. Tout le clergé européen, depuis un millénaire, est « indigène ».

S'ouvre l'ère des vastes découvertes géographiques. Les grandes puissances colonisatrices, Espagne et Portugal, collaborent activement à l'apostolat. En retour, elles exercent un *patronat* sur les missions. Comme toujours, le poids de chair aidant, l'abus apparaît vite. La sujétion où le pouvoir laïque tient les missionnaires devient excessive et, pour remédier à l'inconvénient, Grégoire XV fonde, comme on l'a vu plus haut, la Propagande. Le but constamment visé par la papauté, c'est la formation de clergés indigènes complets et donc la formation de vraies églises et non plus de simples colonies spirituelles qui ne peuvent représenter qu'un stade de transition. Dès 1698, la Congrégation de la Propagande détermine

l'étendue et les limites des droits et privilèges des évêques indigènes.

Depuis, Rome n'a cessé de montrer la voie pour résoudre cette question capitale de la conversion des païens. Mais c'est surtout depuis le dix-neuvième siècle que les documents pontificaux se multiplient et deviennent pressants. On nous dispensera de les citer tous. Les deux derniers ont une importance absolument capitale. Le 30 novembre 1919, Benoît XV promulgue l'encyclique *Maximum illud*, qui fait la critique du passé et trace solennellement à chacun son devoir pour le présent. Dans les premiers jours de mars 1926, Pie XI, épousant étroitement les vues de ses prédécesseurs, publie une nouvelle encyclique sur les missions dans laquelle la voix de Pierre s'exprime avec une force et une précision extraordinaires. Nous reviendrons sur l'une et sur l'autre.

Dès à présent, nous pouvons dire que déjà le bon sens suffit à dégager les raisons pour lesquelles la formation d'un clergé indigène complet et honoré s'impose. Les voici parfaitement résumées par le R. P. Adrien Launay, auteur de l'*Histoire générale de la Société des missions étrangères* (t. I, p. 6) : « Les peuples ajoutent plus de foi à ce

que leur disent leurs compatriotes qu'à ce que leur proposent des inconnus. Les prêtres du pays en savent mieux la langue, la parlent avec plus de grâce, trouvent des expressions plus propres et plus intelligibles pour expliquer les mystères de la religion. Ils connaissent plus parfaitement les mœurs et les inclinations de leurs concitoyens ; ils ont des liaisons plus étroites avec eux ; ils peuvent plus facilement les fréquenter et s'insinuer dans leur conversation et dans leur amitié. Ils sont mieux instruits des superstitions, des erreurs, des impiétés, des mystères abominables que contient la religion du pays, et ils se servent de tous ces avantages pour détromper les idolâtres et pour les convertir. Ajoutons que les prêtres indigènes rendent encore de plus indiscutables services, lorsque, ce qui est arrivé souvent, les missionnaires européens sont trop peu nombreux ou lorsque, pendant la persécution, ils sont obligés de fuir, de se tenir cachés et ne peuvent, sans crainte d'être trahis par leur langage ou leur physionomie, remplir les devoirs du ministère sacerdotal. » En bref : Quel est le but essentiel des missions? Sauver des âmes? Certes. Mais avant tout et directement : *fonder des églises*, — des églises avec leur clergé complet.

Les méthodes. — Le succès extraordinaire du nestorianisme en Chine est dû à la faveur des empereurs. On peut supposer qu'en partie au moins celle-ci est due elle-même à ce que les évêques et les prêtres nestoriens, pour leurs édifices, leurs costumes, etc..., adoptèrent les usages du pays. En un mot, ils s'adaptèrent aux mœurs chinoises et ils réussirent.

Pour ce qui est de l'évangélisation catholique par les franciscains, on en est réduit aux conjectures. On sait seulement qu'ils avaient des écoles ; celle de Jean de Montcorvin, avec le latin au programme, était florissante. A défaut de prêtres indigènes, dont il n'est pas fait mention, elles pouvaient fournir des catéchistes et des prédicateurs.

Le P. Ricci en arrive vite à conclure que la conversion des masses n'est humainement possible que par celle de la cour, des grands et des lettrés. Quand les difficultés de la tâche, découlant des circonstances du moment, lui seront démontrées [1], il fera tout, néanmoins, pour conserver au moins les positions déjà acquises à la cour. La présence auprès d'un empereur bienveillant de quelques

[1] Parmi les circonstances contraires, il faut relater, en ce qui concerne l'empereur, la difficulté de convertir un homme qui possède un harem de trois cents femmes.

missionnaires assurait au moins la protection de leurs confrères des provinces et continuait d'affirmer la vitalité du premier espoir. Au reste, des grands se convertirent et firent briller à un haut degré les vertus chrétiennes.

Les livres laissés par les missionnaires de cette époque sont des modèles du genre. S'adressant à la classe instruite, rédigés avec le concours de lettrés de valeur, ce sont des monuments où la noblesse de la forme s'allie à la solidité des matériaux. Ils ont soin d'y incorporer tout ce qui, dans les croyances et la morale du pays, dans le confucianisme en particulier, est digne de l'être.

La méthode de la Société des Missions étrangères a pour note caractéristique d'être très surnaturelle. Encore que par sa volonté de former avant tout un clergé indigène, elle se rattache à ce qu'il y avait de meilleur dans la méthode jésuite, elle fut une réaction avouée contre certains moyens trop humains mis en œuvre dans les missions d'Extrême-Orient [1].

[1] Cette méthode était résumée dans les *Monita ad missionarios* que Mgr Pallu et Mgr de la Motte-Lambert présentèrent à l'approbation de Clément IX (1665-1669). Celui-ci approuva si bien l'ouvrage qu'il le fit imprimer à ses frais à Rome.

★

De nos jours on rencontre, si étrange que cela paraisse, une école qu'on peut appeler « négative ». Elle consiste à administrer tranquillement les épaves de chrétientés qui subsistent comme des îlots dans la mer païenne. Pour le moment, il n'y a rien à faire, voilà la formule. Il semble que les vicariats qui appartiennent à cette école ne soient pas absolument rares [1].

L'explication de ce fait déroutant semble surtout se trouver dans la conviction que le bloc chinois est inentamable, que le Chinois est inférieur à l'Européen et qu'il y a en lui des vices spécifiques qui le rendent inconvertissable [2].

[1] Il suffit pour s'en convaincre de consulter l'Annuaire des missions chinoises : les *Missions de Chine et du Japon*, par le R. P. Planchet, lazariste (Péking, 1925). Dans tel vicariat, on trouve pour 50 prêtres et pour 8 millions de païens, 1 200 baptêmes en 1924 ; dans tel autre, pour 10 prêtres, 1 000 baptêmes, etc. Cela signifie donc qu'en moyenne, dans ces vicariats, un prêtre a converti 25 païens en un an. Mais ce n'est même pas exact ; car ces conversions sont dues pour la plupart aux mariages de chrétiens avec des païens, au zèle d'un ami convertissant son ami, d'un patron convertissant son ouvrier ; il arrive aussi qu'elles soient le résultat d'une affaire ou d'un procès.

[2] « Les Chinois, a écrit un missionnaire, le Père K., dans

Avec une telle conviction préalable, comment s'appliquerait-on utilement à convertir ces inconvertissables? Il existe, heureuse-

un ouvrage retiré depuis par ordre de Rome, sont d'une nature inférieure ; ils ont un supplément de péché originel. »

Aux lettrés, à la classe dirigeante, voici les reproches que l'on fait (je résume l'épilogue que le R. P. Wieger a mis à son livre, par ailleurs plein de renseignements précieux) :

1° Du côté de l'intelligence, ils sont des blasés ; « radicale incrédulité à l'endroit de tout le surnaturel, tel est le mal foncier de *l'intelligence* chez la plupart des lettrés ». « Ils ont entendu parler de tout, ils n'ont rien voulu croire ». « Un organe essentiel de la vie psychologique est atrophié, celui qui change les pensées en action. Après y avoir bien pensé, disent-ils, *hia t'an-si*, on soupire bêtement et on en reste là. »

2° Du côté de la volonté ; celle-ci est gâtée par la *voie moyenne* de Confucius. Voici ce que dit cette voie : « Pas de sympathie, pas d'antipathie, pas d'idée préconçue, pas de conviction ferme, pas de volonté tenace, pas de moi personnel... D'abord, à première vue, ne pas approuver, ne pas désapprouver ; ne pas embrasser, ne pas repousser... Ensuite, après réflexion, ne jamais se déterminer pour un extrême, car excès et déficit sont également mauvais. Suivre toujours la *voie moyenne*, prendre une position moyenne » (p. 135). « Par suite, en Chine, rien de ce que nous appelons avoir des principes, avoir un plan, suivre une ligne de conduite. Absence, et même inintelligence de ces idées hautes et saintes, qui ont fait les grandes nations... idéal, religion, patrie, abnégation, générosité, dévouement. Il n'y a pas de mots pour ces choses dans la langue chinoise et il n'y a pas de place pour elles dans les cœurs chinois qui ne renient pas la voie moyenne » (p. 754).

3° « Le troisième vice de la caste, c'est la terrible passion que j'appellerai *la manie de l'aléa.* » « En Chine, toute la vie nationale et la vie de chaque particulier est une partie de jeu... Toute entreprise, politique, financière, commerciale

ment, une école positive et conquérante. Devant les résultats insuffisants des diverses « méthodes » employées d'abord (intervention

plaît d'autant plus qu'elle se présente comme une aventure à courir. On virera de bord aussi souvent qu'il sera expédient. Si l'on s'en tire, à force de zigzags et de palinodies, on y gagnera le renom d'habile homme. Si l'on perd la partie, on se sera du moins bien amusé et l'on en recommencera une autre... Toute l'histoire nationale de la Chine, depuis l'origine jusqu'en 1917 (date de la première édition de l'ouvrage), tient dans ce paragraphe. Sauf de rares exceptions, l'histoire des particuliers de ce peuple immense y tient malheureusement aussi. Religion, politique, éducation, essais divers de civilisation et de progrès, tout échoue, du fait que le Chinois le mieux formé, le sujet sur lequel on comptait le plus, éprouvera un beau jour le besoin incoercible de tenter un coup de dés... »

4° « Le quatrième vice national, *vice de la sensibilité*, est hélas ! plus vil que les précédents. C'est la passion irrésistible de la jouissance, sous ses deux pires formes, la gourmandise et la luxure ». « Aliments, boissons, alcool, opium, morphine, héroïne, cocaïne, tabacs fins, café, aphrodisiaques de toute sorte, toniques et stimulants, pratiques innommables, j'aurais beaucoup à dire sur ces sujets, mais ferai mieux de me taire. Pour les lettrés, la sodomie n'est pas un péché, mais la fleur de l'amitié. » En un mot, « hédonisme effréné ». Quant à l'ouvrier chinois, s'il travaille, « quand il lui plaît », c'est qu'il est soutenu par la « perspective de pouvoir nocer et jouer tout son soûl, pour un temps ».

5° « A ces quatre tares des lettrés, ajoutez la haine irréductible du christianisme, parce que cette religion est un idéalisme et une innovation. »

Et voici la conclusion générale du Père Wieger : « Relisez la parabole du Semeur, et jugez quelle chance peut avoir le grain évangélique de germer, grandir et fructifier, en pareil terrain. Il serait donc inepte et injuste d'accuser les mission-

des missionnaires, privilégiés depuis le traité de Nanking, dans les procès et les affaires œuvres de charité ; aumônes dédommageant

naires de Chine de n'avoir pas converti la classe dirigeante (c'est-à-dire les lettrés, la Chine n'ayant pas d'autre aristocratie), pour ne s'y être pas pris comme il aurait fallu. Prise en masse, la classe lettrée est inconvertissable, à cause de ses vices honteux, de sa morgue stupide, et de son indifférence blasée. Comment faire entrer dans le bercail ceux à qui s'adresse le *foris* de l'Apocalypse? »

Parole terrible dans la bouche d'un apôtre, parole à faire sauter le cœur dans une poitrine chrétienne ! Ce n'est ni plus ni moins que la réprobation de millions d'êtres humains et la conversion du quart de l'humanité déclarée implicitement impossible, car ces réprouvés sont sa « classe *dirigeante* ». On éprouve un étonnement d'autant plus grand et plus douloureux de voir un jésuite traiter de la sorte les lettrés chinois que ses grands prédécesseurs du dix-septième siècle se sont adressés presque exclusivement aux lettrés et obtinrent parmi eux des conversions nombreuses et admirables, comme celles des Sin, des Yang, des Tchao, etc...

Comment d'ailleurs concilier la « tare » de la voie moyenne avec la manie de l'aléa? Pendant des siècles, sinon des millénaires, le gouvernement a toujours eu pour règle « la répression des trop entreprenants » (p. 641). Elle a dû, au contraire, avoir plutôt pour résultat l'extinction de la capacité d'initiative que suppose l'aléa. Et si les lettrés ont la manie de l'aléa, comment peuvent-ils haïr le christianisme parce qu'il représente pour eux une innovation? On comprendrait mieux, au contraire, qu'ils se fissent chrétiens, ne fût-ce que pour expérimenter une forme de vie nouvelle.

Enfin le P. Wieger lui-même n'a-t-il pas rendu hommage à l'héroïsme des martyrs chinois « dépassant l'attente de leurs pères dans la foi »? Sur la sagesse chinoise, voir docteur Legendre, *op. cit.*, p. 172-174. On y verra ce qu'un Français non suspect de partialité favorable à la Chine ni de tendresse

pécuniairement les catéchumènes des pertes matérielles que leur causaient le déplacement et l'inaction occasionnés par le stage à faire

apostolique pense du caractère chinois, du « sage chinois », comme dit son préfacier, M. Michel Revon, professeur à la Sorbonne et ancien professeur à l'université de Tokio : « Oui, la Chine est la grande pacifiste. Sur son territoire, elle n'a pas cherché à maintenir l'ordre par le gendarme, par la sanction pénale visible : elle a trouvé mieux que nous : elle a exalté le sentiment de dignité morale chez l'homme, développé au maximum non seulement la conscience individuelle, le souci de la « face », c'est-à-dire du bon renom, de la réputation sans tache, mais surtout la nécessité absolue du contrôle personnel, de la domination de soi-même dans la surveillance réciproque. D'où comme corollaire, responsabilité directe de l'individu partout et toujours, responsabilité complète du haut en bas de l'échelle sociale ou administrative. Responsabilité pénale du père, de l'éducateur en présence de toute faute, vol ou crime, de l'enfant, du fils, même majeur. Responsabilité du mandarin en présence de tout malheur frappant la communauté... Responsabilité réciproque du patron et de l'ouvrier en matière d'économie sociale, etc... » Voilà un tout autre son de cloche.

Et le voici confirmé, tout récemment, par un Chinois catholique pourvu d'une culture européenne supérieure, M. Vincent Wang-Yu-San, que j'ai déjà cité plus haut, docteur ès sciences politiques et sociales de Louvain. Dans son mémoire (c'est le deuxième travail d'un Chinois que la collection louvaniste publie), écrit dans un français impeccable, l'auteur se demande, comment dans l'état d'indifférence ou d'ignorance religieuse qui est le sien, le peuple chinois, pris dans sa grande masse, a pu garder ses vertus traditionnelles? Et il répond : c'est son esprit de tradition qui le sauve et, avec lui, l'esprit familial. Ce qui domine la famille en Chine, c'est le respect

à la résidence de la mission, en vue du baptême), cette école a compris qu'une seule méthode vaut, celle de l'amour. Elle s'appuie sur une vue sympathique du tempérament chinois. Elle s'applique à partir de ce qui s'y trouve de bon, de ce qu'il y a de vrai dans les croyances, de légitime dans les aspirations. De tout cela, le missionnaire fait un levier pour soulever les âmes. Mais, s'il se montre très compréhensif du côté naturel des choses, il n'attend pourtant que de Dieu l'efficace décisive. Il veut, avant tout, ne pas éteindre la mèche qui fume, travailler *ad modum recipientis*, se montrer respectueux de la « faiblesse sacrée des âmes ». Cette méthode correspond en tout point à celle que le grand et saint cardinal Mercier décrivait peu de temps avant sa mort, méthode qui fut la sienne et qu'il définissait, avec Newman, par la sympathie. « La sympathie désigne ici, selon la signification étymologique du mot, le don de comprendre et de faire siens les sentiments d'autrui ». « Se réjouir avec ceux qui sont dans la joie, pleurer avec ceux qui pleurent... se

de l'autorité paternelle et la solidarité entre ses membres.

On pourrait insister. Mais c'est assez pour montrer que ces faits sont inconciliables avec le noir tableau que le R. P. Wieger nous a fait des vices chinois et, surtout, avec la fameuse manie de l'aléa.

mettre de bonne grâce au niveau des humbles » (Rom. XII, 15-16), en un mot, se faire tout à tous, et le faire, non du bout des lèvres ou d'un geste de la main, mais avec sincérité, d'un mouvement du cœur. » Et il ajoute cette remarque capitale : « C'est la première et indispensable étape de la conquête d'une âme. » Vient ensuite une exhortation pressante au respect des âmes et des consciences, nécessaire à l'égard des frères dissidents, plus nécessaire encore à l'égard des païens, remarquons-le, à raison même du plus grand besoin qu'ils ont d'être compris et soutenus. Saint Augustin ne respectait-il pas dans un païen « l'espérance d'un chrétien? »

Le missionnaire qui a compris ces choses se fait une âme et un cœur chinois[1]. Il dépouille ses intérêts européens, il se garde comme du feu d'être et de paraître, en Chine, la pointe avancée de la pénétration française,

[1] « On ne convertira jamais ceux que l'on ne veut pas aimer d'abord de tout son cœur », dit très justement le R. P. Charles, S. J. (Bulletin *Pro Apostolis*, décembre 1925, Louvain).

Et quand il s'agit d'une grande race, il est impossible d'aimer sans estimer. Nous touchons ici à l'un des points névralgiques du conflit. Nous aimons la Chine, dit-on, mais d'un amour de charité. Charité sur fond de mépris : cela n'ira jamais ! Personne ne veut être aimé ainsi. Et, d'abord, la vraie, la pure charité n'aime pas de la sorte.

allemande ou portugaise. Il a renoncé à jamais à tout intérêt humain.

Il commence par apprendre la langue, et non pas seulement pour satisfaire aux usages courants, mais encore pour être capable des plus subtiles controverses avec les hommes distingués et rompus à toutes les finesses de l'esprit qui se rencontrent souvent dans les grandes villes chinoises [1].

En tout ce qui concerne l'adaptation humaine de l'Église, construction des églises, mobilier, orfèvrerie, imagerie, il se conforme aux arts du pays, il respecte la couleur locale. Bref, en tout ce qui n'est pas incompatible avec la pureté de l'Évangile, il travaille à se faire un fond et une forme aussi chinois que possible, à se faire pardonner sa qualité

[1] Tout le monde sait que le chinois est une langue très difficile. Aussi très peu de missionnaires la possèdent-ils à fond. A peu près tous (mais non pas tous) parlent le chinois courant ; très peu écrivent la langue littéraire. Ceux qui connaissent une langue étrangère savent combien cette connaissance comporte d'étages et de nuances. Imaginons-nous un instant évangélisés par des prêtres parlant un français sinon barbare, du moins rudimentaire et sans grâce, et pensons à l'effet que cela nous ferait. S'il y a une tradition qui soit bien ecclésiastique, c'est l'urbanité du langage. Est-ce chez un peuple où la culture littéraire a été jusqu'en ces derniers temps la marque quasiment exclusive de la distinction qu'il y fallait déroger? « Il est ridicule, disait saint Jérôme, de ne vouloir être qu'un orateur sauvage au milieu des richesses de Crésus et des délices de Sardanapale. »

d'étranger dans un pays où l'étranger est en suspicion.

Et puis, il vise à atteindre l'élite, les « multiplicateurs », ceux par qui la conversion des foules sera rendue possible.

Mais, par-dessus tout, il travaille à hâter le jour où l'Église de Chine sera définitivement constituée, avec un clergé indigène complet. Un clergé chinois, évêques compris, une élite catholique, voilà les deux grands moyens d'atteindre la conversion en grand de la Chine.

Cette question du clergé indigène est le centre de tout le problème des missions et de la conversion du milliard des infidèles. Qu'on songe que l'année dernière il y avait moins de dix évêques « indigènes » dans l'univers. Depuis l'origine du monde, un seul avait été Chinois. Rome, cependant, n'a jamais cessé de réclamer qu'on lui présentât des sujets à consacrer.

Voici, sèchement énumérés, les principaux griefs que l'on fait aux Chinois, sous ce rapport [1] :

[1] J'utilise ici le rapport présenté à la Semaine de missiologie de Louvain de 1913 par le R. P. Vincent Lebbe, lazariste : *Clergé indigène en Chine*, signé de son nom chinois Lei-Ming-Yang (« le tonnerre qui chante au loin »). On voudra bien s'y référer pour la réfutation détaillée des imputations énumérées ci-dessus.

1° Le Chinois est mauvais administrateur. Un diocèse administré par un Chinois, ce serait le gâchis ;

2° Le clergé chinois n'a pas la science suffisante ;

3° On ne peut se fier à sa vertu. Le mauvais fond d'orgueil de la race perdrait ceux que l'épiscopat élèverait au-dessus de leurs compatriotes ;

4° Les évêques chinois seraient incapables de se faire obéir de leurs ouailles, de leur clergé et de se faire respecter des païens et accepter de leur propre gouvernement ;

5° Leur zèle serait d'ailleurs compromis par leur manque de ressources, celles-ci venant de l'étranger, par le canal des missionnaires ;

6° Une Église chinoise privée du frein de l'administration étrangère serait en grand danger de tomber dans le schisme ;

7° Enfin, le protectorat étranger, plus spécialement le protectorat français, a créé en Chine une situation particulière. En fait, sinon en droit, nous ne sommes plus absolument libres.

Argumentation entachée d'a-priorisme et de partis pris et qui implique l'infériorité décrétée une fois pour toutes du Chinois par rapport à l'Européen. On raisonne comme

si tout était parfait chez nous, et l'on oublie tout ce que nous devons au christianisme, ce qui donne lieu à une pétition de principe : il manque aux Chinois certaines qualités pour être dignes de l'épiscopat, mais seul l'exercice de l'épiscopat pourrait prouver qu'elles existent en eux. Enfin, et ceci est peut-être plus grave, on fait tous ces raisonnements — séculaires — au mépris des faits les plus probants, car, en de multiples et graves occasions, le poids de lourdes et longues responsabilités a pesé sur les épaules de prêtres chinois, et tout à l'honneur de ceux-ci [1]. Si la culture générale n'est pas aussi répandue dans le clergé chinois que dans le clergé européen, — ce qui souffre d'heureuses excep-

[1] Ceux qui voudraient approfondir cette question devraient absolument consulter le *Journal d'André Ly*, prêtre chinois (1692-1774), monument mémorable publié par le R. P. Adrien Launay (1906, Picard et fils, éditeurs, Paris). Ce journal comporte près de 700 pages et est rédigé tout entier en latin. André Ly, qui fut un de ces prêtres dont je parle et qui mourut en réputation de sainteté, rencontrait déjà, il y a un siècle et demi, le préjugé européen : « Les Chinois sont orgueilleux, inconstants, ingrats ; c'est pourquoi ils ne doivent pas recevoir le sacerdoce » : ce propos fut tenu littéralement devant lui dans une assemblée de prêtres italiens, espagnols, portugais, en présence de Mgr de Tournon, légat pontifical dans l'affaire des rites chinois. « Jugement dont le temps a prouvé la fausseté », conclut le R. P. Launay. La vie elle-même d'André Ly en est la plus belle preuve.

tions — la science proprement sacerdotale ne lui fait pas défaut, et c'est l'essentiel. De plus, le rapport entre la culture générale des prêtres chinois et celle de leurs compatriotes est sensiblement le même que chez nous. Provisoirement, cela suffit. Nos évêques du dixième siècle n'étaient pas ceux du vingtième. L'accommodation se fera en Chine comme chez nous. Quant à la crainte de schisme, la fidélité des catholiques chinois et leur attachement au Saint-Siège se sont démontrés en des occasions solennelles. Pour les vertus du clergé chinois, nul ne les nie. On cite, au contraire, des exemples mémorables d'une sainteté qui alla fréquemment jusqu'au martyre [1].

★

Depuis 1911, la Chine était en plein travail de renouvellement. Elle était surtout avide d'instruction, de formation moderne. Sans s'attarder aux occasions manquées [2],

[1] Mgr Fieri, dans un ouvrage publié à New-York, *Native Clergy* (1917), écrit à propos du séminaire de Poulo-Pinang : « C'est sans doute le seul séminaire du monde qui ait eu la gloire de fournir à l'Église plus de cent martyrs » (p. 4).

[2] Comme d'ouvrir des écoles, par exemple, ce que les protestants ne négligèrent pas de faire.

Il y aurait beaucoup à dire sur l'action des protestants

les missionnaires dont je parle virent que c'était le moment de chercher dans l'Évangile les remèdes au mal social dont elle voulait guérir, la réponse aux aspirations légitimes, l'assouvissement de ce qu'il y avait de sain dans ses désirs. L'Évangile expliqué à ce point de vue dépouillait toute apparence de théorie lointaine pour devenir le bien rapproché, concret, le salut de la Chine.

Usant d'une liberté nouvelle, celle-ci se couvrait d'associations. Missionnaires et catholiques entrèrent dans les cercles païens. Mais, surtout, des associations catholiques furent fondées, groupées dans l'Union de l'Action catholique chinoise. En quelques

n Chine. Pour ne parler que de la Chine, ils y ont 24 écoles upérieures, où ils « civilisent les civilisateurs ». Car « bien nieux et bien plus vite que nous les protestants ont compris que l'avenir des peuples païens dépendra des intellectuels e plus en plus nombreux qui se lèvent parmi eux » : c'est ie XI lui-même qui le disait à un missionnaire. (Cf. *Pro postolis*, octobre 1915.)

Quoique environ *six fois moins nombreux* que les catholiques en Chine, *où ils ne sont que depuis un siècle*, leur influence y est considérablement plus grande, parce qu'ils nt vite compris l'importance des multiplicateurs, des civilisateurs », comme ils disent. Ainsi le Parlement chinois e comptait pas un seul membre catholique en 1916 ; mais n y rencontrait plus de soixante-dix députés protestants. lusieurs membres du gouvernement le sont aussi. L'élite honore de s'affilier aux organisations sociales multipliées ar les protestants.

années, elle s'était répandue dans près de la moitié des vicariats de Chine. Et la troisième année de sa naissance seulement, elle eut l'audace d'ouvrir à Tientsin son Premier Congrès national laïc, qui fut un triomphe. Les changements, les progrès rapides éclataient au grand jour.

En plusieurs circonstances mémorables, l'Union catholique eut l'occasion de s'affirmer, entre autres en 1913 et en 1916, dans l'âpre lutte que les catholiques chinois durent mener pour empêcher que le confuciisme fût proclamé religion d'État, comme le cherchaient le gouvernement et les classes dirigeantes. La première conséquence de cette mesure eût été l'exclusion des catholiques de toutes les charges officielles. La lutte se termina par un succès.

Une autre occasion fut, en 1915, la remise par le Japon des fameux vingt et un articles, par lesquels il découvrait ses appétits et ses visées impérialistes sur la Chine. Une émotion considérable souleva le pays ; toutes les classes s'unirent pour constituer un fonds national de résistance. En pareille occasion, les catholiques s'étaient toujours tus. Cette fois-ci, ils s'affirmèrent au grand jour et avec un tel éclat que le préjugé séculaire — le catholicisme, c'est l'étranger — reçut un rude coup.

Des salles de conférences avaient été ouvertes. En 1913, rien que dans une seule grande ville, on en comptait neuf. Les païens y affluaient. Des auditoires de trois à quatre mille personnes écoutaient passionnément, de huit à dix heures du soir, l'exposé de la doctrine chrétienne et l'application vivante qui en était faite à la Chine ; et de dix heures à minuit, elles s'attardaient à demander des éclaircissements. Des tracts étaient distribués à la sortie. Le thème principal était : « Patriotisme et catholicisme. » On s'adressait à toutes les classes de la société. Des conversions nombreuses s'amorçaient. A la suite de trois journées de grandes conférences, quarante hommes se décident à embrasser sur l'heure le catholicisme ; des centaines de conversions plus tardives d'hommes qui ont reçu là le coup de la grâce se succèdent. On voit un ancien président du Conseil et un ancien condisciple du président de la République s'enthousiasmer pour la conversion de la Chine. A tel autre endroit, en deux mois, l'un de ces missionnaires fait deux mille conversions. Cet ébranlement magnifique rappelle les grands jours des Augustin et des François-Xavier. Un mouvement se déclenche tel que jamais on n'en avait vu en Chine depuis les époques abolies et oubliées.

Un hebdomadaire d'abord, un grand quotidien ensuite, qui atteint près de cent mille personnes, différentes revues voient le jour. De tous les vicariats, on vient au foyer du mouvement demander le secret de la méthode qui, petit à petit, est adoptée un peu partout [1].

Voilà les faits qui répondent victorieusement aux préjugés antichinois.

Devant cette réussite incontestable et admirable, c'est le moment de se demander : et Rome, que disait-elle? Dieu est patient parce qu'Il est éternel (saint Augustin).

[1] Le mouvement s'est étendu jusqu'à l'Europe, où se trouve un des principaux fronts de guerre de la conquête de la Chine au Christ. En effet, des centaines d'étudiants chinois, qu'il s'agit de ne pas laisser capter par les socialistes et les radicaux socialistes, étudient dans nos universités. C'est à eux que le R. P. Lebbe, lazariste, s'est adressé depuis 1920. On trouvera le résumé de son admirable action dans la brochure qu'il a publiée au *Xavieriana* (Louvain, 11, rue des Récollets) : *Que sera la Chine de demain?* Plus de deux cents de ces jeunes gens ont reçu le baptême de sa main ; parmi eux, les âmes ferventes sont nombreuses, et plusieurs se préparent à la prêtrise. Le *Bulletin de la Jeunesse catholique chinoise*, dont j'ai parlé plus haut, permet de suivre toute une part de ce merveilleux mouvement où l'avenir catholique de la Chine est en germe.

Il y a là, pour les Européens, une mission sur place ; l'élite catholique a le devoir de faire accueil aux élites asiatiques. Elle ne peut d'ailleurs qu'y gagner elle-même en dilatant son horizon à la vraie mesure du jour, qui est désormais universelle.

Rome, qui participe à l'éternité de son Maître, ne manifeste jamais de hâte, mais quand elle parle, ses paroles ont la frappe d'une médaille antique.

Le 30 novembre 1919, Benoît XV adressait au monde chrétien *Maximum illud*, sa grande encyclique sur les missions : c'était le triomphe de la méthode que je viens d'exposer, méthode dont le mérite capital, il faut bien le remarquer, est de s'être inspirée des directions pontificales les plus vénérables et les plus authentiques. On trouve dans cette encyclique la critique des préjugés nuisibles indiqués plus haut. Mais il y a un point sur lequel le pape insiste avec une force toute spéciale : c'est la formation du clergé indigène. Ici le texte réclame vraiment d'être cité : « Les papes ont toujours demandé avec insistance aux supérieurs de missions de se faire une haute idée de cette partie si importante de leur charge et d'y employer tous leurs efforts. N'avons-nous pas une manifestation évidente des efforts du Saint-Siège à ce sujet dans ces collèges créés jadis et récemment encore, à Rome même, pour la formation de clercs étrangers, spécialement de rite oriental? Il est déplorable que, en dépit de cette volonté des souverains pontifes, des contrées nées depuis des siècles à la foi

catholique se trouvent encore dépourvues d'un clergé indigène digne de ce nom et que, là où il existe, il soit regardé comme d'un rang inférieur. De même plusieurs peuples, éclairés de bonne heure au flambeau de la foi, se sont élevés du niveau de la barbarie à un tel degré de civilisation qu'ils comptent des personnalités éminentes dans toutes les branches des arts libéraux ; profitant depuis de longs siècles déjà de l'influence bienfaisante de l'Évangile et de l'Église, ces peuples n'ont pourtant encore réussi à produire ni évêques pour les gouverner ni prêtres qui puissent exercer auprès d'eux leur ministère sacré. Il faut donc convenir qu'il y a un rouage absent ou faussé dans la méthode suivie partout jusqu'ici pour la formation du clergé qui se destine aux missions : c'est pour obvier à cette lacune que nous demandons à la Sacrée Congrégation de la Propagande de prendre toutes mesures utiles eu égard à la diversité des pays, d'assurer la création pour chaque contrée ou pour un ensemble de diocèses, de nouveaux séminaires et de veiller à la bonne direction de ceux qui existent, de se préoccuper enfin et surtout de la formation du nouveau clergé dans les vicariats apostoliques et autres lieux de missions. »

Par ses bulles du 12 décembre 1923 et du 5 avril 1924, Pie XI a formé deux préfectures exclusivement chinoises [1], étape et acheminement vers la constitution de vicariats postoliques chinois et donc vers la création, bref délai, d'évêques chinois [2].

[1] La préfecture de Pouchi (province du Houpé) est nfiée au clergé séculier chinois. Elle a à sa tête Mgr Odoric ch'eng (cinquante-trois ans), franciscain, qui a fait ses udes pour la prêtrise et a été ordonné en Italie. Le début t modeste : la population catholique ne se monte, en effet, r'à 769 âmes, dont 3 prêtres étaient chargés au moment la création de la préfecture.

La préfecture de Lyhsien (province du Tché-li) a été nfiée aux lazaristes chinois. Elle a pour préfet Mgr Melior Souen (cinquante-sept ans), qui est Pékinois et n'est mais venu en Europe. Cette préfecture est plus importante : e compte environ 25 000 chrétiens.

Remarquons qu'un préfet n'est pas évêque, mais simple élat.

Il est trop tôt pour parler des résultats. Les champs expérience désignés ne sont pas particulièrement faciles. r'il suffise de dire qu'on y travaille courageusement et yeusement.

[2] **Depuis le moment où cette étude a été écrite, la thèse elle soutient a reçu la plus saisissante confirmation ntificale : S. S. Pie XI a nommé trois évêques chinois, tout porte à croire que cette triple nomination, qui vre des perspectives immenses à l'Église de Chine, est qu'un commencement. On assure que le Pape a venir à Rome les trois élus pour les sacrer de sa ain.**

Les trois évêques nommés sont d'abord les deux préfets ostoliques précités et Mgr Philippe Tchao, qui sera êque de Suan-hou-fou. Mgr Tchao, qui est Pékinois, est

Dans les premiers jours de mars 192
Pie XI, qui a manifesté d'une manière écl
tante l'intérêt tout à fait spécial qu'il port
aux missions en voulant qu'une expositio
des Missions fût tenue au Vatican à l'occ
sion du Jubilé (1925), a adressé à l'unive
catholique une nouvelle encyclique sur l
Missions. Toute la seconde partie du doc
ment porte sur le clergé indigène. Avec u
énergie extraordinaire, le pape revient s
Maximum illud et reprend le passage q
j'ai cité plus haut. Il insiste longueme
sur la dignité du clergé indigène. « C'e
juger faussement les indigènes que les co
sidérer comme des hommes d'une race inf

**âgé de moins de 50 ans. Son important diocèse co
prend 31 000 chrétiens — la plupart de vieille souc
— 16 prêtres et la fameuse Trappe des environs de
king. Ceux qui ont remarqué l'importance que le Pa
attribue au développe ment des ordres contemplatifs
pays de missions apprécieront cette particularité à sa ju
valeur.**

**Ajoutons que les résultats — tout récemment parve
à notre connaissance — obtenus dans les deux préfectu
sont des plus encourageants. Chez Mgr Tch'eng,
800 chrétiens environ, en deux ans, on est passé à p
de 3 200 catéchumènes, outre 300 nouveaux baptis
dont 20 séminaristes. Chez Mgr Souen, plus de 30
lages entiers réclament le baptême. Et l'on a vu
mission scrupuleusement respectée par des troupes
naçantes, apprenant qu'elle était dirigée par un pr
chinois.**

eure et d'une intelligence obtuse... En outre, ous ne pouvez souffrir que les prêtres indi-ènes soient tenus, en quelque sorte, en un ng inférieur et voués seulement aux plus umbles ministères, comme s'ils n'étaient as revêtus du même sacerdoce que vos mis-onnaires et participants d'un apostolat abso-ment identique.

« En plus, considérez-les comme ceux qui oivent un jour gouverner les communautés les Églises que vous aurez fondées par os travaux et vos sueurs.

« Donc, entre les missionnaires européens ces prêtres indigènes, qu'on ne fasse aucune fférence et qu'il n'y ait entre les uns et les utres point de distance mais qu'ils soient nis par un respect commun et une commune narité. »

La cause est donc entendue. Le long hiver end fin. L'Église de Chine entre dans une e nouvelle. Les répercussions de ce fait r les destinées de l'humanité seront, sans l doute, incalculables.

La question de l'Orient est à l'ordre du ur du vingtième siècle ; par conséquent, la fense de l'Occident aussi. Mais il n'y a t'une seule bonne défense, c'est l'attaque. ici, attaquer, c'est convertir l'Asie à Vérité qui a fait l'Europe et qui l'em-

pêche jusqu'à présent de mourir, malgré l
mal terrible qui la dévore. Le Pape nou
en indique les moyens. Il n'y en a pa
d'autres, la foi et la charité, le bon sen
et l'expérience ne font qu'un pour nou
l'affirmer.

LÉOPOLD LEVAUX.

LES TRACES DE DIEU DANS LA VIE DE JACQUES RIVIÈRE

« Relever les traces de Dieu » : c'est le but que poursuivait Jacques Rivière quand il notait au jour le jour les impressions religieuses de sa captivité et que, à leur lumière, il essayait d'interpréter son passé ; et ce qui le pressait d'écrire, ce n'était pas alors une curiosité de psychologue ; c'était la reconnaissance et l'admiration qu'éveillait en lui l'action divine : « Je n'ai qu'un moyen de reconnaître ce que Dieu a fait pour moi. C'est de le dire. »

En écrivant ces quelques pages, je me propose le même but, et j'y suis poussé aussi par un sentiment d'admiration et de respect. Il n'y a rien de si vénérable ici-bas que les traces de Dieu. Je me rappelle toujours avec émotion une messe célébrée au mont des

Oliviers, dans la petite chapelle de l'Ascension, où l'on vénère les dernières empreintes du Christ, gravées sur le rocher ; pendant le Saint Sacrifice, de pauvres pèlerins russes entrèrent, se glissèrent sous la table qui servait d'autel, et baisèrent pieusement les vestiges du Seigneur. Plus précieuses encore, plus chères à Dieu, mais aussi, hélas ! plus éphémères, sont les traces de Dieu dans les âmes. Le cœur humain résiste parfois plus que le rocher à l'empreinte divine, et surtout il la préserve moins fidèlement. Et cependant Dieu l'y veut graver. Il n'est pas de spectacle plus attachant que celui de cette action divine dans l'âme, action plus intime que toutes les autres, plus efficace, et aussi plus respectueuse ; et il n'est pas de vie humaine, si banale qu'elle paraisse, qui ne porte en soi l'empreinte de Dieu, déformée peut-être par bien des défauts profonds, recouverte sans doute par la poussière quotidienne, mais encore reconnaissable à qui s'étudie sincèrement. Rivière l'a reconnue avec une rare clairvoyance ; il peut nous aider à lire à notre tour dans notre vie.

Soucieux de saisir toute la portée de cet exemple, nous nous efforcerons de le retracer sans retouche, tel qu'il apparaît dans ses livres. Un des amis du jeune écrivain disait

récemment, non sans tristesse : « Qu'on le veuille ou non, il y a aujourd'hui une querelle Jacques Rivière[1]. » Je resterai étranger à cette querelle ; je ne suis pas qualifié pour y prendre part, et je ressens, pour des discussions de ce genre, une répulsion invincible.

Je comprends que les amis catholiques de Rivière qui, dans les dernières années de sa vie, l'avaient trouvé lointain, aient éprouvé une grande joie à la publication de ces lettres et de ces carnets où se révélait une vie secrète, si proche de la leur. Je ne suis pas surpris non plus que les autres « ne reconnaissent pas dans ces livres posthumes la voix de leur camarade ». Cet étonnement, joyeux ou pénible, est trop légitime pour que personne songe à le blâmer ; pour les uns et pour les autres, Rivière n'est pas une force qu'on cherche à capter, c'est une grande âme qu'on aime. Bien des fois, de son vivant, il déconcerta ses plus proches amis par la mobilité de ses enthousiasmes, par l'indépendance jalouse de sa vie. Il me semble que le respect que tous, amis ou simples lecteurs, nous lui devons, nous interdit avant

[1] Jean Paulhan, *Nouvelle Revue française*, avril 1926, p. 511.

tout de prétendre confisquer sa pensée ; et comment le pourrions-nous sans la briser? Il aimait à se représenter lui-même comme un voyageur si chargé de bagages que toute porte lui était trop étroite et qu'il n'y pouvait passer ; et quant à laisser dehors une partie de son fardeau, c'eût été renoncer à sa vie, et ce renoncement lui coûtait pardessus tout. Être ceci et pas cela, choisir, s'insérer dans une voie définie, c'était le suprême sacrifice.

Ce sacrifice, il le redouta toujours, et dans les dernières années de sa vie il en fut beaucoup plus éloigné qu'il ne l'avait été pendant sa captivité en Allemagne. Cette constatation est douloureuse, mais elle s'impose ; cette âme si richement douée nous donnera souvent l'impression d'un gaspillage effréné ; lui-même l'a vivement senti : « A me détruire... je goûte un suprême plaisir, quelque chose comme le plaisir d'éparpiller des perles dans la mer à pleines poignées » [1].

Un autre spectacle, tout différent, nous fait oublier cette tristesse : c'est la prodigalité magnifique de Dieu ; n'est-ce pas une des grandes leçons du christianisme : le

[1] Lettre à H. Alain-Fournier, *Nouvelle Revue française*, avril 1925, p. 717.

soleil de Dieu éclairant bons et méchants, la semence du salut jetée dans tous les terrains, l'Esprit répandu sur toute chair? Et tous ces dons ne sont pas dispersés au hasard ; ils sont répartis par la providence sage et bonne d'un Père qui connaît chacun de ses enfants, l'appelle par son nom et veut le sauver. Mais toutes ces ressources infinies ne forcent pas l'entrée d'un cœur qui se ferme.

Ici du moins Dieu fut finalement vainqueur des résistances de l'homme : la mort de Rivière fut une mort chrétienne. Mais pendant sa vie que de vicissitudes ! C'est un vrai drame intérieur, dont lui-même a suivi et retracé toutes les péripéties, et c'est là, me semble-t-il, ce que ses écrits renferment de plus précieux. Les esquisses apologétiques qu'il composa dans les camps d'Allemagne méritent notre attention, mais plus encore les longues luttes qui préparèrent ces années de ferveur chrétienne, les efforts courageux qui le portèrent alors plus près de Dieu, et puis la détente qui suivit.

Si nous réussissons à pénétrer le mystère de cette existence, apparemment si unie, mais au fond passionnément agitée, nous y trouverons mieux qu'une jouissance psychologique, une précieuse leçon morale et reli-

gieuse. Dès le seuil de cette vie, un problème se pose : cette âme sincère, profonde, éprise d'idéal, orientée vers Dieu dès son enfance par une éducation chrétienne, qui, dans sa jeunesse, ne se passionna que pour les joies de l'intelligence, devait-elle si aisément perdre la foi et si laborieusement la recouvrer? Ceux-là seuls en sont surpris qui ne savent pas tout ce qu'il y a, dans ces joies intellectuelles [1], d'impiété ; le mot est de Rivière lui-même, il le répète avec insistance, et en effet il n'en est pas de plus vrai. Dans les premiers jours de 1913, quand il venait de faire paraître son étude *De la foi*, il écrivait à Gide [2].

« Certains jours je me mets à expliquer à ma femme mes sentiments, mes tendances, les habitudes de mon cœur, ce que je suis. Et peu à peu une sorte de lumière et de transport s'empare de moi et, à mesure que je vois mieux, que j'entre dans un détail plus fin, mon bonheur tourne à l'exaltation. Ça me soulève, ça me ravit. « Y voir clair », je ne connais rien de plus remuant, ni de plus terrible. Ah ! que je suis loin de Dieu dans ces moments-là. Je me sens tout abandonné de lui et *capable de me passer de lui.* C'est là

[1] Tant qu'elles ne sont pas rectifiées dans l'ordre de la charité.

[2] *Nouvelle Revue française*, avril 1925, p. 779.

mon impiété, c'est là le seul point où je ne suis point réduit. » Qu'on relise, après cette lettre, le roman de Rivière, on y retrouve, à peine transposée, la même expérience psychologique, provoquant la même ivresse : entraînée par son amant, Aimée explore son âme, et y trouve une joie indicible : « Nous nous acheminions sans trop de bonds, unis par un sentiment presque abstrait, penchés sur nous-mêmes dans un même esprit de froide observation... Mais peu à peu nos découvertes mêmes nous rendaient notre transport ; notre dialogue reprenait sa vitesse de vertige ; il se mettait à zigzaguer comme l'éclair, sans que nous eussions seulement le temps d'apercevoir ce qui y passait et de nouveau des flèches adorables, des flèches trempées du plus exquis venin de l'intelligence s'échangeaient entre nous comme en rêve [1] ».

Venin exquis sans doute, mais venin mortel : n'est-ce pas encore dans *Aimée*, quelques pages seulement après le passage que je viens de rappeler, que Rivière, racontant le désenchantement cruel où son amour s'est meurtri, termine ainsi la scène : « Et pourtant mon esprit travaillait déjà tout seul, — mon funeste esprit jamais las, qu'aucune

[1] *Aimée*, p. 156-157.

ruine n'arrivait à distraire de sa manie d'attention et qui se jetait sur mes pires mésaventures comme sur une proie [1]. »

Cet enchantement perfide qui captive l'intelligence et qui dissout la vie, c'est le mal qui, depuis trente ou quarante ans surtout, pervertit notre littérature ; mais il est bien peu d'écrivains chez qui cette ivresse ait été aussi sincère et aussi profonde que chez Rivière. Chez la plupart l'âme s'use vite à ce jeu : la vie, pour laquelle d'abord elle se passionne, n'est bientôt plus qu'un spectacle qu'elle se donne à elle-même ou, pis encore, qu'elle donne aux autres : c'est le dilettantisme ou le cabotinisme. Dès sa rhétorique supérieure, l'étudiant de Lakanal avait reconnu le danger et fait effort pour s'en défendre ; un peu plus tard, la correspondance avec Claudel montre, en face de cette dégénérescence de l'esprit, la sévérité du maître et l'horreur du jeune homme. S'il n'eût résisté à cette séduction, il n'eût jamais connu l'attrait sévère et puissant du Christ.

Mais, il faut bien le dire aussi, c'est du christianisme, jadis connu et goûté, que vint cette résistance. A vingt-trois ans, Rivière écrivait à Gide : « C'est vrai, je suis très

[1] *Aimée*, p. 186.

empoisonné par le christianisme. Mais je suis fier de l'être et j'ai reconnaissance au christianisme de m'avoir dès l'enfance désatisfait... Je dois au christianisme cette infirmité inestimable de ne pouvoir m'immobiliser en quelque bien de ce monde » ; il ajoutait aussitôt : « Sans doute il est étrange que je vous dise ces choses à vous qui avez isolé le désir, et l'avez comme divinisé. Seulement je crois que mon désir est bien autre que celui de Ménalque ; sa nourriture n'est pas terrestre ; sa satisfaction n'est pas prochaine et il ne renaît pas sans cesse de son évanouissement... Mon désir est tenace, aveugle et crédule. Il croit à son objet, il veut un paradis qu'il ne trouvera pas, il n'est mon bien que parce qu'il ne croit pas l'être [1]. »

Ce désir, survivant à la foi éteinte, soulève l'âme du jeune homme et l'empêche de se poser ici-bas, et l'on peut lui appliquer ce qu'il dit du héros de son roman : « Un vent trop fort me soulevait et je restais en l'air, plein de tumulte et de souffle, comme un oiseau battant des ailes au-dessus d'une branche sans pouvoir s'y poser [2]. »

Ainsi l'intelligence pourra, par moments,

[1] *Nouvelle Revue française*, avril 1925, p. 759.
[2] *Aimée*, p. 70.

se charmer tellement de son activité qu'il lui semblera qu'elle se suffit et qu'elle n'a que faire de Dieu ; et puis, sous son regard, l'objet qu'elle contemple s'évanouit, et elle se dit : Ce n'est que cela ! et déjà le désir l'a ressaisie. Et entre ces deux attraits, d'une jouissance impie, et d'un désir religieux, l'âme se débat.

Aussi loin que remontent les souvenirs de Jacques Rivière, dans sa correspondance avec Claudel, il se revoit tel qu'il est encore à vingt ans, avide de se contempler et de jouir de sa vie : « Dès ma petite enfance je raffinais mon orgueil... J'épurais ma pureté, je m'inventais des scrupules, dont je me glorifiais, dont je m'humiliais de me glorifier, dont enfin je me glorifiais de m'humilier de me glorifier. Et ainsi à l'infini. Et déjà cela m'était si doux qu'avec une conscience résolue dont je m'étonne en m'en souvenant, je renonçais d'avance à tout autre bonheur, à toute promesse de joie. Dès enfant, j'ai refusé la joie, j'ai renié tout bonheur, me disant en secret : Je *m*'aurai toujours, *moi* [1]. »

Né et élevé dans une famille fermement chrétienne, Jacques était chrétien alors. A seize ou dix-sept ans, il cessa de l'être. Après la fête de l'Assomption, en août 1903, il

[1] *Correspondance*, p. 77-78.

écrit à un ami : « J'ai dû accomplir encore des rites auxquels je ne crois plus... Je me suis demandé si je ne devais pas dans l'intérêt de la franchise morale tout avouer au moins à mon père. Mais j'ai eu l'impression très nette du mal que je lui ferais... et je me suis abstenu. » Du moins à cet ami, incroyant lui-même, il déclare, avec toute l'assurance d'un jeune homme qui vient de se libérer du dogme, que le christianisme « n'est plus qu'une ombre », et qu'il n'y a qu'à « le laisser mourir de sa belle mort [1]. »

A cette date, le jeune lycéen de Bordeaux était déjà tout enivré de sa vie intellectuelle ; dès l'âge de quatorze ans il avait fondé un petit journal qu'il dirigea pendant deux ans : *l'Avenir;* le numéro se vendait deux sous ; on pouvait le louer pour un sou. La critique littéraire y tenait une grande place ; l'élève de seconde et de rhétorique y formulait sur Loti, Racine, Barrès ou Molière des jugements décisifs.

Et c'était en lui une poussée de sève qui le charmait ; il écrira bientôt à Claudel : « Je m'aime, je m'aime tant ! Tenez, encore un mot que je me disais tout enfant en me serrant le poignet quand j'étais seul [2]. »

[1] *Nouvelle Revue française*, avril 1925, p. 411-412
[2] *Correspondance*, p. 79.

Il vient à Paris, où il va préparer l'École normale et l'agrégation, sans succès d'ailleurs : sa nature indépendante se pliait mal à l'entraînement des concours. C'est pendant cette préparation, à Lakanal, qu'il se lie avec Henri Alain-Fournier ; avec cet ami, qui devait en 1909 devenir son beau-frère, Rivière échange une correspondance, dont quelques lettres seulement ont été jusqu'ici publiées ; elles sont très précieuses. Avec cette sincérité transparente qui donne tant de prix à ses confidences, le jeune étudiant s'analyse, se contemple, s'admire : « J'ai la volupté de l'analyse destructrice ; j'ai dit qu'en me comprenant, je me détruisais ; mais à me détruire ainsi... je goûte un suprême plaisir... Volupté merveilleuse parce que mêlée de mort ». N'est-ce pas là une réminiscence de Barrès? Il l'a déjà reconnue et s'arrête : « Tout à l'heure dans l'emballement de ce que j'écrivais, je me proposais de finir en te redisant encore le plaisir exquis que me donnait la puissance de ma pensée à la fois exquise et disciplinée. Mais l'idée subite que je ne faisais que répéter m'a dégrisé et même m'inquiète [1]. »

A cette date, un maître commence à s'im-

[1] *Nouvelle Revue française*, p. 733-735.

oser à lui, dont l'ascendant sera, — pour uelque temps du moins, — décisif. Aux preiers jours de 1906, H. Fournier lui écrit : Claudel, dont je n'ai lu que le quart de *ête d'Or*, est jusqu'ici, superbement pour oi, superbement incompréhensible. On ense à Shakespeare... C'est admirable... ais je ne vois pas l'ensemble, encore. » ivière aussi admirait Claudel ; à l'automne, avait terminé son étude sur lui ; il l'enoyait à son ami, qui répondait par un cri 'admiration : « Ton article sera accepté par ui tu voudras, inséré où tu voudras. Il sera gnalé par tous ceux qui aiment Claudel. Et laudel t'écrira pour te serrer la main. Un utre que lui t'écrirait pour te baiser les ieds [1]. »

Et ce n'était pas seulement un jeu littéaire que cette étude sur Claudel ; Rivière était passionné non seulement pour l'érivain, admirable et difficile, qu'il avait la oie et l'orgueil d'avoir pleinement compris ; ais tout autant pour l'homme, pour sa onception de la vie, du monde, de Dieu. ependant à côté de cette admiration qui nvahissait son âme, une autre la traversait t, par moments, l'entraînait tout entière.

[1] *Nouvelle Revue française*, p. 733-735.

« J'ai gardé Gide pour la fin. Je ne l'ai pa
relu depuis ma dernière lettre. Mais je l'ado
de plus en plus. J'ai dit ou j'ai pensé que j
ne voyais pas comment après Claudel j
pourrais m'éprendre d'une vision plus haut
et plus vaste... Je ne m'abaisse pas. Je revien
seulement sur des points que j'avais insuff
samment explorés : Nietzsche, la force
Gide, la sensualité... Peut-être n'es-tu pa
assez sensuel, assez capable de te pâmer pou
de l'eau fraîche ou de l'ombre, peut-être s
mêle-t-il à tes plaisirs sensuels trop de sou
venirs et d'évocations, peut-être ne sais-t
pas assez mordre la nature nue. C'est cel
Gide. Ce qu'il y a de fatigant en effet, c'es
que ce n'est que cela. Mais le fait même qu
ce n'est que cela prouve une telle intensit
d'adoration, de désir, que c'en est admira
rable ». Et il poursuivait, comparant ces deu
conceptions, ces deux saisies de la réalité
« Le geste de Ménalque n'est-il pas le mêm
que celui de Violaine se dépouillant de tou
pour accueillir Dieu? Seulement Dieu pou
Ménalque est innombrablement fragmenté
Pour Violaine qui a su rassembler « le
éléments dispersés de sa joie » il est un
présence secrète, unique et profonde, un
possession immobile et intégrale ». Puis, d
nouveau séduit par la fascination de cett

ıultiplicité ondoyante, il ajoutait : « Nous qui
e pouvons songer à communiquer intime-
ıent avec Lui (Dieu), quel plus beau moyen
vons-nous de l'adorer, que de promener
artout l'inquiétude de notre désir perpé-
ıel [1] ? »

Dans cette lettre de l'étudiant de vingt
ıs, l'homme apparaît déjà ; ses intuitions
ont d'une pénétration exceptionnelle, et il
y complaît ; et cette complaisance est pour
i une tentation perpétuelle. Toute réalité
ivement perçue l'enchante ; et c'est encore
ıoins la saisie qui le passionne que la chasse,
ıoins la possession que le désir. Son ami lui
rit alors : « Ce que j'ai trouvé de plus beau,
e plus hautain et de plus beau, de plus
ımineux et de plus beau, dans vos théories,
est votre exaltation du désir, votre amour
u désir ». Ce fut la passion de toute sa vie,
ı force et son infirmité ; il poursuivait pas-
onnément des biens lointains ; arrivé près
eux, il se sentait comme paralysé, reculant
evant la démarche décisive, ne voulant pas
our un bien unique se priver des autres et
aignant aussi de voir, dès la première
reinte, se briser entre ses mains son idole.

Et par moments l'enivrement de la recher-

[1] *Nouvelle Revue française*, p. 755.

che lui en fait oublier l'inanité. Tel fragment des lettres à Fournier respire déjà la joie du « jeu », telle qu'elle éclatera un jour dans une lettre à Claudel. Mais ce n'est qu'une joie de surface, et l'âme est trop profonde pour s'y complaire longtemps, et elle se redit « Ce n'est que cela », et elle se reprend à espérer cette « possession immobile et intégrale » que Claudel lui fait pressentir.

C'est alors, en février 1907, que Rivière se décide à écrire au grand poète que depuis plus d'un an il admire. Cette correspondance devait durer jusqu'à la guerre. Les lecteurs du *Roseau d'Or* la connaissent et en savent le prix : de Bordeaux à Tien-Tsin c'est un drame qui se joue, et où Rivière n'est pas seul en jeu, mais avec lui, tant de jeunes hommes qui peuvent se reconnaître dans ces pages si sincères et si douloureuses.

La première lettre est une prière et un cri de détresse : cette inquiétude si longtemps aimée, cette faim où le jeune homme s'est tant complu qu'il lui a sacrifié sa foi, le torture enfin ; Claudel vit en Dieu, et en Dieu il a trouvé la paix ; c'est cela que Rivière vient lui demander : « La paix ! Donnez-moi la paix !... Montrez-Le moi, faites-Le moi goûter, faites-moi sentir Son poids sur mon cœur... » La lettre était à peine parvenue à

Tien-Tsin que Rivière la corrigeait déjà : non, il ne veut pas la paix, il se complaît dans son mal ; il ne veut pas en être guéri, mais soigné ; « il y a ceci d'atroce que je m'y complais, que je l'aime, que j'en fais toute ma vie, ma seule joie. Au fond je ne voudrais pas ne pas en souffrir » ; et cela l'empêchera toujours d'être chrétien, et aussi cette obsession du néant : « C'est quelque chose qui n'est pas et qui soudain, sans un mot, me dit : Me voici. Derrière ce que je vois, soudain l'horrible visage de ce qui n'est pas. »

Il y a peut-être quelque déclamation dans les cris de ce jeune homme, mais aussi une grande détresse, et Claudel ne s'y est pas trompé. Simplement, paternellement, virilement il lui répond : « C'est entre nous une affaire d'homme à homme, et je me tourne simplement vers vous et je vous ouvre mes bras et je vous dis : Oui, je le veux. Soyez mon frère, soyez avec moi ! Venez à Dieu qui vous appelle. » Et puis il lui fait entrevoir la beauté de la vertu, l'action qu'il peut et doit exercer autour de lui, la vie qui va s'ouvrir, pleine de recherche et de lutte, et enfin : « Je vous donne rendez-vous à la Sainte-Table pour la Pentecôte. »

Rivière n'en était pas là, il se débat, il se révolte, et pourtant il est touché au point

sensible : dès la première lettre reçue de ce jeune inconnu qui lui écrit du bout du monde, Claudel l'a deviné, il a « trouvé les mots qu'il fallait dire » ; mais jusqu'à la Sainte-Table où il veut le conduire que la route est longue ! Comment recueillir cette vie dispersée, ramener à Dieu ces actes épars? « ils continueront de s'en aller à la dérive, hors de moi, indifférents à ma croyance » ; et c'est dans la pensée d'abord qu'il faudrait introduire cette discipline pour adhérer au christianisme : « C'est cela qui me tue... J'aurais bien la force de résister à la raillerie, à l'insulte, au mépris universels, mais non celle de me contenir, de me discipliner, de me contraindre, de m'insérer en une voie unique. Unique ! voilà le mot terrible qui m'effraie le plus dans le christianisme, contre lequel je me révolte tout... Pourquoi la vérité, l'unique vérité? Pourquoi celle-là et pas les autres?... Vous me demandez une chose terrible avec tranquillité. Vous me dites : Il y a bien des choses qui vous paraissent infiniment douces et terriblement désirables, auxquelles vous avez à renoncer. Oui, et c'est de cela que je suis terrassé. Vraiment, vraiment, il faudrait ne plus aimer, ne plus connaître cette volupté, et celle-ci, et celle-là encore qui me sourit si doucement, d'un

visage invincible, d'un regard qu'on n'arrache point de son cœur... [1]. » On ne peut relire cette page sans se rappeler l'effroi d'Augustin au seuil de la vie chrétienne et l'appel suprême des voluptés, « ces misères de misères, ces vanités de vanités, mes anciennes amies, qui me tiraient par mon vêtement de chair, et me murmuraient tout bas : Est-ce que tu vas nous renvoyer [2]? » Ici la lutte était plus intime encore, car c'était l'intelligence que tous ces fantômes hantaient.

Souffrance cruelle et, comme lui écrit Claudel, souffrance qui « ne pouvait être honorable qu'à la condition d'en sortir vainqueur ». Rivière le sent, et il lutte ; mais à certains jours il se révolte ; il ne veut plus être l'ami malade que l'on soigne ; il se dresse dans son orgueil : « Je suis ainsi. Et je ne changerai pas. Je ne pourrais changer que si je me préférais autre, que si je m'étais un objet de dégoût. Mais je m'aime, je m'aime tant !... Je ne suis pas dans les rets du Christ. Qu'aurait le Christ à faire de moi si ce n'est de me damner? Je suis libre et je ne mourrai que de solitude. » (p. 79).

[1] *Correspondance*, p. 37-39.
[2] *Confessions*, VIII, 11, 25.

Pour faire tomber cette fièvre d'orgueil, Claudel répond avec une franchise paisible et impitoyable que sans doute ces aveux d'orgueil sont exagérés, mais qu'il est toujours dangereux de faire de ses défauts « des bondieux respectables et intangibles »; vous vous aimez vous-même, ajoute-t-il : « l'expérience se chargera de vous guérir et de vous renseigner sur vous-même avec toute la brutalité nécessaire ». Et puis cette lettre s'achève par une confession touchante dont l'humilité efface toute la sévérité de la lettre : « Dans vos deux lettres il n'y a qu'une chose de grave et qui m'émeut et me trouble profondément : c'est que vous vous êtes senti *appelé* vers moi. C'est donc Dieu qui vous adressait à moi. Si donc cet appel n'a pas été efficace, c'est qu'obscurément j'ai été manquant envers vous, c'est que je n'ai pas été trouvé priant et mortifié comme je l'aurais dû. Il n'est que trop vrai... Pardonnez-moi donc le peu de secours dont j'ai été pour vous. Écrivez-moi tant qu'il vous plaira. Je vous répondrai toujours. Mais écrivez-moi non pas comme une dévote à son confesseur pour étaler complaisamment vos petits travers, mais pour chercher de tout votre cœur les moyens de les guérir. » (p. 87-90).

Un peu plus tard (décembre 1908), la

correspondance se fait encore plus sévère et menace de s'arrêter court : Rivière, contre son habitude, s'est laissé entraîner au dilettantisme ; le jeu de son esprit le charme, il s'y complaît ; pourquoi chercher autre chose? « le jeu est encore ce qu'il y a de meilleur dans notre vie ». Sur ce terrain, Claudel se refuse à faire un seul pas : tout en assurant Rivière de son amitié fidèle, il lui déclare que leur correspondance est désormais sans objet : « Vous me semblez aller plutôt du côté de Renan et de Gourmont que du mien. Ce n'est pas à moi qu'il faut faire l'apologie du « jeu ». Je ne suis pas un bel esprit, je suis un homme simple et sérieux ; comme artiste je méprise les virtuoses et je ne comprends pas les plaisants. Le ricanement, depuis Voltaire jusqu'à Anatole France, m'a toujours paru le signe des réprouvés. » (p. 170-171). Cette sévérité, qu'une lettre suivante atténuait, ne manqua pas son but : « Si vous saviez, répond Rivière, comme je suis déjà loin du « jeu »! Si vous saviez comme il est injuste de me rejeter du côté de Renan et de Gourmont! De Gourmont, ce misérable physiologiste! Peut-être ai-je pu donner prétexte à ces assimilations, par des apparences de scepticisme. Mais mon scepticisme est passionné, aveugle, tendu.

Croyez-vous que je veuille faire le dilettante? Au fond je ne demande qu'à posséder... Mon scepticisme, c'est ma déception... Si j'ai pu paraître quelquefois en faire une complaisance, soyez sûr que ce n'était que par ironie. » (p. 174-175). Et un peu plus tard : « J'aurai peut-être commis bien des fautes, et si je deviens chrétien, j'aurai bien des péchés à accuser. Mais au moins jamais je ne me serai épargné, jamais quelque chose n'aura passé devant moi sans me passionner, sans me prendre de l'amour et de la vie... » (p. 183-184).

Je m'excuse de citer si longuement une correspondance que nos lecteurs ont sous les yeux ; mais comment passer, sans les rappeler, sur ces pages où les deux correspondants se révèlent si sincèrement? Dans les *Carnets*, Rivière apparaîtra moins exalté et, étant plus paisible, il sera aussi plus vrai ; mais ici nous le saisissons dans toute la fermentation de sa jeunesse ; le malheur n'a pas encore maté son orgueil, abaissé le seuil de son âme, et livré passage au flot de la grâce. Mais déjà les vagues le recouvrent par moments, et il en goûte l'amère saveur. Et en face de lui son correspondant lointain, si perspicace, si viril, si paternel. Rien de si commun sans doute qu'un échange de lettres

entre un jeune homme enthousiaste et le maître qu'il admire. Mais où aboutissent le plus souvent ces correspondances? Beaucoup ne laissent d'autre trace qu'une dédicace écrite sur la garde d'un livre ou au bas d'un portrait ; et, quand l'action a été plus intime, quand la pensée du maître s'est gravée dans l'âme du disciple, que vaut cette empreinte? Imposée d'autorité, acceptée par admiration, elle ne laisse le plus souvent à qui la subit qu'un système artificiel et caduc [1]. Dans l'âme de Rivière, c'est l'empreinte du Christ que Claudel s'efforce de graver ; ces lettres, mieux qu'aucun livre, font comprendre au jeune homme ce qu'est la religion chrétienne pour un chrétien, et c'est alors sans doute qu'il a commencé à entrevoir le christianisme, non plus de l'extérieur, par la façade de son édifice doctrinal ou rituel, mais par l'intime, tel que le con-

[1] Rivière lui-même a bien caractérisé ces doctrines et leur force : « La force d'une philosophie, c'est le génie de celui qui l'a conçue... On dit qu'elle a de l'autorité. Si nous consentons à ce qu'elle nous convainque, c'est par égard pour la puissance et la ressource intellectuelles dont elle témoigne ; si nous y croyons, c'est au fond par admiration. Elle se présente à nous à la façon des inventions mécaniques ; le nom de l'inventeur est écrit dessus et lui-même se tient à côté de l'appareil, prêt à en recommencer pour qui voudra la démonstration. » (*De la Foi*, p. 83.)

naissent ceux qui sont saisis et transformés par lui.

Au reste les conseils de Claudel l'ont engagé dans cette « voie pratique », « plus sûre et plus efficace » que les spéculations philosophiques (p. 49) : *Livres à lire* : avant tout Pascal ; beaucoup de livres de mystique ; Bossuet ; Dante ; Newman. « *Pratique* : La liturgie et l'assiduité aux offices de l'Église vous en apprendront plus que les livres. Plongez-vous dans cet immense bain, de gloire, de certitude et de poésie... Dites vos prières tous les jours... Si possible, allez à la messe tous les jours... Portez un scapulaire, récitez le chapelet, faites le Chemin de Croix ; dès que vous le pourrez, tâchez de concentrer votre pensée pendant au moins un quart d'heure par jour sur quelque mot ou quelque récit de l'Évangile... Pratiquez les œuvres de charité active. Pas de plus merveilleux cordial que la charité. Entrez le plus tôt possible dans la Société de saint Vincent de Paul dont j'ai le bonheur de faire partie depuis vingt ans ».

Ces indications sont souvent reprises et complétées au cours de cette correspondance. La dernière, datée du 4 mai 1913, marque tout le chemin parcouru au cours de ces six années : « Voici l'adresse du prêtre que vous

me demandez, qui est un saint, un homme simple et bon, extrêmement intelligent, débordant de douceur et d'affection. L'abbé Fontaine, curé de Notre-Dame Auxiliatrice à Clichy. » Six mois plus tard, Rivière annonçait à Claudel qu'il avait communié à Noël ; son ami lui répondait : « Je vous serre la main, mon cher ami, je vous embrasse. Que Dieu vous garde, vous et votre enfant ! C'est bien, ce que vous avez fait. »

On voit par ces conseils donnés et suivis ce qu'était ce « catholicisme claudélien » où s'engageait alors Rivière : non pas imagination poétique ni spéculation philosophique, mais religion chrétienne simplement reçue et pratiquée ; il faut reconnaître toutefois que, dans cette voie que Claudel lui ouvrait, le jeune homme n'entrait qu'en hésitant ; il s'essayait à prier, mais y réussissait mal et par intermittence : « Je passe ma vie à sauter du plus profond désespoir à la plus ridicule exaltation... Quand je suis en bas, alors quelquefois je sens le besoin de dire : mon Dieu, mon Dieu, et de me jeter à genoux et de remuer les lèvres. Mais sitôt guéri je suis incapable de tout recueillement, je ne sens plus que la tempête de ma puissance et cette légèreté admirable qui transporte. » (p. 136). La lecture, la méditation quotidienne de

l'Évangile, si sagement conseillée, ne semble pas avoir été tentée. En 1913, Gide s'indignait de voir ce jeune homme si préoccupé de conversion, si ignorant du Christ [1] ; il n'avait pas tout à fait tort ; Rivière lui répondait : « Il est évident que je n'ai pas le sens du Christ, le goût de ses paroles, ni — il faut bien le dire — l'amour véritable de lui. Je l'ai eu beaucoup plus fort à un moment où j'étais plus loin de la foi que maintenant. Je ne sais comment cela se fait. Je m'en accuse. J'en souffre. Mais il est impossible que cela dure... [2] »

Dans l'introduction qu'il a donnée aux écrits posthumes de son ami Henri Alain-Fournier, Rivière note exactement la différence des deux âmes et l'accès plus facile que la foi chrétienne trouva chez Fournier : « Son esprit n'avait pas de barrières critiques ; le flot, qui força les miennes, un moment, n'eut certainement, pour l'envahir qu'un assaut bien moins fort à donner. Et puis il était meilleur que moi, plus tendre, plus confiant, plus insoucieux de sa perfection abstraite [3] » Les deux amis, alors loin

[1] *Nouvelle Revue française*, avril 1925, p. 499.

[2] Lettre du 4 janvier 1914, *Nouvelle Revue française* avril 1925, p. 777.

[3] *Miracles*, introduction, p. 87.

l'un de l'autre, avaient été vers la même date attirés au christianisme ; Fournier, que son éducation n'y préparait pas, que l'amitié de Claudel n'entraînait pas, fut cependant celui des deux qui s'avança le plus rapidement dans cette voie [1] ; parfois son christianisme naissant se colore de ses habitudes littéraires : c'est comme un pays sans nom qui lui apparaît dans un rêve [2] ; mais c'est aussi une foi positive et dogmatique qui pour lui éclaire le monde, c'est une vie surnaturelle qui, sous ses yeux, se révèle à Lourdes

[1] C'est en 1907 que Fournier est attiré vers le christianisme (*Miracles*, p. 50) ; cet attrait devient plus fort pendant sa période d'instruction militaire à Mirande, en 1909. Après avoir transcrit un fragment de lettre, Rivière ajoute : « Que cette métaphore n'aille pas faire croire que la crise se passe, pour Fournier, dans le plan purement littéraire. Il va à Lourdes et en rapporte une grande émotion ; il cherche à s'instruire du dogme ; il m'écrit : « Si tu as cru que mon amour était vain et inventé, si tu as cru que je passais un seul jour sans en souffrir, et si, cependant, tu n'as pas vu que depuis trois ans la question chrétienne ne cessait de me torturer, — certes tu m'as méconnu, — certes tu t'es beaucoup trompé. Si je puis entrer tout entier dans le catholicisme, je suis dès ce moment catholique. » (Lettre du 11 mai 1909, citée *Miracles*, p. 52.) Bientôt l'amitié de Péguy donnera à cet attrait une nouvelle force.

[2] Cette étrange fusion de rêve et de réalité apparaît, par exemple, dans la lettre du 26 juillet 1909, citée p. 51 ; et de ce point de vue il faut bien accorder à Rivière que ce premier attrait de son ami pour le christianisme trouva un appui dans « sa recherche de l'illusion » (p. 87).

et qu'il apprend à mieux connaître dans « l'Évangile, la Bible et l'*Imitation* ».

Cet épisode du christianisme de Fournier était utile à rappeler ici : il éclaire, par ses similitudes et ses différences, l'accès de Rivière à la foi chrétienne ; peut-être d'ailleurs l'exemple de cet ami très cher ne fut-il pas sans influence sur celui qui, à cette date même (1909), devenait son beau-frère.

■ ■

Au terme de cette lente et laborieuse ascension Rivière voulut déterminer sa position religieuse ; il le fit dans son étude *De la Foi*, dédiée à Claudel : esquisse vigoureuse, mais encore imparfaite, où l'on distingue déjà quelques-uns des traits essentiels qui marqueront les écrits de la captivité, mais engagés dans un ensemble encore confus [1]. Dès le seuil, tout en marquant la force des raisons qu'il va exposer, il avoue l'inertie qui le retient encore : « Cet éloge de la croyance devrait me conduire directement à une profession de foi religieuse. Mais le malade sait que la santé est bonne ; pour-

[1] Cette étude a paru dans la *Nouvelle Revue française*, novembre et décembre 1912 ; je la citerai d'après la réédition publiée dans les *Cahiers de Paris*, 1925.

tant il n'a pas le courage de faire les mille petits efforts absurdes qui l'y acheminer-aient. Il a l'esprit tout convaincu, mais le désir n'y est pas... De même les raisons de croire que je découvrirai en moi, si décisives soient-elles, peut-être resteront sans force contre mon inertie et contre certains contentements trop proches et trop sensibles pour que l'idée puisse me venir de les quitter. » (p. 36-37).

Ce qui le retient, ce n'est donc pas une fausse honte qui le ferait rougir de croire : l'étude s'ouvre au contraire par un « éloge de la foi », supérieure au doute par les efforts qu'elle exige, par les risques qu'elle accepte, d'un mot par la force qu'elle prouve et qu'elle développe. Il n'est pas arrêté non plus par le secret désir de pactiser avec le rationalisme : Rivière n'a jamais rien eu d'un moderniste, et il s'en explique avec une clarté parfaite : « Non, il n'est pas de milieu pour un cœur sincère entre l'athéisme et la religion. J'aime et je prétends qu'il faut aimer avant tout la propreté de l'âme. Que d'abord elle soit bien nette, bien courageuse, bien achevée ! Il n'est pas vrai qu'il y ait des arrangements, il n'est pas vrai que l'on puisse être ceci ou cela, sans l'être tout à fait. On ne pactise pas avec les difficultés :

ou l'on est vaincu par elles, ou on les vainc. Le premier devoir est de ne supporter en soi rien qui soit le semblant d'autre chose : il faut avoir cette chose même, ou la quitter tout à fait. » (p. 72).

L'auteur de ce petit livre ne prétend pas donner une démonstration de la foi, telle qu'elle doive s'imposer également à toute intelligence, mais seulement « décrire les mouvements tout personnels de sa pensée », et d'abord les raisons qui lui inspirent la simple croyance au monde invisible et surnaturel, puis celles qui le poussent plus précisément vers le catholicisme.

La première partie est la moins ferme des deux : « L'imagination est le sens du surnaturel, elle nous met en contact avec lui » (p. 52) : cette déclaration éveille la défiance et quand nous voyons ailleurs (p. 50) le monde représenté comme un navire sortant du bassin et glissant vers nous, « avec les hommes sur le pont qui font ceci ou cela, comme des passagers après le départ, avec les démons accrochés aux flancs comme des monstres marins, avec les anges dans la mâture comme des matelots », nous nous demandons si c'est une étude religieuse que Rivière a prétendu faire, ou un poème en prose, ou un rêve semblable à ceux de son

ami Fournier. D'autres traits cependant sont bien meilleurs : ainsi le contraste entre la conception du monde telle que la reçoit le fidèle et l'explication philosophique telle que la construit le savant. Le savant « confond la joie de la liberté avec celle que donne la vérité... Pour se sentir en présence du vrai, il a besoin de se voir respecté par sa découverte et qu'elle ne fasse pas mine de lui saisir les mains pour les attacher ; il a besoin qu'elle soit humble devant son esprit. Mais quand on découvre le vrai, c'est au contraire l'esprit qui tout à coup se fait humble ; c'est lui qui se trouve dépouillé, et sans prestige, et sans ailes... Pour ma part, je ne me reconnais en contact avec le vrai que lorsque mon esprit entre dans cet état de captivité et comme d'affliction ; pour qu'une explication ait du pouvoir sur moi, il faut que je n'en aie plus aucun sur elle. » (p. 42-43). Un peu plus loin (p. 48-49) on entrevoit, encore imparfaitement maîtrisée, la théorie du mystère que Rivière reprendra plus tard : la science, ne pouvant rendre compte de l'élément mystérieux, cherche à s'en débarrasser en l'isolant et, pour cela, elle déchire le monde et s'essaie vainement à en recoudre les lambeaux ; la foi au contraire saisit le mystère là où il est, au cœur des êtres, et

ainsi elle donne à chacun d'eux sa plénitude, à tout l'ensemble sa cohésion [1].

A côté de ces vues métaphysiques, dont la plupart sont encore confuses et mal au point, on remarque des intuitions religieuses et morales d'une grande pénétration, celles-là mêmes qui seront poursuivies plus tard, pendant la captivité. Et d'abord c'est l'action providentielle de Dieu, couvrant l'action personnelle des hommes, lui donnant sa direction et son efficacité : « Sans doute, je suis maître de mes actes ; mais mon choix est si aveugle, l'impulsion que je leur donne est si débile, que je ne saurais m'attribuer sans folie les fruits que souvent je leur vois porter. Quelqu'un a reçu mon obscure décision, l'a mûrie, l'a développée, l'a changée enfin en elle-même ; comme un riche qui accepte sans sourire le dérisoire présent d'un misérable, quelqu'un fait fructifier entre mes mains mes ingrates et courtes entreprises. Ainsi, si nous savons regarder à la fois avec imagination et avec humilité, Dieu nous apparaît travaillant avec nous, façonnant avec nous notre vie, comme un ouvrier ancien et sage reprend la besogne de l'apprenti et l'achève doucement sous ses yeux. » (p. 58).

[1] Cf. *A la trace de Dieu*, p. 42-45.

C'est surtout dans l'étude du catholicisme que ce sens religieux apparaît : Rivière considère d'abord le dogme du péché originel, puis la morale catholique en tant qu'elle explique la faute et le pardon. On sent déjà par ce choix les préoccupations ordinaires de l'auteur, orientées vers les problèmes moraux, et cette orientation est féconde. Le péché originel, ce n'est pas une opinion que je puisse accepter ou rejeter, c'est le secret de mon être : tous mes efforts trop courts, toutes mes vertus viciées, tous mes rêves défaillants au moment où ils pensent saisir leur objet : « Tous nos sentiments ne sont que l'image d'eux-mêmes, ils viennent comme des flammes lécher, sans pouvoir s'y tenir, leur propre vérité ; il y a toujours entre nous-mêmes et notre âme une fine, une décourageante différence. Oui, le péché originel est sur nous. Et il est au monde. Et rien n'en peut guérir que de passer à la vie éternelle. » (p. 84-87).

Et c'est la morale catholique, si humaine et si divine à la fois. La morale humaine nous prêche la sagesse et l'abstention du mal et, pour nous en défendre mieux, elle nous apprend à refouler en nous toute passion, toute vie ; être impassible, c'est son secret, c'est sa faiblesse ; un jour ou l'autre, vous

faillirez « et, du coup, votre sagesse tombe par terre... la première infraction que vous y faites la brise toute... vous voilà tout seul avec votre faute. » (p. 88-89). La morale catholique nous presse de bien agir : « elle nous harcèle à chaque minute du jour, elle allume en nous le zèle de la charité, elle exige de nous une véhémente, une brûlante perfection » ; mais, si elle est pressante, elle est indulgente aussi ; elle n'est pas déconcertée par la faute ; elle en a pitié et l'efface par le pardon : « avec un reproche plein d'amour, (le prêtre) accueille son enfant qui lui rapporte ce lourd fardeau de péchés tout emmêlés les uns dans les autres, cette affreuse récolte qu'il n'y a plus qu'à jeter avec horreur. Son pardon était tout préparé ; il m'absout... » Et l'esquisse se termine par ce portrait vraiment filial : « La morale catholique... vient me trouver dans mon humanité, elle vient m'assister au plus bas de moi-même ; elle n'a pas peur de moi ; elle m'écoute ; elle m'essuie la face ; je reconnais sa profondeur comme j'ai reconnu celle du péché originel ; non pas vaincu par trop de raisons ; mais avec mon cœur coupable, avec mon corps souillé ; comme le dogme était pareil à ce que je suis, elle est pareille à tout ce que je fais ; elle se compromet pour

me suivre ; mais aussi je la confesse par tous les instants de ma vie, et par les plus vils, et par les plus honteux. Ah ! comment ne saurais-je pas qu'elle est vraie quand, au moment où je viens de mentir lâchement, je la sens qui est encore avec moi, d'une certaine façon, — humiliée comme moi, triste comme moi, — mais présente toujours et fidèle, et d'accord enfin avec mon péché. » (p. 90-93).

Cette émotion, si évidemment sincère, est un pressentiment plus qu'une expérience : plusieurs mois s'écouleront encore avant la première rencontre de Rivière et du prêtre ; il n'est pas encore entré dans le christianisme, mais il est déjà « dans son ombre », il commence à sentir cette bienfaisante influence qui apaise sa vie, la simplifie, la dénoue : « Depuis que je me suis retourné vers la foi, j'ai senti tant de choses simplifiées pour moi, tant de nœuds se défaire, tant de facultés en moi reprendre leur usage naturel ! Je ne peux plus considérer la conversion, comme une démarche héroïque et extrême, ainsi que la concevait Pascal, mais comme le lent avènement d'une *solution* [1]. »

[1] Lettre à André Gide, 4 janvier 1913, *Nouvelle Revue française*, avril 1925, p. 776.

Est-il donc déjà pleinement gagné à la foi? Quand il se penche sur ses raisons de croire, il les pénètre d'une intuition si sympathique qu'il « se sent tout pénétré du dogme catholique et comme confondu avec lui » (p. 97) ; et puis bientôt se réveille la séduction, un instant oubliée, de la contemplation de la vie : « Comme un marin dans sa barque à la dérive, je ne pense plus qu'à considérer les formations des vagues autour de moi. Lourde mais voluptueuse navigation. Il faudrait pourtant penser à me gouverner un peu. Ou, si je m'abandonne à ce flot, du moins il faudrait souhaiter d'y échapper bientôt. Mais comment? Dites-le-moi. Comment s'y prendre pour en avoir assez? Je ne sais par où aborder à ce reniement de moi-même... C'est la passion de la connaissance qui m'anime, la seule qui soit vraiment impie. » (p. 100).

Cet obstacle si tenace, Claudel l'avait dénoncé au jeune homme dès les premiers mois de leur correspondance ; il lui rappelait d'abord qu'il ne pourrait jamais lui rendre la vérité catholique évidente, « parce que Dieu ne veut pas qu'elle le soit et exige de nous un effort de volonté généreux et libre pour l'embrasser » ; il ajoutait : « Je sais très bien que ce n'est pas là le grand obstacle

ontre lequel je lutte en vous, mais votre eunesse rebelle, impatiente de frein, et de out ce qui la gêne dans son avidité de con-aissances et de sensations nouvelles. Mais uel monde à découvrir vaut celui de la érité éternelle, toujours nouvelle et eune [1] ? »

Toute la lutte était là : il fallait renoncer ce chatoiement indéfini d'une vie sans con-rainte, à cette succession de désirs sans esse renaissants — l'oasis suivante est plus elle ! Certes Rivière n'était pas incapable e se discipliner, de « s'insérer dans une voie nique » ; il l'avait bien prouvé naguère : our se marier, il avait dû oublier la leçon e Ménalque : « Je haïssais les foyers, les milles... et les affections continues, et les délités amoureuses, et les attachements ux idées... » Mais c'est que son cœur était nquis, c'est que l'attrait d'un amour fidèle ait plus fort sur lui que la séduction des ies changeantes ; et maintenant il lui faut re conquis par Dieu, il faut « qu'Il soit ir son âme si appuyé qu'elle ne puisse plus essaillir ».

Cette conquête, convoitée et redoutée, il mmence à en sentir l'étreinte ; il la décrit

[1] *Correspondance*, p. 109.

ainsi à la dernière page *De la Foi* : « Non seulement mon esprit, mais aussi faiblement mon cœur tendent vers la foi. O frêle et étrange désir qui en moi n'est pas de moi ! Sur toute mon âme, et quoi qu'elle puisse méditer ou tenter, légèrement plane une sorte de souhait théorique, la volonté abstraite de devenir différent. Non, ce n'est pas moi qui forme un tel vœu... Il semble que quelqu'un prenne l'initiative de ce désir, le mette en moi et patiemment attende que j'arrive à le ressentir. Je reconnais qu'il n'est pas mien à ce qu'il ne change jamais. Il n'est pas nourri de la substance de mon âme. Mais il s'obstine, il dure sur moi... Est-ce la grâce? »

« Relu la fin *De la Foi*. Que j'ai changé ! Que je suis loin de cette satisfaction de moi ! Que Dieu a bien su faire l'opération qu'il fallait et m'apprendre par la force le repentir et la détestation de moi ! Ah ! oui, un fameux plaisir que me donnent maintenant mes péchés [1] ! »

Cette note écrite après un an de captivité nous fait entrevoir tout le terrain gagné par Dieu ; à cette âme, si éprise de sa vie, Clau-

[1] *A la trace de Dieu*, p. 289, 8 novembre 1915.

Gide écrivait jadis : « Vous vous aimez vous-même ; l'expérience se chargera de vous renseigner sur vous-même avec toute la brutalité nécessaire. » L'expérience était venue en effet, et plus brutale que nul n'eût pu le prévoir. Fait prisonnier après trois semaines de guerre, Rivière sentait très douloureusement l'humiliation de sa captivité. Dénué de tout, isolé, il avait perdu jusqu'à cet appui que jusqu'alors il trouvait toujours en lui-même. Dans cette détresse, il se tourne vers Dieu, et il Le trouve. On lit au premier feuillet de ses carnets de guerre : « La prière. Je comprends enfin ce que c'est... Demander l'assistance de Dieu à mon être même, l'espèce de supplément à moi-même qu'il me doit maintenant, m'ayant privé de la satisfaction où j'étais de moi... Espèce de réconfort admirable, et pour la première fois senti, de la conversation avec Dieu. Intimité, amitié, plus aucun doute sur sa présence... » (p. 197).

Cette première impression fait pressentir la grande lutte qui va remplir ces années de captivité : d'un côté, la vie personnelle et ses âpres jouissances, elle a été sans doute durement frappée par le malheur, mais profonde, tenace, elle se réveille parfois dans des sursauts menaçants ; de l'autre, la vie

divine silencieuse, patiente, ne forçant pas l'entrée du cœur, mais, dès qu'il s'ouvre, s'y répandant comme un flot immense.

Rivière contemple ce conflit avec une attention passionnée ; il n'en est pas le spectateur désintéressé ; il suit avidement les progrès de l'action divine, il les implore, il les seconde dans l'humble mesure de son pouvoir. Quelques notes recueillies çà et là :

« Sur les vertus chrétiennes... Ce sont des sources au ras du sol : combien la charité naît près de l'âme ! Combien il y a peu à s'y hausser ! Ce qu'il y a de commun à toutes les vertus chrétiennes, c'est qu'elles ne naissent qu'après que l'orgueil est parti et qu'ainsi toute la hauteur de l'âme a disparu. » (20 octobre 1914).

« Dieu me comble d'autant plus que j'ai moins fait pour me rendre digne, pour augmenter ma valeur. C'est là son grand secret, que seul le catholicisme a bien aperçu... Il a besoin d'une rupture de notre âme, d'une débâcle de ses avantages, pour s'y précipiter, pour s'y engouffrer. Le mérite, au sens stoïcien ou protestant du mot, n'est qu'une digue opposée à la formidable faveur de Dieu. Il m'a visité dans mon humiliation. » (22 novembre).

« Comme tout de même la vie est con-

traire à la sainteté !... A mesure que ce carnet avance, c'est-à-dire à mesure que la vie se réveille et se consolide en moi, mes préoccupations se déplacent, ma vieille indépendance reparaît, ma curiosité, mon goût de la chose telle qu'elle est, du sentiment intact, en un mot mon impiété. Pourtant quelque chose a été fait contre elle dont *je veux* qu'elle ne se relève pas ». (11 octobre).

« Étrange sort de l'amour de Dieu en moi ! Quelle petite chose ! Sèche comme une plante de rocher, mais agrippée comme elle... Quel amour difficile ! Dans quelle sécheresse a-t-il été se loger ! Qu'il lui faut de vertu et d'obstination pour durer » ! (15 octobre).

« Mon Dieu, continuez de travailler mon orgueil. Je ne vous demande plus de frapper de grands coups, parce que je suis trop fatigué en ce moment et que je me sens tout juste la force de souffrir ma souffrance de chaque jour. Mais faites qu'il disparaisse par résorption intérieure, un peu chaque jour... Il est encore tellement monstrueux ! Les idées absurdes, scandaleuses qu'il me donne de temps en temps et jusque dans mes prières. Mon Dieu, aidez-moi à me considérer comme rien. » (1er octobre 1915).

Ces expériences quotidiennes l'éclairent sur les périls et les avantages de cet indivi-

dualisme ou, comme il dit, de cet égotisme dont il est si fortement pénétré : « Pas d'état où l'on soit à la fois plus loin et plus près du catholicisme. Plus loin : de toute la distance de l'orgueil... Plus près : parce que celui qui a commencé de s'apercevoir comme individu,... s'il ne se laisse pas complètement enchanter et désarmer par la Circé intérieure, par les voluptés de la conscience de soi, tôt ou tard, mais presque fatalement il faudra qu'il se reconnaisse comme âme. Et une fois que l'on s'est reconnu comme âme, on est déjà la proie du catholicisme, la proie de l'Église. » (p. 87).

Et puis de temps en temps, c'est le goût de Dieu, cette fraîcheur délicieuse de l'eau vive qui fait perdre le goût des nourritures terrestres :

« La reconnaissance que je sentais tout à l'heure à la messe : que c'était bon ! Comme cela me menait facilement à l'amour ! Quelle pente délicieuse ! Moment que je voudrais retrouver souvent ! Ce qu'il y a de si doux avec Dieu, c'est de sentir qu'on ne mérite pas tout ce qu'il vous donne, qu'il vous est à jamais impossible d'être égal à une telle bonté, et que par conséquent on peut renoncer tout de suite à la reconnaître et se laisser aimer sans paroles, sans mouve

ment, tout entier consenti et perdu. » (18 octobre 1914).

« Encore une fois les délices de l'amour de Dieu ! Que c'est doux ! Je comprends maintenant Claudel, lorsqu'il prétendait que rien de meilleur ne pouvait être imaginé... C'est la confiance qui fait le fond de l'intimité avec Dieu, la sensation de toucher quelque chose qui déborde infiniment toute espérance, l'expérience d'une surabondante ressource. Je me donne et je suis reçu, et je sens qu'en me donnant davantage encore je serais reçu infiniment davantage... » (27 octobre).

« Un être qui agit toujours en éternité, que l'on trouve toujours tout entier présent... De là vient cette sensation, à toute autre incomparable, de repos que nous donne la confiance en Dieu. Le seul être avec qui l'on soit sûr de ne pas avoir de « surprise ! » (27 septembre 1914).

Un autre jour il reprend, sous le coup d'une expérience plus vive, ce qu'il écrivait jadis de l'action de Dieu saisissant et transformant la nôtre :

« Je sens à merveille, par une expérience ineffable, Dieu qui vient chercher ce rien, qui le relève, qui le protège, qui le développe. A quoi sert de discuter sur le libre arbitre

et sur la grâce et sur leur compatibilité quand on a senti cela? Je trouve les deux choses à la fois réunies, confondues : le petit commencement de vouloir, la pauvre petite chose que l'homme peut fournir, et cette efficacité qui lui est départie soudain, ce bonheur qui lui arrive, cette incroyable prospérité. Comment vous remercier, mon Dieu? Je vois les autres autour de moi, bien plus forts, bien plus résistants que moi, et qui tombent les uns après les autres, atteints, entamés, abîmés peut-être pour toujours. Et moi, à chaque plongée, vous me rattrapez, par cette timide main que je vous tends, vous me repêchez, vous empêchez que ce soit pour cette fois encore. » (18 mars 1915).

Et ce nouvel horizon ne rétrécit pas le monde ni ne l'assombrit ; il l'éclaire d'une gloire nouvelle : « C'est de tout mon cœur qu'avant de me coucher, chaque soir, je remercie Dieu de m'avoir donné encore une fois le spectacle de sa gloire. » (10 janvier 1915).

En même temps qu'il développe ainsi sa vie chrétienne, le prisonnier s'applique loyalement à la pratique des sacrements. Il y rencontre de grands obstacles : ses lettres étaient pleines de confidences, sa conversation en était extrêmement avare ; timide, replié sur lui-même, jaloux du secret de sa

ie, il devait trouver la confession bien diffi-
ile. Quand les pâques de 1915 approchent,
l écrit : « Mon Dieu, voilà le cœur que je
ous apporte. Je ne suis pas assez fort seul
our le rendre meilleur. J'ai besoin de vous
ncore une fois. Purifiez-le. Portez-y votre
lamme d'un seul coup jusqu'au fond. Ren-
lez-moi aussi brave que j'avais cru l'être...
Ne me laissez pas faire une communion cou-
able, ou seulement vaine. Je ferai ce que je
ourrai tout aujourd'hui. Mais votre main
eulement, votre aide un petit moment pour
ue je passe par là sans trop de déshonneur. »
27 mars 1915).

Le samedi saint 3 avril il se confesse ; le
undi de Pâques il communie ; dans la jour-
ée il note : « Donc ce matin j'ai communié.
Avant-hier cette confession à la baraque 26,
devant tout le monde... Avant de passer je
me disais, calmant de petites révoltes qui
me prenaient : Voilà la gueule de la machine,
où il faut me jeter tout vivant ! Elle est là à
deux pas. Il n'y a plus qu'un petit mouve-
ment à faire. Je l'ai fait. Je m'étais obligé à
être aussi complet et précis que possible en
écrivant tout à l'avance sur un petit papier
Cela a été sévère et maladroit comme il con
venait. Je suis sorti rouge et le front moite.
J'ai bien senti passer sur moi la désappro-

bation dont j'avais besoin et j'ai su tenir mon orgueil plié le temps qu'il a fallu pour la subir. C'est ce matin que ça n'allait pas trop bien. Tête vague et distraite. Je disais : Mon Dieu, tenez baissé ce cœur insupportable. Faites-vous un seuil en moi ! Et en effet, à force de peser dessus, j'ai obtenu que mon cœur attende, qu'il se tienne tranquille un moment. Mais tout de suite après, à la place de la plénitude et de la récompense que j'attendais, oh, le petit mouvement sec, le sale petit rebondissement méchant et rancunier. Comme cela était pauvre, dur et révolté, presque exactement comme à Noël 1913 ! J'ai besoin de vous, mon Dieu ! Si je n'ai pas su vous sentir tout de suite, faites que ce soit maintenant. Habitez-moi un peu. Adoucissez et réconfortez-moi !... Et considérez que j'ai fait ce que j'ai pu. »

Si Claudel avait été là, il lui aurait répété sans doute ce qu'il lui écrivait après la communion de 1913 : « Ce que vous me dites n'ôte rien, bien au contraire, à votre mérite, et à la vertu du sacrement que vous avez reçu. Vous appartenez à cette catégorie d'âmes ultrasensibles, toujours prêtes à se nouer et à se contracter. Si vous persévérez courageusement et si vous êtes complètement loyal, vous sentirez un jour la semence

ivine qui frémit et qui s'ouvre. » (*Correspondance*, p. 263-264). Dieu devait bientôt mplir l'engagement pris ainsi en son nom ; squе-là ces révoltes si tenaces révélaient profondeur du mal ; courageusement réimées, elles appelaient la grâce et lui ivraient l'âme. Et dans cette réserve de ieu ne faut-il pas reconnaître une intenon paternelle? Cette âme, si avide d'émoon, se fût jetée sur toute consolation comme ne proie ; il lui était bon de venir à la comunion par devoir, à la seule lumière de la i et d'attendre humble, fidèle, courageuse, jour de Dieu.

A la Toussaint, la « semence divine » comence à s'ouvrir : « C'était bon. Il y avait ngtemps, ou plutôt je n'avais jamais encore nti tant de paix à être à genoux et péinnt. Que vous êtes bon, mon Dieu ! Peut-il avoir une conduite plus claire que la vôtre ec moi? Je sens bien qu'un autre ne peut s voir du dehors ce soin que vous prenez moi. Mais moi, si mes yeux y restaient rmés, quelle ingratitude, quel crime ! »

En 1916, c'est un rayonnement de joie : Jour de Pâques ! Inexprimable bien-être. t vraiment surnaturel. Je n'en avais pas ncore connu de cette espèce : le repos, la i, l'espérance mélangés en un seul état

délicieux... C'est bien là votre présence. J
la reconnais sans l'avoir jamais sentie encore
Si pleine, si douce, si suave... Mon Dieu
comme tout est vrai à la lettre de ce qu'o
dit de vous, de ce que dit de vous l'*Imitation*
Comme il est vrai que votre consolatio
efface en un instant des siècles de peine
Mon Dieu, il n'y a de vérité, il n'y a de joi
qu'en vous... » (28 avril 1916).

L'année suivante, la fête de Pâques avai
été précédée par des jours mauvais : « De
doutes d'une précision et d'une force ter
ribles venaient me travailler. Je croyais m
voir moi-même en train de fabriquer ma fo
de la produire artificiellement. Tout le mi
rage subjectiviste (aidé par la lecture de L
Bon) revenait me tracasser. Les vieux mot
bêtes, dont je me croyais débarrassé pou
toujours, d'auto-suggestion, d'hypnose, etc..
reprenaient un semblant de vérité qui m
consternait. » Il se confessa, cependant,
pria : « Je vous disais : Revenez, mon Dieu
ayez pitié de votre enfant, sortez dans l
milieu de mon cœur, comme vous êtes sor
des lèvres de la pierre, laissant votre linceu
plié et rangé. Et ce matin, il a fallu u
moment pour que mon âme s'ouvre, il
fallu que vous vous glissiez dans toutes se
jointures. Vous étiez déjà là que je me dése

pérais encore. Mais mon Dieu, que votre règne est doux en effet ! Que votre avènement donne de joie !... Vous étiez là, vous me teniez, vous me visitiez doucement et je vous disais tout, en phrases sages, pleines et complètes, tout ce que vous m'aviez donné d'inestimable, tout ce dont j'avais besoin pour mes aimés. Comme vous avez bien repoussé, refleuri en moi ! Quelle paix vous avez ramenée !... Mon Dieu, vous êtes ressuscité ! Ne me quittez plus. Faites qu'un jour vienne, où vous ne me quitterez plus !... Mon Dieu, je vous remercie pour tant de joie ! » (8 avril 1917).

A travers ces notes émues et lucides, on sent l'envahissement progressif de l'âme par Dieu ; si longtemps contracté, le cœur se dilate ; la charité, dont Dieu l'emplit, en déborde et se répand sur le monde. Il se sent le devoir, et l'ambition, de faire connaître Dieu autour de lui ; il écrivait dès les premiers temps de sa captivité : « Je n'ai qu'un moyen de reconnaître ce que Dieu a fait pour moi. C'est de le dire » (27 octobre 1914) ; deux ans plus tard : « Vous m'avez précipité entre mes frères afin, peut-être, que, dans mes efforts pour remonter vers vous, je ne revienne pas seul, mais que je vous ramène ceux parmi lesquels j'étais pris. » (17 juillet 1916).

Il s'y essaie dès lors, dans des cercles

d'étude, dans des entretiens privés ; à la suite d'une de ces conversations, un de ses compagnons de captivité en est si troublé qu'il ne peut dormir de la nuit ; il vient l'avouer à Rivière qui sent, pour la première fois, l'action divine qui a passé par ses mains : « Émotion de voir tomber quelqu'un dans vos filets, mon Dieu ! comme j'y suis tombé moi-même. Que vous êtes puissant et terrible ! Émotion de sentir que vous aviez besoin de moi, que déjà vous vous serviez de mon intermédiaire pour rappeler une âme ! Mon Dieu, si je pouvais réussir dans cette première expérience ! Mon Dieu, inspirez-moi, soufflez-moi ma leçon. » (27 novembre 1915).

C'est de cette action, commencée à Kœnigsbrück, poursuivie au camp de représailles de Hülseberg, que sont sorties les esquisses apologétiques qui forment la première partie du livre *A la trace de Dieu*. La forme littéraire en est moins achevée que celle de l'étude *De la Foi* ; mais on y trouve une connaissance du christianisme plus étendue et plus profonde. Au sujet de son premier essai, Rivière écrivait jadis : « Je n'ai parlé que là où j'apercevais de l'immense océan de l'incertitude émerger quelque vérité [1]. » Et

[1] Lettre à Gide, *Nouvelle Revue française*, avril 1925, p. 775.

est ainsi en effet que le christianisme
paraît là, comme une chaîne de monta-
nes au lever de l'aurore : quelques vérités
rivilégiées percent le brouillard : le dogme
u péché originel, la doctrine du pardon ;
ut le reste est noyé dans la nuit. Dans les
ptes de la captivité, la brume matinale
aîne encore ici ou là sur quelques points
l'immense chaîne, mais l'ensemble se
rofile nettement sur le ciel.

En découvrant ainsi le christianisme, Ri-
ère s'aperçoit que pour le bien connaître,
faut y être entré ; c'est, sous une autre
rme, la maxime évangélique si chère à
int Augustin : « Si vous ne croyez pas,
us ne comprendrez pas. » « Il faut croire
aiment, sincèrement, à l'aveugle, sans
mprendre pendant un moment l'objet de
i. Ce moment pourra être plus ou moins
ng, suivant que l'âme en question sera plus
moins favorisée. Mais il faudra de toute
cessité passer par là pour que les preuves
rgissent. Ce sont des preuves-récompen-
s. » (p. 46).

Mais n'est-ce pas la condamnation de
ute apologétique? S'il faut croire pour
mprendre, l'intelligence du christianisme
ra essentiellement incommunicable. Elle
st en effet, si l'on entend par là cette con-

naissance intime qu'on ne peut acquérir qu
de l'intérieur ; le croyant ne pourra la fai
passer telle quelle dans l'âme de l'infidèle
mais il pourra lui en faire sentir le rayo
nement et, par là, lui en inspirer le désir ;
à ceux que le désir aura touchés il montre
le chemin en racontant sa propre histoire.

Il entend donc moins donner une preu
qu'éveiller dans l'âme le sens de l'observa
tion religieuse ; nos vies sont sous l'action
Dieu et, si nous y prenons garde, nous
découvrons sa trace : « C'est un aspect d
choses mystérieux, fugitif et fragile. Mais
une fois on a su l'apercevoir, on ne peut pl
en détacher les yeux, on ne peut plus dout
de la Providence. » (p. 61). Encore est-il qu
faut être attentif, humble, patient : « La ce
titude ne se laisse pas emporter d'assaut d'u
seul coup ; elle se refuse à qui en a refusé l
premiers indices, à qui s'est engagé dans
bataille avec pour devise : Tout ou rien !
l'on passe ces commencements, sans voulo
les apprécier à leur valeur, les valeurs disp
raissent tout à fait ; tout s'égalise dans
fausse lumière négative que l'on se van
d'avoir conquise par ce coup de force. A
contraire, si l'on s'arrête aux premiers liné
ments de la vérité, si on les distingue, i
se prolongent, ils se rejoignent ; pendan

longtemps peut-être chacun d'eux formera un foyer à part ; et dans les intervalles c'est la nuit. Mais à la longue ils s'alimenteront et s'étendront si bien tout seuls que le contact s'établira entre eux, et que la vérité apparaîtra un beau matin complète et organisée. » (p. 162). C'est bien sa propre expérience que l'écrivain traduit là ; c'est le progrès de la vérité religieuse dans son âme, vérité fragmentaire et émergeant à peine du doute dans les articles sur la foi, et maintenant vérité cohérente et organisée.

Et l'on voit comment ce progrès dépend de la bonne volonté du converti : il suffit d'un léger déplacement pour lui rendre invisible cet aspect mystérieux des choses ; il suffit d'un souffle pour faire évanouir comme un duvet cette vérité surnaturelle posée sur l'autre (p. 304) ; et la tentation est forte de se détourner dès l'abord de ce monde divin qui nous déconcerte, pour nous enfermer dans ce monde artificiel où notre esprit se complaît comme dans son œuvre.

Et puis le terme de cette action divine dépasse de si loin nos ambitions que ces grandes lignes providentielles nous semblent se perdre dans les nues : Dieu nous paraît insoucieux du bonheur que nous connaissons, c'est-à-dire de notre succès immédiat,

tangible : « Les infidèles ne peuvent pas voir la bonté de Dieu, ayant les yeux rivés sur leur petit bonheur immédiat, qui a tout le temps des accidents et des maladies. Mais moi je regarde mon bonheur véritable, celui de mon âme, et je vois Dieu s'y appliquer avec une patience, une ressource, une infaillibilité incroyables. » (p. 274). Il est vrai, mais pour reconnaître cette action il faut que j'aie commencé de désirer ce bonheur invisible.

Il faut aussi ne pas s'obstiner quand les démarches tentées semblent aboutir à une impasse, mais patiemment revenir en arrière jusqu'à ce que la bonne voie se découvre ; « le retrait : voilà peut-être le mouvement le plus important dans la recherche de la vérité » ; mais ceux-là seuls savent attendre ainsi qui se sont « accoutumés aux pensées d'humilité et d'espérance. » (p. 284).

Enfin, et cette épreuve est la plus grande à surmonter, il faut conserver sa foi au témoignage reçu, sans se laisser envahir par des doutes, sans effacer « la fraîcheur de son impression par un faux souci de vérité... rien de plus difficile que de s'en tenir à ces premiers moments de la pensée, à cette fleur instable de l'expérience». « Dieu se cache après s'être montré », il « se retire jalou-

sement comme un trésor trop précieux qu'on ne laisse voir qu'un instant. » (p. 226). Il faut alors que la volonté fixe l'âme, qu'elle vienne relever Dieu pendant les intervalles (p. 169).

Tous ces traits concourent à faire comprendre le rôle essentiel de la volonté dans l'acquisition et la conservation de la foi et comment la possession de la vérité religieuse est libre et méritoire. Rivière était passionnément avide de comprendre : « C'est d'abord pour comprendre que je suis devenu chrétien » (p. 234) ; mais pour comprendre, il le voyait bien, il faut d'abord croire : *credo ut intelligam*, et pour croire il faut le vouloir.

Et tous ces lents efforts de la foi aboutissent en effet au terme où ils tendent : le chrétien comprend le monde, et l'âme, et Dieu. Les notes de la captivité rayonnent de cette joie de l'intelligence : ce n'est point une duperie ni un rêve : « Rien de plus laid que de méconnaître le rôle de l'esprit ; rien de plus niais que de rêver », écrit alors Rivière (p. 140), et l'on sait qu'il n'a jamais manqué de clairvoyance ni de probité. Sa foi est telle qu'il l'a toujours voulue, sans compromis : « La foi est la foi », écrivait-il jadis à Claudel pour expliquer son antipathie vis-à-vis des catholiques qu'il jugeait enclins à transiger. (*Correspondance*, p. 100).

Ici de même, à propos de ceux qui, pour faire concorder la Bible et la science, prétendent que la religion est une traduction symbolique des vérités établies scientifiquement : « Rien de plus insultant pour la religion. J'aimerais mieux ne croire à rien du tout que d'y croire comme ça. » (p. 153).

Il ne cherche pas davantage à éluder l'autorité de l'Église. Elle enseigne dogmatiquement, et c'est son devoir ; on dit qu'elle agit ainsi par peur : « Elle a peur, certes, elle a peur de voir galvauder, abîmer inutilement son trésor. Mais c'est plus elle est sûre de ce qu'elle tient que plus elle a peur de le hasarder... Comme elle détient la vérité, elle décide que, coûte que coûte, elle ne sera pas vilipendée. Rien de plus admirable, de plus sensé que ce coup de force... Quel avantage, pour qui prétend aller loin, que cette matière réservée qui lui est fournie pure de toute contestation, de toute dispute, comme point de départ pour son intelligence, comme viatique pour le grand voyage de l'esprit ! » (p. 36).

Riche de ce viatique, le chrétien se met en route ; et parce qu'il porte la lumière, tout s'éclaire autour de lui ; le monde n'est plus une construction schématique, artificielle, c'est un organisme qui, de toutes parts,

soutient. Les mystères « se prouvent par out ce qu'ils expliquent. Celui qui les a pris ne fois pour vrais, il est bientôt accablé ar les preuves ; elles lui viennent de par-out. C'est le monde entier qui se met à vivre utour de lui, en lui... Pour faire comprendre e que je veux dire, il faudrait prendre des as précis, un exemple comme celui du péché riginel, et montrer l'extraordinaire mois-on de preuves qu'il fait éclore et récolte, ès qu'on consent seulement à le prendre vec soi et à marcher à sa lumière. » (p. 43).

Et, de même que le christianisme est umière, il est vie. Rivière, qui a enfin com-nencé à lire l'Évangile, y remarque juste-nent ces antinomies apparentes qui sont la nanifestation de la vie, et d'abord cette grande antinomie du christianisme » : « la onction hardie de l'extrême exigence et de 'extrême indulgence » (p. 114) : le Christ equiert tout, l'âme même ; mais pour la aisir, il lui suffit de la moindre prise, un erre d'eau donné en son nom. Or le catho-icisme est le seul à maintenir dans leur inté-rité ces caractères apparemment contra-lictoires de l'Évangile, le seul qui ne décou-age personne et qui exige tout (p. 116).

Jadis Claudel assurait Rivière que dans e christianisme seul il trouverait la pléni-

tude de la vie [1]. Le jeune converti commen
à en faire l'expérience, et il écrit ravi : « l
christianisme est ce qui permet en chaqu
occasion le plus de sentiments. Quand il e
dans notre cœur, il rend tout possible à
fois, et le hiérarchise. » (p. 277).

Il ne faut pas oublier que tout cela fu
écrit en captivité, ou même au camp de repr
sailles, ou même en cellule, quand le jeun
homme, après avoir vaillamment essayé d
s'évader, fut repris, tout près de la frontièr
française ; tout cela pourtant ne trahit pa
de dépression, mais au contraire atteste un
vie nouvelle, plus profonde et plus rich
qu'elle ne l'avait jamais été. On ne peu
donc, sans faire violence à tout ce livre, n'
voir que la soumission d'une âme brisée
sans doute le malheur a fait brèche dans c
cœur et l'a ouvert à Dieu ; mais Dieu, en
entrant, n'a fait que répondre à ses long
désirs ; il l'a purifié par sa grâce, il l'a rajeun
par sa vie. Et le spectacle de cette transfor
mation est sans doute ce que l'apologiste re
cueillera de plus précieux dans ce livre.

A côté de ce témoignage immédiat de la
vie, l'œuvre réfléchie de l'écrivain garde sa
valeur, et nous espérons que l'analyse qu'on

[1] *Correspondance*, p. 110.

a lue l'a fait assez apparaître. Il faut reconnaître toutefois que toute cette apologétique est encore insuffisamment mûrie ; elle ressemble à certains livres des anciens apologistes, écrits au lendemain du baptême ou parfois même, comme celui d'Arnobe, avant le baptême ; les articles sur la foi sont l'œuvre d'un catéchumène ; *A la trace de Dieu* est le livre d'un néophyte. Cela même peut lui donner près de bien des lecteurs une efficacité plus grande ; il sera plus aisément saisi par les incroyants parce que l'auteur, qui sort de leurs rangs, garde encore toute vivante l'impression des répulsions ou des angoisses qu'il a ressenties avec eux. Le chrétien, le théologien surtout, devra rectifier plus d'un trait [1], compléter une information manifestement imparfaite. Il reconnaîtra toutefois que ce que Rivière confesse et défend,

[1] En particulier dans l'étude sur « le Catholicisme et la Société ». Rivière reconnaît d'ailleurs son incompétence en ces questions, « la société, les sociétés, m'étant toujours apparues jusqu'ici comme quelque chose de sourd, d'informe, de mort, sur quoi mon esprit n'avait aucune prise. » (p. 88). Même dans cette étude cependant, on peut relever des vues fécondes. Claudel les a reprises et mises en valeur dans sa préface, p. 17 sqq. : ce sont des pages excellentes, qui nous rappellent très opportunément que le christianisme n'est pas fait pour prendre sa place « à côté d'Auguste Comte parmi les Cariatides qui sont appelées à soutenir le trône de la déesse Nation ».

c'est bien le catholicisme authentique, que ses caractères essentiels ont été saisis par lui avec une rare vigueur et rendus avec un relief puissant.

■■

Le lecteur chrétien qui, après la *Correspondance* avec Claudel, après les articles sur la foi, a lu *A la trace de Dieu* et les *Carnets de captivité*, voudrait s'arrêter là, admirer l'action de Dieu dans cette âme et vénérer ses traces. Nous aimons à le faire ; mais nous ne pouvons pas oublier que, pendant les années qui suivirent, ces traces divines ont été à demi effacées. Peu de temps après la mort de son ami, Ghéon écrivait : « Il y eut dans notre vie un moment solennel où nous pensâmes nous rejoindre. Un cri de joie, du fond d'une prison d'Allemagne, salua mon retour à Dieu. « Je ne serai plus seul ! » écrivait Jacques. Dans le groupe d'aînés et d'amis qui formait le noyau de la *Nouvelle Revue française* d'avant guerre, son catholicisme claudélien se sentait un peu débordé. Nous ferions bloc, nous nous appuierions l'un sur l'autre. Simple croisée de trajectoires. Néophyte exigeant et entier, comme ils le sont tous, tandis que je m'établissais sur le terrain de la plus stricte obédience, Jacques

ivière, doutant peut-être de la sincérité
ɔsolue de son « conformisme », ne rêvait
ıe d'y échapper. Quand je le retrouvai
ı 1919, sans doute était-il déjà détaché de
qu'on appelle « le corps de l'Église »? Je
i portais mon *Témoignage*; il me dit un
ːu triste : « Oh ! je n'en suis déjà plus là ».
e sa part, un certain regret. Du mien, la
us profonde déception que j'aie connue.
ais voilà qui retrempe et soude à jamais
ːux cœurs [1]. »

Ce récit atteste ce que tant d'autres indices
nfirment : ce mouvement de retrait qui, au
tour de la captivité, dégagea des « rets du
ırist » le directeur de la *Nouvelle Revue*
ınçaise. Au reste, la collection même de
Revue accuse, d'une façon indiscutable,
s dispositions nouvelles ; que l'on y puisse
core reconnaître les préoccupations reli-
ɛuses et morales qui ont inspiré *A la trace*
Dieu, cela me semble certain [2] ; mais il

Nouvelle Revue française, avril 1925, p. 474-475.

Ainsi, même dans la note écrite avec tant d'impatience
ıtre les critiques catholiques qui ont condamné *le Jardin*
l'Oronte : « Si le christianisme conserve sur des esprits
s'en sont éloignés un pouvoir auquel ils ne se sentent pas
s de résister jusqu'au bout, c'est avant tout par cette
lisation totale qu'ils le voient seul savoir faire de l'homme. »
ɔuvelle Revue française, novembre 1922, p. 624). On recon-
t ici un des arguments que nous avons relevés dans les

est sûr que ces préoccupations sont devenu
beaucoup moins vives, que, sous l'influen
de Proust, la contemplation de sa vie ps
chologique a plus que jamais passion
Rivière [1], que la psychanalyse de Freud
troublé pour lui, pendant quelque tem
du moins, l'interprétation de certains fai
de conscience qui, durant sa captivité, l
avaient paru révélateurs. Il n'a pas oubl
ce qu'il a ressenti en Allemagne, mais il n
voit plus que des impressions qui l'ont enva
un moment ; un jour il les sent remonter
lui quand il visite le champ de bataille
est tombé son ami Fournier : « Là, tout
coup, à ce vague emplacement de mort, j'
senti remonter en moi cette âme pénitent
saturée de tendresse et de larmes, comm
agrandie de misère, et vraiment détachée
ce monde, vraiment saoule de renoncemen
que la guerre un moment m'avait faite [2].»

écrits d'Allemagne et on voit qu'il n'a pas perdu tout s
empire sur Rivière.

[1] Qu'on se rappelle, entre tant d'autres pages, l'élo
funèbre de Proust et particulièrement cette phrase : « Il fa
que l'entourent et l'assiègent avec instance et fidélité, d
maintenant, la curiosité, la tendresse, la reconnaissance
tous ceux pour qui se comprendre et comprendre l'hom
sont les seules occupations qui aient un sens dans cette vie
(*Nouvelle Revue française*, décembre 1922, p. 642.)

[2] *Miracles*, introduction, p. 86 ; cf. p. 87 : « Son esp

Dans cette transformation religieuse que nous avons étudiée, il y avait certes autre chose que cette ivresse de renoncement, de misère et de tendresse dont le souvenir lui revient alors ; il y avait cette illumination de l'intelligence, découvrant le sens de la vie, comprenant Dieu ; il y avait cette allégresse virile qui entraînait la volonté loin des analyses stériles, vers le don de soi, vers la charité. Comment tout cela s'est-il évanoui? ou du moins comment cette lumière s'est-elle voilée, comment cet élan s'est-il ralenti?

Sans doute il en faut chercher la cause dans ces habitudes invétérées de contemplation de la vie, de complaisance en soi, que le malheur avait un moment paralysées mais qui ont ressaisi Rivière dès qu'il s'est retrouvé, au sortir de captivité, dans cette société païenne, mais si vivante, « embourbé jusqu'au cou dans la grande aventure humaine, et sans désir d'en être retiré » ; quand, en Allemagne, il se la rappelait, il se disait que, si Dieu l'y avait précipité, c'était pour qu'il pût ramener à lui tous ceux parmi lesquels il était pris (p. 312). L'am-

n'avait pas de barrières critiques ; c flot, qui força les miennes, un moment... »

bition était belle, mais, pour arracher a paganisme tant d'âmes que tout y fixait, eût fallu au néophyte des forces qu'il n'eu jamais.

Et si l'on demande pourquoi il ne les a pa eues, lui dont l'intelligence était si clair voyante, le cœur si avide d'affection, i faut avouer que sa volonté, usée par un analyse qui brisait sans cesse la spontanéit de son élan, fut toujours timide. Sa vie e fut paralysée, mais surtout sa vie religieuse Quand il commença à comprendre le chris tianisme, il y avait longtemps déjà qu'il n savait plus pousser jusqu'au bout son effort Toute vie nouvelle le charmait ; la contem pler, la poursuivre, c'était pour lui un émer veillement ; l'étreindre, la posséder, il n l'osait ; il eût fallu pour cela se fixer et aban donner la poursuite de tant d'autres choses qui le charmaient aussi.

En face du christianisme il sentit que ce jeu n'était plus possible, qu'il fallait s'en gager à fond. De là sur les exigences du Christ tant de notes émues ou inquiètes. Ces exi gences le ravissent à la fois et l'effraient ; il y pressent une plénitude de vie qu'il n'a rencontrée nulle part ; mais il redoute aussi une prise totale que jusque-là il a toujours esquivée.

Un passage de sainte Térèse l'a particulièrement effrayé ; il le cite à deux reprises : « Voulez-vous savoir, dit la sainte, comment Dieu traite ceux qui, du fond du cœur, lui demandent que sa volonté soit faite sur la terre comme au ciel? Interrogez son divin Fils, car il lui fit cette même prière au jardin de Gethsémani... Par la manière dont il a traité celui qu'il aimait le plus au monde, voyez, mes filles, quelle est la volonté de Dieu... La mesure de notre force pour la souffrance est la mesure de notre amour. » (*Chemin de la perfection*, ch. 34).

Après avoir transcrit tout au long cette page, Rivière ajoute : « Dans ce passage, je trouve concentré tout le venin du christianisme. Je veux dire qu'une fois frappée de l'idée qu'il exprime, une âme est comme perdue pour le monde : Encore un qui s'en va ! dira-t-on. La force de cette idée est si grande, si vertigineuse, qu'une fois qu'on l'a regardée en face, il ne reste plus d'autre parti que de la suivre... C'est elle qui met résolument et d'emblée le chrétien hors la loi, qui en fait un objet de scandale et de répulsion universels. » (14 octobre 1916).

Ce qui l'effraie, c'est d'abord que la souffrance soit comme le lot du chrétien, celui que Dieu lui attribue et que lui-même

recherche ; il essaie de s'en rendre compte dans un autre passage : C'est, pense-t-il, que toute la bonté de Dieu est ailleurs, et « c'est ce qui explique sa cruauté apparente, son indifférence à notre mal, la façon dont il joue avec notre sang ». (p. 138, cf. p. 60). Mais bientôt l'expérience de la vie chrétienne lui fait comprendre plus intimement l'action de Dieu : à qui la voit du dehors elle paraît sans pitié ; à qui s'y livre elle est douce : « Il faut être déjà chrétien pour comprendre combien Dieu peut se faire aimer en nous faisant souffrir ; car son amour paraît d'une façon peut-être encore plus sensible quand il nous travaille. » (30 septembre 1915). Deux ans plus tard, un jour où il avait senti plus lourdement le poids de sa longue captivité, la lecture de saint Paul le console, et il ajoute : « Je me suis senti accablé sous votre bonté, sous votre force, sous votre amour. C'est bien accablé qu'il faut dire. Toutes les forces qui se gendarmaient en moi-même ne pouvaient plus rien contre votre impérieuse volonté, contre cette façon à la fois impitoyable et si miséricordieuse de me ramener au devoir... » (29 mars 1917).

Quiconque a senti cela est bien près de Dieu ; que lui manque-t-il encore? De se donner entièrement. Plus il s'approche de

Dieu, plus il sent cet attrait souverain qui l'envahit et qui l'effraie : « Le christianisme gagne comme un incendie, comme la gangrène après un membre. Effrayante rapidité avec laquelle il se propage dans l'âme et apparaît, reparaît toujours plus loin, saisissant, emmenant de nouvelles forces, dont il fait sa proie. Je comprends cette peur qu'il inspire et que pour une âme un peu conséquente, il puisse paraître terrible d'en être touché. » (14 août 1916).

Dans sainte Térèse, dans l'*Imitation*, ce sont ces exigences qu'il voit et qui l'épouvantent : « En lisant sainte Térèse. Peur de l'abîme. Peur de cet enchaînement terrible d'exigences où l'on tombe dès que l'on consent à Dieu. Je tremble que la patience dont j'ai pu faire preuve dans les maux que Dieu m'a proposés jusqu'ici ne l'engage à m'en proposer de nouveaux et de plus terribles. Je tremble de tomber dans cette misère continuelle et extrême où il plonge et maintient ceux qui se donnent à lui. Je ne suis pas fait pour ça ; je suis trop bien portant ; je suis trop au pas avec la vie. Mon Dieu, éloignez de moi la tentation de la sainteté... » (5 octobre 1915).

Ces frayeurs naissent sans doute d'une imagination trop ardente qu'échauffe la lecture des mystiques ; mais elles trahissent

aussi la révolte d'une volonté qui se cabre devant les exigences envahissantes de Dieu. « Ce n'est plus moi qui vis, c'est Jésus-Christ qui vit en moi » : c'est le terme idéal de toute vie chrétienne ; saint Paul en triomphait, Rivière en était effrayé [1]. Il disait à Dieu : « Ne confondez pas. Je ne suis pas de l'espèce qu'il faut. Je suis marié et père ; je suis écrivain. Ne me tentez pas avec des choses impossibles » (*ib.*), et sans doute on aime cette naïveté filiale, mais on y voudrait plus d'abandon aux mains de Dieu : infiniment sage il n'eût pas imposé à son enfant un fardeau trop lourd pour ses forces et incompatible avec ses devoirs ; mais plus libre d'agir, il eût pénétré plus profondément cette âme fluide que seul l'amour divin pouvait fixer.

« Je me donne et je suis reçu, et je sens qu'en me donnant davantage encore je serais reçu infiniment davantage » (27 octobre 1914). Ces mots de Rivière résument tout ce que nous venons de dire, et réveillent tous nos regrets.

[1] Cf. *A la trace de Dieu*, p. 113 : cette interprétation des conseils évangéliques : ceux à qui Jésus demandait l'abandon des richesses « avaient le Fils de Dieu parmi eux. Ils vivaient à un instant unique au monde. C'est pourquoi des devoirs exceptionnels s'imposaient à eux ». P. 278, sur *l'Imitation*, « livre de moine ».

Si le nouveau converti s'était pleinement donné, quelle action eût été la sienne à son retour en France ! Au reçu du premier article sur la foi, Claudel lui avait écrit : « J'ose dire que votre place est marquée avec Patmore, avec Péguy, avec Chesterton, et, si j'ose dire, avec moi-même, parmi ces écrivains dont le rôle est de refaire une imagination et une sensibilité catholiques. » (*Correspondance*, p. 250). Cette place est restée vide ; l'activité littéraire du directeur de la *Nouvelle Revue française* s'est poursuivie en dehors et loin de sa foi. Quelles ont été, pendant ces années, sa croyance et sa vie intimes? Ce n'est pas à nous de le dire. Le témoignage le plus précieux est ici celui du témoin privilégié, de Mme Rivière ; nos lecteurs l'ont lu sans doute, ainsi que le récit de la mort chrétienne de son mari [1]. Pour moi, j'aime à me rappeler ce qu'il écrivait dans son esquisse *De la Foi* de ce « frêle et étrange désir qui en moi n'est pas de moi... Il s'obstine, il dure sur moi » ; et dans les notes de la captivité :

[1] Introduction à la *Correspondance*. Le témoignage rendu par Mme Rivière à la mort chrétienne de son mari a été récemment confirmé et précisé par elle dans une lettre adressée à la *N. R. F.* (mai 1926, p. 602-609). La controverse si pénible qui a provoqué cette lettre aura eu du moins l'avantage de dissiper sur ce point capital toute incertitude.

« Étrange sort de l'amour de Dieu en moi ! Quelle petite chose ! Sèche comme une plante de rocher, mais agrippée comme elle... Qu'il lui faut de vertu et d'obstination pour durer ! »

N'est-ce pas là ce qu'on retrouve encore dans le roman de Rivière : François, dans son « vagabondage sentimental », s'éloigne de sa femme ; mais Marthe « savait qu'elle s'était emparée du meilleur de moi-même, et sentant que c'était pour toujours, elle en éprouvait malgré tout une espèce de tranquillité » [1]. Elle ne se trompait pas : toutes les ardeurs de passion qui tourmentent et exaltent le jeune homme peuvent lui faire oublier son foyer et l'amour qui l'y attend ; mais elles ne tuent pas cette petite plante silencieuse et vivace, au fond de son cœur ; à la dernière page du roman elle refleurit. François sent qu'Aimée lui échappe ; il rentre chez lui, désespéré, pensant à se tuer, « quand, du fond de l'ombre, je sentis quelque chose s'élever tout doucement à ma rencontre ; je ne le voyais pas encore, mais je le devinais déjà ; par une sorte de pudeur, je m'en taisais encore le nom ; et ce ne fut que quand elle eut pris toute son évidence, que je me déci-

[1] *Aimée*, p 24.

dai à reconnaître, — timide, blessée, mais non découragée, et toute radieuse même de tendresse et de pardon, — l'image de Marthe. »

Cette dernière page du roman ne fait-elle pas présager la dernière journée de la vie, la suprême rencontre de l'âme vagabonde et du Dieu qui l'attend?

JULES LEBRETON.

LETTRE
A FRÉDÉRIC LEFÈVRE

Mon cher Lefèvre,

Vous voulez absolument que je parle encore u Soleil de Satan. *Je dois bien ce sacrifice votre amitié, dont je sais mieux qu'un autre e généreux dévouement. Mais les livres sin-ères ne sont pas les plus faciles à défendre, t vous savez que j'ai écrit celui-ci avec une mprudente bonne foi.*

Les préfaces d'auteur m'ont toujours paru 'ailleurs un peu sottes, et que dire des éclair-issements? *Mais voilà qu'une lettre me dé-ide à rompre le silence, parce qu'elle est de elles qu'on ne lit pas seulement, qu'on entend, ui portent un cri sincère. Vous la connaissez, uisque c'est de vous que je la tiens : elle vous tait adressée. Elle est signée de Gaston Le-oux. Le romancier subtil et hanté du* Parfum

de la Dame en noir *est allé beaucoup plus loi dans mon livre que tant d'autres qui paien patente. Mais j'estime qu'il a pris la route contresens et mon point de départ pour poin d'arrivée.*

L'auteur de mauvaise foi se défend par le textes, qu'il est toujours facile de solliciter. Pou moi, je dirai seulement mes intentions. Ce n sont pas là des paroles en l'air! Il est vrai qu la guerre nous a contraints à une revisio complète des valeurs morales... Il est vrai, i est absolument vrai que nous nous somme sentis révoltés, soulevés de haine contre l mystique que les grands quotidiens offraient c ce pauvre peuple surmené.

Ce dégoût, chez nous lucide, a été senti obscu rément par un grand nombre. L'épreuve sen sible de la guerre avait éveillé dans beaucoup d'âmes ce que j'appellerai le sens tragique de l vie, le besoin de rapporter aux grandes lois d l'univers spirituel, de faire rentrer dans l'ordr spirituel la vaste infortune humaine. Le pro blème de la Vie est le problème de la Douleur.

Le moraliste s'arrête là. Le gémissement ar raché au cœur humilié, c'est la prière à l'éta naissant, la source qui sort d'un sol saturé. Mais il ne saurait suffire. La sensibilité, à ce

premier pas, cherche un appui. Elle le trouve ou croit le trouver dans une mystique qui le met en communion avec d'autres sensibilités blessées. C'est encore un chemin qui mène à Dieu, et pas le plus sûr. Témoin tant de nos contemporains qui vont au naturisme homicide de Rabindranath Tagore.

Mais Rabindranath Tagore n'est guère plus dans l'histoire de l'inquiétude humaine qu'une anecdote pittoresque. Cette inquiétude se trouve au fond de tout art, à moins qu'il ne l'inspire de lui-même, et comme à son insu. La condamner au nom de la seule raison est une entreprise assez vaine. Elle n'est pas non plus sans péril. Car, dans son expression la plus haute et la plus parfaite, l'art est encore une recherche. L'œuvre d'art, même fixée par le génie, garde, jusque dans son immobilité sublime, le geste et la forme de son élan. Oui, l'espèce de joie sacrée dont la merveilleuse présence nous remplit a l'aiguillon de l'attente, et l'espérance plus belle naît de notre désir comblé. Certains n'ont pas compris, ne comprendront jamais, qui croient l'art fait seulement pour exprimer une certaine élite intellectuelle, une petite troupe d'habiles et de délicats, dont la sagesse n'est que l'autre nom de l'avarice. Hommes de

goût, critiques adroits et pertinents, habiles
garder le génie de certains excès (car le géni
hélas! ne se trompe jamais à demi), tout
gâte sitôt qu'ils prennent la place des maître
Ils ne savent que choisir, et ils ne sauraie
trouver qu'en autrui la matière même de leu
choix. L'obscur sentiment de leur impuissan
tourne vite à l'aigreur, à l'envie — peut-être
la haine de l'artiste créateur auquel ils pr
tendent s'égaler. Leur bruyant enthousiasm
fait alors la renommée de quelque écrivai
secondaire, mais subtil, érudit, dans lequ
ils flairent avec joie un petit de la même portée
C'est ainsi qu'on propose Anatole Franc
à l'admiration du monde. Prenant prétext
d'une réaction contre une nouvelle anarchi
romantique, le dix-huitième siècle essaie d
rentrer derrière ce vieillard éreinté : remèd
pire encore que le mal! Car l'ivresse artifi
cielle du rationalisme finit toujours par abou
tir à un accès de delirium tremens. *Et l'o*
voit tout à coup paraître, à travers le dé
sert d'une littérature rendue stérile, le sau
vage, l'homme de la nature, le primate plein
de songes, et ruminant la ruine totale de l
planète avec un cœur d'enfant : le Genevoi
Rousseau.

On ne peut le nier : l'art a un autre but que lui-même. Sa perpétuelle recherche de l'expression n'est que l'image affaiblie, ou comme le symbole, de sa perpétuelle recherche de l'Être. Racine, par exemple, eût-il atteint son point de perfection, s'il n'avait un jour, d'un coup splendide, surmonté l'homme moral et retrouvé l'homme pécheur? Nulle autre cause que celle-ci n'expliquerait sa constante amertume, je ne sais quel frisson douloureux partout sensible, ni le silence tout à coup gardé, ni la mort. Sans doute peut-on croire que le rival heureux de Corneille, instruit de la lutte épuisante soutenue par l'aîné magnanime, et d'ailleurs impatient de gloire, a passionnément souhaité plaire à un public que l'auteur du Cid *avait rassasié de sublime, et qui voulait un autre divertissement. Mais ce n'était pas de sublime grec ou romain que ce jeune homme avait rêvé de remplir son cœur avide! Que n'eût-il même cédé au goût et à la mode pour dire au moins quelque chose des grandes passions dont ses orageuses amours n'étaient encore que l'image affaiblie! Déjà, dans le cri de triomphe et de bienvenue à la vie de l'adolescent vainqueur, aimé, célèbre, se décèle la fêlure imperceptible, le frémissement de la joie mêlée d'angoisse, la*

recherche d'une vérité plus urgente et plus pro fonde. Qui le suit au long de la route aride Jusqu'à ce qu'ayant vu se dresser tout à coup engendrée de son art, pâle de la volupté presse jusqu'au supplice, sa petite main secrète pose sur l'épaule de son insignifiante amie — Phèdre — il reconnaisse le visage fraternel son propre remords dans les yeux mourants

II

Les rationalistes ne m'intéressent pas : j ne leur porte pas beaucoup plus d'intérêt qu'à un caillou. Si j'avais à m'occuper d'eux, j leur proposerais un autre saint que celui d Lumbres, et, par exemple, un saint raisonneu (il y en a). Mais je vais plus loin. Je vous ferai cet aveu, Lefèvre : il est vrai que j'a désiré, par mépris, que mon fol, mais humbl et puissant héros leur fût étranger. J'aurai voulu qu'il les défiât.

Oui, j'ai pensé à ceux que rebute ce mora lisme, ce christianisme atténué, qui semble à la mesure d'une civilisation industrielle dont le seul objet paraît être la souveraineté sur la

natière. J'ai voulu leur dire : « Vous cherchez une vision du monde moral à la fois logique et pathétique? Ne cherchez pas plus loin. »

Je crois que mon livre scandalisera d'abord ceux-là mêmes auxquels il a quelque chose à donner. Que de baptisés n'ont conservé du catéchisme oublié que le souvenir vague d'un ensemble de règlements et de symboles imaginés pour faciliter l'observance des préceptes moraux. Dieu nous surveille du haut des âges et sourit paternellement à des fautes dont il connaît la vanité. Le démon est un gaillard indiscipliné qui joue des farces puériles à l'inaccessible Trinité. Le saint, supportable s'il est humanitaire, fait figure d'exalté sitôt qu'il passe les bornes de la sagesse bourgeoise. Car la sœur de charité, excellente à moucher les gosses, devient, au Carmel, pour les uns une fanatique et, pour les indulgents, une fleur rare et décorative, un précieux bibelot humain... Alors, quoi? Que vient faire ici Jésus crucifié?

J'ai deviné quelque chose, mon cher Lefèvre, au fond de l'émouvante surprise de M. Gaston Leroux. Il donne à l'espèce de terreur qui l'a saisi tout à coup telle ou telle cause. N'importe. Je sais mieux que lui où j'ai frappé : je connais dans l'âme ce point précis, ce nœud vital. J'ai

appris à M. Gaston Leroux ce qu'était précisément le péché.

Le problème de la Vie, disais-je, est le problème de la Douleur : c'est encore mal parler. Tout le problème de la vie tient à l'aise dans celui du Péché. Qu'est-ce donc que le péché? Une transgression à la loi? Sans doute, mais que voilà une pauvre abstraction! Au lieu que vous aurez tout exprimé de lui quand vous l'aurez nommé de son nom : un déicide.

Je sais que cette parole est dure. Un Créateur souriant à l'étourderie de sa créature, ou fronçant un peu les sourcils, c'était tellement plus commode. Mais si vous abandonnez quoi que ce soit de la définition capitale, la rédemption n'a plus de sens, et l'ignominieuse agonie du Juste n'est qu'une affreuse et démentielle histoire.

Sur un pareil sujet, d'ailleurs, le langage humain a multiplié l'équivoque. Nulle part n'apparaît plus clairement son essentielle lâcheté. Il dit, il écrit : Mal. Ce mot s'entend de la souffrance comme du péché — du crime comme de cela qui en est précisément la compensation ineffable. L'animal raisonneur a réussi ce prodige d'enfermer dans le même

signe abstrait l'idée du déicide et celle d'une forte rage de dents.

Le péché est un déicide, mon cher Leroux, et j'admets qu'un tel mystère est difficile à surmonter : on ne nous en demande pas tant. Mais, inscrutable dans son essence, ce mystère se justifie assez en rétablissant l'ordre dans l'univers moral, en ramenant à l'unité des éléments jusqu'alors irréductibles, en donnant au problème de la douleur une solution équitable. Quand le péché n'était qu'une transgression à la loi, sa répression si sévère était incompréhensible, mais il est d'abord un crime contre l'Amour. Le Sacrifice de la Croix n'est plus seulement un sacrifice compensatoire, car la justice n'est plus seule intéressée, n'étant pas la seule outragée : au crime contre l'Amour, l'amour répond à sa manière et selon son essence : par un don total, infini. Où se fera donc l'union du Créateur et de la créature, de la victime et du bourreau? Dans la douleur, qui leur est commune à tous deux.

Nous sommes au centre de ce drame immense, nous sommes au cœur même de la Très Sainte Trinité. Quoi donc? En Dieu même, cette espèce d'incompréhensible orage? Cela vous paraît incroyable en effet, parce que vous

n'imaginez qu'un bon Dieu raisonneur, une intelligence organisatrice. Mais la définition de Dieu n'est pas celle-là d'abord : Il est d'abord charité. Dieu est l'Amour absolu. L'Amour absolu! Au mouvement de notre misérable cœur, tâchez de mesurer cette force inouïe! Nous vivons à l'aise, inconscients, au milieu de ce tourbillon formidable dont le moindre écart de son inflexible spire, s'il était toutefois possible, irait déracinant les mondes. Pour l'amour, rien n'est médiocre, tout est grand. La plus petite part de ce qu'il aime lui est non moins précieuse, urgente, nécessaire. La raison rebrousse au seul penser de ce prodigieux appel qui a fécondé le chaos, qui emporterait le plus puissant des anges comme un fétu et qui vient pourtant expirer, suppliant, insatiable, inassouvi, à l'oreille d'un petit enfant!

M. Leroux me veut convaincre de lui avoir servi le Désespoir au fond de mon plat d'enfer. Ce témoignage me remplit de joie. Il me prouve que j'ai dépassé la littérature, atteint la part réservée d'une âme. Il y a sans doute d'autres âmes, en petit nombre (et mon pauvre Donissan est l'une de ces âmes-là) que la malice du péché remplit d'une excessive ter-

reur : ce n'est pas pour elles *que j'écris. Mais c'est d'*elles *que j'écris, c'est leur terreur que je propose à tant d'hommes, non pas indignes de la vérité, mais qui cherchent encore dans les passions le grand message dont leurs cœurs sont avides. Ils en sont à vouloir moins le plaisir que la douleur, qui est au fond. Douleur incompréhensible, mon cher Leroux, tant qu'on ne veut voir en elle que la juste rétribution de la faute. Elle est cela sans doute : elle est autre chose aussi. Elle est le pain que Dieu partage avec l'homme. Elle est l'image temporelle de la possession divine à laquelle nous sommes appelés. Pourquoi vous effrayez-vous des paroles si simples par quoi j'essaye de rendre sensible une vérité élémentaire, à savoir que Dieu demande à ses amis privilégiés ce qu'Il a donné lui-même, une souffrance de surcroît? Une parole pourrait nous sauver, mais l'amour a d'autres voies que la raison ou plutôt va la rejoindre bien au delà de notre entendement. Il n'avait à donner qu'une parole. Il a donné Sa Vie. Certes, l'auteur du Mal n'est pas l'homme. L'Ange rebelle n'a dit non qu'une fois, mais une fois pour toutes et dans un acte irréparable où toute sa substance est engagée. La partie ne se joue plus aux enfers; elle se joue*

désormais au cœur de l'Homme-Dieu, où l'humanité a sa racine, ce cœur percé d'une lance, et où notre race, elle-même ouverte, mêle son sang prodigué sans mesure. Pour nous tous qui ne savons pas — ou si mal! — qui vivons comme des bêtes, aussi totalement ignorants du signe dont nous sommes marqués, quelques-uns souffrent et meurent, non pas en vain. Du désespoir qui l'exerce jusqu'au martyre, mon pauvre Donissan n'est point tout à fait irresponsable, car il a fait, sans le savoir, un vœu sacrilège. Mais il est dans l'ordre que Dieu fasse servir cette faute à ses desseins. Ne l'ai-je pas dit? Ne l'ai-je pas écrit? Ce désespéré jette l'espérance à pleines mains.

A dire vrai, je ne méprise pas moins l'incrédule satisfait ou l'érudit capable de raisonner sur l'amour de Dieu, en vingt volumes, avec un sang-froid de collectionneur d'espèces rares. Parlons mieux : je méprise l'un, je hais l'autre de tout le poids de ma forte vie. Qui m'accuse d'avoir voulu faire du curé de Lumbres un saint; plus encore : le Saint? Des nigauds qui courent à travers les livres à la recherche d'un sujet de roman. Je vois tel d'entre eux administrer son petit vice et sa petite vertu, jouer à la hausse et à la baisse, avec un

flair de vieux banquier. Voudrait-on que je me dépense pour ces jeunes avares? Je ne saurais entrer de biais dans le Mal ni dans le Bien. On ne peut vivre hors du réel. Et le réel, le positif de la vie, ce n'est pas quelques instants d'exaltation sensuelle ou intellectuelle, ou même de vague religiosité, c'est cette nappe profonde de la douleur qui tout à coup jaillit à la surface, comme l'eau d'un fleuve souterrain. Ceux qu'on admire ont bouché toutes les issues, vivent au sec. Quelle injure, par exemple, quel affront à l'homme que ce scepticisme dont nous savons bien qu'il aboutit au vice le plus morne! La confidence du vieillard, commencée parmi les bibelots les plus rares, et qui s'achève dans un mauvais lieu sordide, où il se travaille en vain pour susciter en lui quelque chose de mort, — on ne sait quoi, — sa virilité ou son âme.

GEORGES BERNANOS.

FIN

TABLE

		Pages.
Humbert Clérissac .	*La Messagère de la Politique divine.*	1
Max Jacob	*Renoncer à toute richesse. — Jeunesse lacustre. — Angoisses et autres.*	41
Henri Massis	*Charles Maurras et le sentiment de la mort. — Paul Valéry et sa pensée. — Anatole France et le soldat. — Si Péguy était là.*	47
Nicolas Berdiaeff. .	*Le Destin de la culture.* . .	73
Justin Klotz.	*Scènes dans le Paradis.* . .	101
Jean Aurenche . . .	*Les Frères cachés.*	125
Jean Cocteau. . . .	*Daisy en France.*	129
Daisy Ashford. . . .	*Les Jeunes Visiteurs ou le Plan de Mr Salteena.* .	133
Alfredo Gangotena.	*Veillée*	223
Émile Dermenghem .	*Erasme et Thomas Morus contre Machiavel ou la Politique et la Morale* . .	227
Julien Green	*La Traversée inutile.* . . .	249
Paul Sabon.	I. *Mariage..*	269
	II. *Les Bisons Porteciel* . .	270
Léopold Levaux. . .	*La Chine et les Missions.* .	271
Jules Lebreton . . .	*Les Traces de Dieu dans la vie de Jacques Rivière* . .	311
Georges Bernanos. .	*Lettre à Frédéric Lefèvre.* .	383

Cet ouvrage a été achevé d'imprimer par

Plon-Nourrit et C^ie^.

à Paris, le 1^er^ août 1926.

LE ROSEAU D'OR

ŒUVRES ET CHRONIQUES

publie chaque mois au moins un volume in-8° écu de 200 à 400 pages, imprimé sur papier d'alfa et tiré à un nombre de 3 000 à 6 000 exemplaires, tous numérotés. Il fait alterner librement les ŒUVRES " in extenso " et les numéros de CHRONIQUES. Ces volumes sont mis en vente à un prix variant de 15 à 20 fr.

La première série de 10 volumes est terminée. Une deuxième série est en préparation dont le premier volume paraîtra en octobre 1926. On pourra s'abonner à cette deuxième série à partir du 15 septembre à des conditions qui seront fixées à cette époque.

A l'usage des bibliophiles, il est fait un tirage à part, numéroté, sur papier pur fil des Papeteries Lafuma.

ONT COLLABORÉ AU ***ROSEAU D'OR*** :

DAISY ASHFORD — JEAN AUBENCHE — HILAIRE BELLOC — NICOLAS BERDIAEFF — GEORGES BERNANOS — G. K. CHESTERTON — PAUL CLAUDEL — HUMBERT CLÉRISSAC — JEAN COCTEAU — ÉMILE DERMENGHEM — STANISLAS FUMET — ALFREDO GANGOTENA — HENRI GHÉON — JULIEN GREEN — ROBERT HONNERT — MAX JACOB — JUSTIN KLOTZ — JULES LEBRETON — LÉOPOLD LEVAUX — JACQUES MARITAIN — HENRI MASSIS — C.-F. RAMUZ — PIERRE REVERDY — ISABELLE RIVIÈRE — JACQUES RIVIÈRE — PAUL SABON — MAURICE SACHS — MAXIMILIEN VOX

VOLUMES PARUS :

1. **Trois Réformateurs,** par JACQUES MARITAIN.
2. **Le Comédien et la Grâce,** par HENRI GHÉON.
3. **L'Amour du monde,** par C.-F. RAMUZ.
4. **Saint François d'Assise,** par G. K. CHESTERTON.
5. **Chroniques : le Soulier de satin** (première journée), de PAUL CLAUDEL; **des poèmes et des essais.**
6. **Correspondance** entre JACQUES RIVIÈRE et PAUL CLAUDEL.
7. **Sous le Soleil de Satan,** par GEORGES BERNANOS.
8. **Notre Baudelaire,** par STANISLAS FUMET.
9. **La Vie admirable et les révélations de Marie des Vallées,** par ÉMILE DERMENGHEM.
10. **Chroniques,** deuxième numéro.

POUR PARAITRE PROCHAINEMENT :

Défense de l'Occident, par HENRI MASSIS; **Le Gant de crin,** par PIERRE REVERDY; **Un nouveau moyen âge,** par NICOLAS BERDIAEFF; **Paul Claudel,** par FRÉDÉRIC LEVÊVRE, etc.

VENTE ET ABONNEMENT

CHEZ TOUS LES BONS LIBRAIRES

UNIVERSITY OF ILLINOIS-URBANA
840.8 C461 C001 v.2
Chroniques.
3 0112 089038001